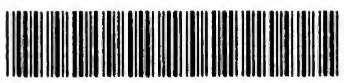


Le Robinson suisse, ou, Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfans

Johann David Wyss, Isabelle de Montolieu







ŒUVRES

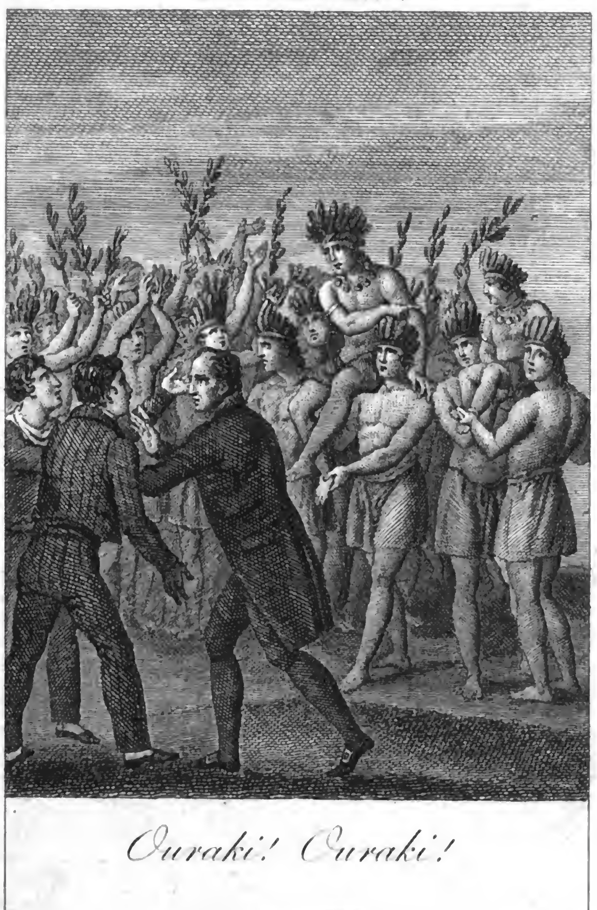
DE MME LA BARONNE ISABELLE

DE MONTOLIEU.

TOME V.



Tom. Robinson Suisse.



Ouraki! Ouraki!

Choquet sc.

LE ROBINSON SUISSE, OU JOURNAL D'UN PÈRE DE FAMILLE NAUFRAGÉ AVEC SES ENFANS;

CONTINUÉ PAR MADAME ISABELLE,

BARONNE DE MONTOLIEU.

J'ai séjourné dans une île déserte et délicieuse, image de l'antique beauté de la nature, et qui semble être confinée au bout du monde, pour servir d'asile à l'innocence.

J.-J. ROUSSEAU. *Nouvelle-Héloïse.*

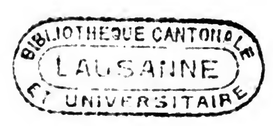
TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1824.



LE

ROBINSON SUISSE.

CHAPITRE LI.

Voyages sur mer.

Le vent, sans être trop violent, enflait nos voiles et nous dispensait de ramer; le courant nous conduisit rapidement en pleine mer; je m'assis au gouvernail et tâchai de diriger notre petit bâtiment de manière à lui faire éviter les écueils contre lesquels notre vaisseau s'était brisé, et les bancs de coraux qui bordaient notre île. Notre long voyage sur mer depuis l'Europe m'avait fait acquérir des connaissances sur la navigation, mais ces connaissances se bornaient à peu de chose. Mes deux fils aînés, qui n'avaient pas fermé l'œil la nuit précédente et avaient marché presque au-delà des forces humaines, ne furent pas plus tôt sur un banc, que, malgré leur affliction, la nature fut la plus forte, et qu'ils

s'endormirent profondément. Jack enchanté, au milieu de son chagrin, d'être sur mer et de voir des vagues, résista plus long-temps; il aurait cependant fini par s'endormir aussi; mais je l'appelai près de moi, je lui fis tenir le gouvernail, je lui montrai ce qu'il devait faire, et, m'appuyant la tête contre la poupe, je cédai aussi à l'excès de la fatigue, et j'oubliai, pendant quelques minutes, mes peines cruelles. Un songe me ramena dans notre île chérie avec ma femme et mes quatre fils: «Vois, Elisabeth, lui disais-je, comme nous sommes heureux. — Oui, me répondait-elle, nous avons le ciel sur la terre.» Ah! si le sommeil et ses douces illusions suspendent, pendant quelques instans, les tourmens des malheureux, combien ils les sentent plus vivement encore au réveil! Je fus tiré de mon sommeil par un cri d'Ernest: « Laisse le gouvernail, disait-il à son frère, tu le conduis mal; ne vois-tu pas que la pinasse dérive? » En effet, un faux mouvement l'avait fait changer de direction, et nous courions le risque de donner contre les brisans de la côte. Je me saisis du gouvernail, et j'eus bientôt remis le bâtiment sur la bonne route, me promettant de ne plus le laisser conduire à cet étourdi.

Jack était celui de mes fils qui montrait le plus de dispositions pour l'état de marin, mais il n'en avait aucune connaissance; il était encore trop jeune lorsque nous nous étions embarqués, pour avoir fait aucune attention à la manœuvre du vaisseau : jouer avec les petits mousses, essayer de grimper comme eux dans les cordages, là se bornait jusqu'à présent sa science nautique. Mes deux aînés s'en étaient plus occupés. Le désir qu'Ernest avait de s'instruire, désir qui se répandait sur tous les objets, l'avait engagé à questionner le pilote sur tout ce qu'il lui voyait faire; il avait donc là-dessus assez de théorie, mais aucune pratique; il connaissait les termes de marine, l'usage des différens instrumens, et n'aurait pas su les employer. Le génie mécanicien de Fritz lui faisait deviner, et je me serais plus fié à lui, en cas de danger. Mais avec quelle ardeur je priai le ciel pour que nous en fussions préservés! Qu'on se représente la situation d'un père, seul avec trois fils, son unique espérance, en recherche du quatrième et d'une épouse chérie, qui peut-être déjà n'existaient plus; ignorant de quel côté se diriger, s'éloignant d'eux peut-être, au lieu de s'en rapprocher; errant sur une mer inconnue et

semée d'écueils, sans guide, sans boussole; n'ayant que peu de connaissance de l'élément perfide sur lequel nous voyagions; sans laisser aucune trace qui pût nous ramener aux lieux chéris que nous venions de quitter. Ce que c'est que l'homme et ses vains désirs! sait-il lui même ce qu'il lui faudrait pour être heureux ici-bas! Je m'étais tourmenté naguère de l'idée de rester toujours dans notre île, sans moyens d'en sortir; nous en voilà tous dehors, et l'unique vœu de notre cœur serait de pouvoir y ramener ceux que nous avons perdus et de ne plus la quitter. Je me reprochais quelquefois, pensant aux dangers qui menaçaient mes enfans, de ne pas m'y être exposé seul, de ne pas avoir songé à les laisser tous trois dans leur île paisible : mais l'aurait-elle été pour eux, privés de leur père, de leur mère et de leur jeune frère? Aucun d'eux aurait-il voulu céder le droit d'aller sauver ces objets chéris et d'accompagner leur père? J'étais trop sûr que mes prières et mes ordres même auraient été inutiles. Lorsque je craignais que les sauvages n'eussent enlevé la pinasse, Fritz me dit, avec vivacité et sentiment : « S'il n'y a pas d'autre moyen, j'irai à la nage d'île en île. »

Ils étaient tous trois profondément affectés, mais je n'entendis pas une plainte sur leur situation ; ils ne témoignèrent pas la moindre crainte de la voir devenir plus fâcheuse; au contraire, ils cherchaient à m'encourager, à me consoler. Fritz vint se mettre au gouvernail, en observant que la pinasse était neuve, bien construite, et pourrait résister à la tempête. Ernest, debout sur le tillac, contemplait, sans parler, la marche nocturne des astres lumineux; et, perdu dans ses profondes observations, il ne rompit le silence que pour me dire qu'il espérait suppléer par eux à la boussole et connaître de quel côté nous avancions. Jack, qui n'était pas curieux de rester en arrière, et qu'on ne voulait plus au gouvernail, grimpa lestement au mât pour me prouver qu'au besoin nous aurions un mousse alerte et hardi : il en eut le titre, Fritz celui de pilote, Ernest d'astronome, et moi de chef et de capitaine de notre embarcation. Tout cela se faisait à la pointe du jour, qui nous montra bientôt que nous avions dépassé notre île; elle ne nous paraissait plus qu'un point plus sombre. J'étais, ainsi que Fritz et Jack, d'avis de la tourner et d'essayer notre fortune à la côte opposée; mais Ernest, qui n'avait eu

garde d'oublier sa lunette d'approche, au travers de laquelle il parcourait l'horizon de tous les côtés, nous assura qu'il voyait, dans une direction qu'il nous indiqua, quelque chose qu'il croyait être une terre; il nous céda l'instrument, nous regardâmes tour à tour, et nous fûmes enfin convaincus qu'il ne se trompait pas. A mesure que le jour avançait ce point se développait davantage, et nous n'hésitâmes pas à cingler de ce côté-là.

Comme c'était la seule place qui nous présentât autre chose que la vaste mer, il nous parut que ce devait être la terre la plus rapprochée de notre île, et par conséquent celle où, suivant toute apparence, les insulaires pouvaient avoir conduit leurs captifs. Mais nous n'y étions pas encore, et j'étais appelé à passer par de cruelles épreuves. Le mouvement que nous fûmes obligés de faire pour nous diriger vers la côte changea naturellement notre direction à l'égard du vent; il fallut changer aussi la voile. Le mousse Jack voulut mériter ce titre, et, pour m'aider dans cette opération, il grimpa lestement au mât en se tenant aux cordages; mais avant qu'il eût atteint la voile, la corde à laquelle il était suspendu cassa si subitement que,

n'ayant plus de point d'appui, il fut précipité dans la mer, et disparut à l'instant même; mais il reparut bientôt en cherchant à nager et poussant des cris qui se confondaient avec les nôtres. Fritz, qui fut le premier à voir sa chute, fut dans l'eau presque aussitôt que lui, et, le saisissant par les cheveux, nageait de l'autre main en lui disant: « Courage, Jack, tâche de t'élever assez pour me saisir par le corps. » Et moi, moi malheureux père, je voyais mes deux fils se débattre sous les vagues qu'un vent de terre rendait assez fortes; je les voyais, j'entendais leurs cris de détresse, et, dans mon désespoir, j'étais sur le point de me précipiter après eux si Ernest ne m'avait pas conjuré de rester pour les aider à remonter la pinasse. Il leur avait jeté des cordes, et l'un des bancs qu'il avait arraché avec la force que l'on trouve dans les grands dangers; Fritz avait pu saisir la corde et la passer autour du corps de Jack, qui nageait aussi, mais faiblement, et dont les forces s'épuisaient. Fritz, qui déjà en Suisse et sur le bord du lac de Zurich passait pour un maître nageur, conserva toute sa présence d'esprit; il nous cria d'attirer doucement la corde, tandis que l'un de ses

bras soutenait l'enfant et le poussait vers la pinasse. Je pus enfin l'atteindre et le reprendre ; mais mon émotion avait été telle, que, lorsque je l'eus déposé presque sans vie au fond de la pinasse, je tombai à côté de lui sans aucun sentiment. Oh ! combien alors le calme d'Ernest nous fut précieux ! sa situation était affreuse, terrible ! trois êtres chéris en danger de mort ! auquel courir ? par lequel commencer ? Tout autre en aurait perdu la tête ; il conserva toute la sienne, et, débarrassant promptement Jack de la corde qui l'entourait, il la rejeta à la mer pour que Fritz pût la saisir et remonter sur la pinasse avec cette aide ; il attacha fortement l'autre bout au mât pour qu'elle eût de la résistance. Cela fait, plus promptement que je ne l'écris, il vint à nous, releva son jeune frère, et le plaça de manière qu'il pût rendre facilement l'eau salée qu'il avait avalée ; il s'approcha ensuite de moi, et m'eut bientôt rendu l'usage de mes sens avec quelques gouttes de rum, dont nous avions bu un peu le matin pour nous redonner des forces, et surtout en me disant : « Courage, mon père, vous avez sauvé Jack, et je sauverai Fritz ! il a pris la corde, il nage avec force, il avance, le voilà ! le voilà ! » Il me

laissa pour tendre la main à son frère, qui, à l'aide de la corde, fut bientôt dans la chaloupe et dans mes bras. Jack, revenu de son étourdissement, vint s'y jeter aussi. O Dieu tout bon ! grâces te soient rendues ! tu m'accordas au milieu de mon épreuve un moment de vrai bonheur. Retrouver ceux que je crus si près de périr, me parut un heureux augure pour retrouver aussi ceux que j'allais chercher. Ernest eut la même idée : « Nous les retrouverons, nous les sauverons aussi, me dit-il en me serrant la main avec expression. —Nous retournerons avec eux dans notre île, me dit Fritz, et nous n'en sortirons plus, n'est-ce pas, mon père ? — Oh ! comme maman aurait eu peur, dit Jack dès qu'il put parler, si elle m'avait vu enfoncer tout là-bas ! j'ai cru que j'allais tomber comme une pierre tout au fond de la mer ; mais j'ai vite étendu les bras et les jambes de toutes mes forces, et me voilà remonté. Mon maître Fritz s'est trouvé tout à propos pour me donner une bonne leçon de nage ou de *natation*, comme il dit ; il m'a pris par les cheveux, qu'il a tirés si fort que j'ai cru qu'il allait les arracher. « Grimpe sur mon dos, » m'a-t-il dit ; mais j'ai craint de le faire enfoncer, et j'aimais

mieux nager comme lui, tant que je pouvais. A l'instant il attrape un bout de corde qu'il noue autour de mon corps, et puis me laisse aller; j'enfonce encore, je me relève, et M. Ernest me tire comme il tirait un gros saumon; vous savez bien, papa? et puis vous m'avez pêché comme lui, et vous ne me mangerez que de baisers! » que je ne lui refusai pas.

Il était inondé, ainsi que Fritz. J'avais pris au hasard quelques vêtemens de rechange, que je leur fis mettre, après leur avoir donné à boire un peu de rhum, ce qui acheva de leur faire rendre l'eau de mer. Ils étaient si fatigués et moi si agité, tant mon émotion avait été vive, qu'il fallut, pour le moment, renoncer à ramer, comme j'en avais envie, afin de gagner plus vite la terre avant une tempête qui s'annonçait. De moment en moment on distinguait mieux l'île où nous voulions aborder; et des oiseaux de terre, des pingoins, des fous, qui venaient se poser sur nos voiles, nous donnaient l'espoir d'en approcher avant la nuit, lorsque l'horizon se couvrit tout-à-coup d'une brume si épaisse, qu'elle nous cacha tous les objets, même la mer; il nous semblait voguer au milieu des nuages. Je crus plus prudent de jeter l'ancre : nous

en avions heureusement une bonne et très-forte; je la jetai. La mer me parut si peu profonde à cette place, que je craignis d'être près des brisans, et que j'attendis avec anxiété que la brume dont nous étions environnés s'éclaircît et nous permît de distinguer la côte. Elle se changea enfin en une pluie battante, dont nous avions peu de moyens de nous garantir; il y avait cependant dans la pinasse une espèce de pont ou tillac sous lequel nous pûmes nous nicher et nous mettre à l'abri. Là, serrés les uns contre les autres, nous parlâmes du danger que nous avions couru d'être encore séparés de l'un de mes fils, peut-être de deux, et sans espoir de les retrouver. Fritz m'assurait n'avoir couru aucun danger, et disait qu'il se replongerait dans l'eau à l'instant même s'il avait le moindre espoir de retrouver sa mère et François. Nous disions tous de même; cependant Jack trouvait que ses amies les vagues n'avaient pas reçu trop poliment sa visite, et l'avaient rudement battu : « Mais j'en souffrirais bien d'autres, disait-il, pour revoir maman et mon cher François. Ne pensez-vous pas, cher père, qu'il est impossible que les sauvages leur aient fait du mal? ma-

man est si bonne, et François est si joli! et puis, pauvre maman boite encore, ils en auront eu pitié, et l'auront portée. » Hélas! je craignais bien plutôt qu'ils ne l'eussent forcée de marcher, ou que, rebutés par sa lenteur... Non, je ne puis prendre sur moi d'exprimer les horribles idées qui se présentaient tout-à-coup à ma pensée, malgré tous mes efforts pour les écarter; le désespoir qui en était la suite, et que je m'efforçais de cacher à mes enfans. Je me rappelais toutes les cruautés des horribles anthropophages, et l'idée que mon Elisabeth et mon charmant François étaient peut-être entre leurs mains m'ôtait presque la raison. La prière, le recours à Dieu, ma parfaite confiance en sa bonté, étaient les seuls moyens, non pas de me consoler, mais de supporter l'excès de mon malheur avec résignation. « Je suis encore père, me disais-je en regardant mes trois fils; ceux-ci me restent encore; ils m'ont été rendus, et peut-être retrouverai-je leur mère et mon cadet, si ce n'est ici-bas, au moins dans le ciel, où peut-être ils sont déjà à l'abri des misères de la vie! »

Ernest sortait à tout moment pour observer le ciel; il fondait toujours en eau, et l'on n'apercevait point la terre. L'obscurité avan-

çait rapidement et devint enfin totale; nous jugeâmes que c'était la nuit. La pluie avait cessé; je sortais pour battre feu et allumer notre lanterne, que je voulais attacher au mât, lorsque Ernest, monté sur le tillac, nous appela à hauts cris : « Mon père, mes frères, venez, venez! la mer est toute en feu! » En effet, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la surface de l'eau paraissait enflammée; cette lumière, d'un rouge de feu le plus vif, touchait à la chaloupe, et nous en étions environnés; c'était un spectacle à la fois ravissant et presque effrayant. Jack demandait sérieusement s'il n'y avait pas un volcan au fond de la mer, et je l'étonnai beaucoup en lui disant que c'était une espèce d'animaux marins qui, par leurs formes bizarres, ressemblaient souvent à des plantes, et que l'on croyait anciennement en être; mais les naturalistes et voyageurs modernes ont entièrement détruit cette erreur, et fourni des preuves que ce sont des êtres organisés qui ont tous les mouvemens spontanés propres aux animaux. Ils sentent quand on les touche, ils cherchent la nourriture, la saisissent et la dévorent. Ces êtres singuliers sont très-variés; il y en a de plu-

sieurs espèces et couleurs; ils sont aussi connus, outre leur dénomination, sous le nom général de mollusques ou zoophytes.

« Et celui qui embrase ainsi la mer et qui a de si belles couleurs, s'écria Ernest, s'appelle *pyrosoma*. En voilà que j'ai pris dans mon chapeau; tenez, regardez comme ils remuent; voilà le feu qui disparaît : oh! comme il devient à présent orange, vert, bleu, comme l'arc-en-ciel; et quand on le touche, voyez comme le feu reparaît plus éclatant encore; à présent le voilà d'un jaune pâle. »

Ils s'amusèrent pendant long-temps de ces singuliers zoophytes, à qui il me semble qu'on ne peut attribuer qu'une demi vie; on doit convenir cependant qu'ils ont des mouvemens spontanés, des organes de nourriture et de digestion, ainsi qu'une facilité extrême de se reproduire, sans doute à la manière des polypes et par une espèce de boutures. L'immense quantité que nous en observâmes, et qui suppose une multiplication très-rapide, peut en donner l'idée. Cette région lumineuse occupait un très-grand espace; cette étonnante lumière au milieu de l'obscurité de l'atmosphère avait quelque chose de si frappant, de si magnifique, que

cela apporta, pendant quelques momens, une légère distraction à nos peines; mais une réflexion de Jack nous y ramena bientôt.

« Si François a passé par ici, nous dit-il, combien il se sera amusé de ces drôles de bêtes, qui ressemblent à du feu qui ne brûle pas; mais il n'aura pas osé les toucher; et maman, qui n'aime que les bêtes qu'elle connaît, comme elle aura eu peur! Ah! comme je me réjouis de lui conter notre voyage et mon *patatra* dans la mer, et comme Fritz m'a raccroché par les cheveux, et comment on nomme ces poissons de feu; redis-le-moi, Ernest; py, py...

Ernest. Pyrosoma, à ce que dit M. Péron; tout cet article est fort intéressant dans son Voyage; je l'ai lu à maman, elle se le sera rappelé et n'aura pas eu peur (1).

(1) M. Péron, dans son Voyage aux terres australes, parle ainsi de ces singuliers zoophytes et mollusques, pélagiens et phosphoriques. « Le 4 décembre 1801. Nous venions » d'essuyer un ouragan particulier aux tropiques, le ciel » était de toute part chargé de gros nuages et l'obscurité » profonde, le vent souflait avec violence et nous allions » rapidement. Tout-à-coup on découvrit à quelque dis- » tance comme une très-large écharpe de phosphore éten- » due sur les flots; elle occupait un très-grand espace au- » devant de nous. Tout le monde à bord des deux vais-

— Plaise à Dieu, repris-je, qu'elle n'ait pas eu d'autre peur que celle des pyrosomas,

» seaux accourut sur les ponts pour jouir d'un spectacle
» aussi singulier, qui avait quelque chose d'imposant et
» de romanesque : bientôt nous eûmes atteint cette por-
» tion embrasée de l'océan, et nous reconnûmes que
» cet éclat prodigieux avait pour unique cause la présence
» d'une multitude innombrable d'animaux qui soulevés
» par les vagues, entraînés par elles, nageaient à diverses
» profondeurs et paraissaient sous différentes formes.
» En effet, les individus plus profondément situés, sous
» une apparence plus incertaine, présentaient assez bien
» l'idée de grosses masses de matière brûlante, ou plu-
» tôt d'énormes boulets rouges ; tandis que ceux qui se
» distinguaient à la surface des flots ressemblaient par-
» faitement à de gros cylindres de fer incandescent.

» Tous les naturalistes des deux vaisseaux s'empressè-
» rent pour se procurer ces singuliers animaux, ce qui
» leur fut facile. M. Maugé, naturaliste parmi nous, en
» obtint plus de trente ou quarante sur lesquels nous
» fîmes diverses observations.

» Ces animaux, parfaitement semblables entre eux pour
» la forme, la couleur, la substance et la propriété phos-
» phorique, ne différaient que par les proportions qui
» varient de trois pouces et demi à six pouces ; tous
» étaient libres et non réunis ; leur forme était alongée,
» presque cylindrique ; leur portion antérieure était plus
» grosse et perpendiculairement tronquée. Une large
» ouverture circulaire laissait voir tout l'intérieur de l'a-
» nimal qui se trouvait tubuleux et vide sans offrir au-
» cune trace d'organe qu'un réseau très-délicat qui tapis-
» sait la paroi intérieure de cette cavité. Un anneau de
» gros tubercules occupait tout le rebord intérieur de

et que nous puissions bientôt les revoir avec elle et François ! »

. . . .

» l'ouverture et diminuait, de près de moitié, le diamètre » de cette espèce de bouche, car on suppose que c'est » par là que l'animal se nourrit; il n'a d'ailleurs aucune » ouverture opposée. Toute la surface extérieure de l'a- » nimal s'était hérissée de gros tubercules alongés, plus » fermes que le reste de la substance, plus diaphanes, » brillans et polis comme des diamans; c'est là que se » trouve le siége principal de la phosphorescence ou lu- » mière que ces animaux rendent. Outre ces tubercules, » on en distinguait d'autres plus courts et plus obtus » jouissant aussi de la propriété phosphorique; enfin, » dans l'intérieur de l'animal et à la faveur de sa trans- » parence, une multitude de petites glandes alongées, » étroites, qui sont aussi un foyer lumineux.

» La couleur de ces singuliers zoophytes, lorsqu'ils » sont en repos ou morts, est un jaune d'opale mêlé de » vert clair; mais, au moindre mouvement de contraction » ou d'irritation, que l'observateur peut exciter à son » gré, l'animal s'embrase et devient instantanément d'un » rouge de feu très-vif, puis il passe successivement par » une sorte de teintes extrêmement agréables, telles que » l'aurore, l'orange, le vert, le bleu d'azur, jusqu'à ce » qu'elles s'effacent toutes en jaune très-pâle; alors il est » mourant et perd sa phosphorescence.

» Nous supposâmes, sans avoir pu cependant nous en » convaincre, que leurs moyens de reproduction étaient » ces tubercules qui les recouvrent, se détachent, devien- » nent un pyrosome parfait, et sont remplacés par les tu- » bercules plus courts que nous avions remarqués. On ne » peut guère expliquer autrement l'énorme quantité

Tous répondirent, *amen*, et, l'aurore ayant paru, nous nous décidâmes à lever l'ancre et à tâcher de trouver un passage entre les récifs pour gagner l'île, que nous voyions alors assez distinctement, et qui nous paraissait une côte inculte et rocailleuse. Je me remis au gouvernail, mes fils prirent la rame, et nous avançâmes avec précaution en sondant à chaque instant. Que serions-nous devenus si notre pinasse s'était brisée? je frémissais en y pensant; mais je frémissais bien plus encore de ne pas retrouver mon excellente compagne et mon enfant. A mon désespoir se joignait le remords de les avoir quittés. Mon fils aîné, qui avait le premier insisté sur notre course autour de l'île, partageait avec moi ce sentiment si cruel; il avait des momens de désespoir; mais son caractère entreprenant et

» de ces animalcules qui couvraient certainement plus
» d'une lieue.

» J'ajoute que nous n'en avons rencontré de tels que
» dans cette mer et cette latitude; il paraît que les mol-
» lusques et les zoophytes ont chacun leur latitude parti-
» culière, qui est la seule où ils puissent vivre.

(*Voyages aux terres australes*, par Péron, dont il vient de paraître une nouvelle édition chez Arthus Bertrand; 4 vol. in-8, Atlas, 72 f.)

ferme le ramenait à la certitude de les retrouver, et pour atteindre ce but, aucune fatigue, aucune peine ne lui paraissait impossible; et, quand il m'avait dit avec la confiance d'un inspiré : *Nous les retrouverons,* il avait remonté mon courage et mes espérances.

Le vent s'était apaisé, la mer était calme, et, après avoir invoqué le ciel et mangé quelque chose pour soutenir nos forces, nous allâmes en avant, en regardant de tous côtés si nous n'apercevrions aucune pirogue de sauvages, aucun canot, peut-être le nôtre; peut-être.... Mais non : nous ne fûmes pas assez heureux pour voir la moindre trace de nos *chéris*, ni rien qui nous donnât l'idée que cette île fût habitée : cependant, comme c'était notre seul point d'espoir, nous ne voulûmes pas l'abandonner. A force de chercher nous aperçûmes une petite baie qui nous rappela celle de notre île; elle était de même formée par un ruisseau assez large et assez profond pour que notre pinasse pût y pénétrer. Nous y entrâmes, et, après avoir placé notre bâtiment dans un enfoncement, où il nous parut en sûreté, nous tînmes conseil sur les moyens d'explorer en entier cette île, et de nous retrouver.

CHAPITRE LII.

Suite du voyage de recherches.

Je ne dissimule point à mes lecteurs que j'étais très-ému en débarquant sur l'île inconnue, peut-être habitée par des sauvages cruels et barbares; je frémissais à l'idée des périls auxquels j'exposais les trois enfans qui me restaient, dans l'espoir incertain de retrouver les objets chéris que j'avais perdus ; je me demandais s'il n'aurait pas été plus sage, plus prudent, plus dans mes devoirs paternels de me résigner à cette perte si douloureuse, et de ne pas risquer de la quadrupler, en allant au hasard à leur recherche. J'aurais peut-être pu la supporter en chrétien, avec l'aide de Dieu, si j'avais vu mourir ma femme et mon enfant près de moi, dans mes bras, et si j'avais pu me dire avec certitude: «Ils sont heureux dans le sein de Dieu!» mais me les représenter au pouvoir de ces hommes féroces, idolâtres, qui leur feront

souffrir mille supplices avant une mort qui fait frémir la nature! Cette image s'offrait sans cesse, m'ôtait et me rendait tour à tour le courage. « Chère Elisabeth, charmant petit François, si vous existez encore vous nous appelez sans doute à votre secours; nous y allons en aveugles, il est vrai, mais avec des cœurs pleins d'amour pour vous et de confiance en l'Etre suprême qui veille sur vous, sait où vous êtes, et saura bien nous y conduire, si c'est sa volonté de nous réunir. Mes enfans, dis-je à mes trois fils, vous avez commencé avec une piété filiale et fraternelle, que je ne puis assez louer, une entreprise bien difficile et bien périlleuse; vous sentez-vous le courage de la poursuivre? rien n'est plus incertain que sa réussite, et rien n'est plus certain que les dangers de toute espèce qui vous menacent; vous périrez tous les trois peut-être, ainsi que votre malheureux père, avant que d'avoir atteint notre but.

Ernest. Ne pensez-vous pas, mon père, que nous serions tous heureux de mourir, si nous ne retrouvons pas ma mère et François?»

Je baissai la tête en silence; j'étais trop du même avis pour le contredire, et prononcer l'arrêt de leur mort m'était impossible.

Fritz. Oui, sans doute, tu as raison; mais pendant que nous vivons encore il faut consacrer cette vie à les retrouver. J'ai souvent regretté, mon père, de n'avoir pas d'abord réclamé mon droit d'aînesse pour être chargé seul de cette recherche; vous seriez resté dans notre île, où j'aurais été si heureux de vous les ramener; n'ai-je pas toujours réussi dans tout ce que je veux fortement? Laissez-moi le soin de cette entreprise, il en est temps encore; retournez chez nous avec Ernest et Jack. Si, pendant que nous les cherchons, ils allaient y revenir, quel serait leur désespoir de n'y retrouver aucun de nous! Pensez à cela, mon père; fiez-vous à moi, laissez-moi des armes, des moyens d'échanges avec les sauvages, et n'ayez nulle inquiétude; j'ai un intérêt trop vif à me conserver.

Le Père. Je n'ai aucune inquiétude sur ton zèle, ton courage et même ta prudence, mon cher enfant, mais tu ne peux pas l'impossible: si, comme tu le crois, tu avais le bonheur de retrouver ta mère et ton frère, comment les ramènerais-tu dans notre île, si tu n'as plus notre pinasse? Quant à ton idée qu'ils pourraient y revenir, elle me paraît aussi fausse; si je pouvais l'espérer, j'y retournerais, je

crois, à la nage ; mais comment veux-tu qu'ils y reviennent ?

Jack. D'abord, ni maman ni François ne savent nager, et ceux qui les ont pris ne les ramèneront pas. Non, non, il vaux mieux les chercher par tout le monde, et y retourner avec eux.

Le Père. Et les chercher tous ensemble, avec la confiance que Dieu bénira nos efforts et nous réunira.

Ernest. Et peut-être plus tôt que nous ne pensons ; peut-être sont-ils dans cette île.

Jack. Cherchons, cherchons bien vite ; moi, je vais courir de tous côtés ; » et déjà il prenait sa course à toutes jambes.

Le Père. Attends donc, roi des étourdis ; il faut nous concerter, arranger nos plans, convenir de nos faits ; notre pinasse est si essentielle à notre retour, si nous avons le bonheur de retrouver nos amis, ou pour les chercher ailleurs, que nous serions des imprudens de l'abandonner. Mon avis est de ne rien risquer légèrement ; deux de nous resteront ici pour surveiller la côte de la mer, tandis que deux autres pénétreront dans l'intérieur ; il s'agit seulement, pour le moment, de s'assurer si l'île est habitée ou déserte, ce

qu'il est facile de découvrir; en grimpant sur quelque arbre élevé qui domine la contrée, on verra s'il y a des cabanes, des rassemblemens de naturels, des feux allumés, etc., etc. Ceux qui iront à la découverte se hâteront de venir avertir ceux qui ne les auraient pas suivis; alors nous irons tous en force reprendre notre bien et notre bonheur. Si rien n'annonce que l'île soit habitée, nous repartirons bien vite pour les chercher ailleurs. Allons, qui veut rester, qui veut aller?

— Moi! moi! moi! aller! aller! » fut le cri général. « Je vois, leur dis-je, que c'est moi seul qui défendrai la pinasse, si les sauvages viennent l'enlever.

Ernest. Non, non, mon père, pas ainsi; si vous restez, je reste avec vous; les insulaires peuvent aussi arriver du côté de la mer, et je ne vous laisse pas seul. Fritz a la vue perçante d'un chasseur, il aura bientôt découcouvert s'il y en a dans l'île.

Jack. Et Jack n'est pas mousse pour rien, il sait grimper aux arbres comme aux mâts. Allons, Fritz, à la découverte, nous nous entendons nous deux pour réussir dans nos entreprises. Adieu papa, adieu Ernest, nous reviendrons bientôt vous dire ce que c'est que

cette île affreuse; mais je la crois déserte, et sais bien que je ne voudrais pas l'habiter.

Fritz. Nous avions jugé la nôtre de même en y abordant, ce n'est que lorsque j'eus traversé le ruisseau que je vis comme elle était délicieuse. Vous souvient-il combien ma pauvre mère se trouvait malheureuse entre les rochers de Zeltheim?

Le Père. Ah! plût au ciel que nous y fussions tous encore, entre les rochers et sous notre misérable tente! je suis bien sûr que ma chère Elizabeth dit de même : ce ne sont pas les embellissemens de Zeltheim qu'elle regrette.

Jack. Elle aimait bien cependant sa galerie, sa grotte et ses deux charmantes fontaines. Oh! mon Dieu, ne les reverrons-nous jamais!

Le Père. Demandons à Dieu cette grâce, mes enfans, avant de nous séparer pour quelques heures, et de vouloir bien, dans sa grande bonté, diriger nos recherches. »

A l'instant même tous les trois furent à genoux sur la grève humide, et leurs mains jointes élevées au ciel; je me prosternai de même, et j'invoquai dans ma détresse le secours du Très-Haut par une prière courte, mais bien fervente. Tous répétèrent en chœur

amen, *amen*, et nous nous relevâmes avec un nouveau courage.

Il fut donc décidé que Fritz et Jack, comme les plus lestes à la course, iraient visiter l'intérieur de l'île, et viendraient nous en rendre compte le plus tôt possible. A tout hasard je leur donnai une gibecière pleine de quincailleries, verroteries, qui plaisent aux sauvages, même des pièces d'or et d'argent que j'avais mises au fond de la caisse; je voulus aussi qu'ils prissent quelque nourriture. Fritz saisit son fusil, en me promettant de ne s'en servir que pour défendre sa vie et celle de Jack; je lui conseillai même de ne tirer aucun coup qui pût alarmer les insulaires, s'il y en avait, et les engager à transporter ailleurs leur proie. Il me le promit : Jack prit sa fronde, et ils partirent accompagnés de nos bénédictions et du brave Turc, sur qui je comptais particulièrement pour découvrir sa maîtresse et son amie Bill, si elle était encore avec eux. Ils me laissèrent le cœur bien serré de me séparer d'eux, mais comptant sur la prudence de l'un et sur l'agilité de l'autre.

Dès que nous les eûmes perdus de vue nous travaillâmes, Ernest et moi, à mettre, autant qu'il nous fut possible, notre chaloupe

à l'abri de toute découverte; nous la démâtâmes, et nous cachâmes avec soin sous le pont la précieuse caisse aux échanges et nos provisions, principalement la poudre. Nous avions conduit notre pinasse avec grande peine, vu le peu de profondeur de l'eau, derrière un rocher qui l'abritait du côté de terre, mais, de la mer, elle était visible. Ernest eut l'idée de la couvrir en entier de branches d'arbres, tellement qu'elle ne parût qu'un groupe de broussailles, et nous nous mîmes à l'ouvrage avec deux haches de la caisse, que nous eûmes bientôt emmanchées. Nous trouvâmes aussi un gros anneau de fer à crampons, qu'Ernest parvint, à force de coups de marteau et de coins de bois, à fixer au rocher pour y attacher la pinasse. Nous eûmes quelque peine à trouver des branches à nôtre portée pour la couvrir; il croissait bien quelques arbres sur la plage, mais leurs troncs étaient dégarnis. Nous trouvâmes enfin plus loin un fourré assez étendu, composé d'un joli arbuste, qu'Ernest reconnut pour être une espèce de mimosa « dont le tronc noueux » et rabougri s'élève de trois à quatre pieds » au-dessus du sol, étend horizontalement » des branches garnies d'un charmant feuil-

» lage, et tellement entrelacées; que les petits
» quadrupèdes, qui viennent y chercher un
» gîte, sont forcés de se frayer des chemins
» couverts pour sortir de cet amas inextri-
» cable. » (1)

Dès les premiers coups de hache que nous donnâmes sur les branches, nous vîmes sortir de tous côtés de charmans petits quadrupèdes, ressemblant aux kangurous de notre île, mais plus petits, plus élégans, et remarquables par la beauté de leur pelage, rayé comme celui du zèbre.

« C'est le kangurou à bandes (2), s'écria Er-

(1) Voyage de Péron aux terres australes.

(2) Cette espèce de kangurou se distingue, au premier aspect, de toutes celles connues jusqu'à présent, par douze ou quinze bandes, transversalement disposées sur le dos, étroites, d'un roux brun; elles deviennent graduellement plus brunes jusqu'à la queue, où elles se terminent. Le ventre, la face, les pieds sont d'un jaune clair, et le reste de leur pelage gris de lièvre. Privés de tout moyen d'attaque et de défense, les kangurous sont naturellement doux et timides; le plus léger bruit les alarme et les met en fuite; ils se cachent avec beaucoup d'adresse dans des buissons inextricables, dont eux-mêmes ne pourraient sortir s'ils ne savaient pas s'y frayer des sentiers détournés. La nature a de plus pourvu cette espèce de kangurou d'une poche extérieure, pour y cacher leurs petits et les nourrir; elles n'en ont ordinairement qu'un,

nest, dont j'ai lu la description dans les Voyages de Péron, c'est bien lui-même. Oh! si je pouvais en avoir un pour l'examiner, et si c'était une femelle, que je serais content! Elles doivent avoir une poche sous le ventre pour y placer leurs petits. Ne bougez pas, mon père, seulement un léger coup sur les branches pour les faire sortir. » Il se coucha

qu'elles cherchent à sauver, avec un courage vraiment admirable; quand on les blesse, elles trouvent encore dans leur tendresse maternelle la force de fuir; elles ne s'en séparent que lorsque, affaiblies par la perte de leur sang, elles ne peuvent plus le porter; alors elles s'arrêtent en s'accroupissant sur leurs pattes de derrière; elles l'aident avec celles de devant, qui font l'office de mains, à sortir du sac maternel, et cherchent à lui désigner des lieux de retraite où il puisse se cacher; dès qu'il y est, elles continuent leur fuite aussi vite qu'elles le peuvent; mais si le chasseur cesse sa poursuite on les voit revenir au buisson protecteur de leur cher nourrisson, elles l'appellent par une sorte de grognement; il arrive bientôt, elles le caressent comme pour dissiper ses alarmes, le remettent dans leur poche, et cherchent avec ce doux fardeau quelque fourrée plus épaisse, où le chasseur ne puisse les découvrir. Les mêmes preuves d'intelligence et d'affection se retrouvent lorsqu'elles sont mortellement blessées; loin de chercher à se sauver, elles s'arrêtent devant le chasseur, et leurs derniers efforts sont pour conserver leurs petits.

(*Voyage aux terres australes*, par M. Péron.)

à terre sans faire un mouvement, à l'entrée du fourré, et bientôt deux kangurous vinrent se jeter d'eux-mêmes presque dans ses bras; il eut du moins peu de peine à les saisir. Cet animal est naturellement doux et timide comme les lièvres de nos contrées; ils faisaient leur possible pour s'échapper; mais Ernest, assis par terre, les tenait bien; il se fut bientôt assuré que l'un était une femelle, qui avait son petit caché dans sa poche : mon fils me donna l'autre à tenir, et sortit avec précaution le petit kangurou de sa niche. Il était impossible de rien voir de plus mignon que cette petite créature, habillée déjà comme sa mère, mais d'une nuance plus claire, se tenant debout devant elle avec toutes les grâces; ils nous donnèrent le plus doux, le plus charmant des spectacles. La mère ne montrait plus la moindre envie de fuir, mais le désir très-marqué de remettre son nourrisson en sûreté dans son gîte; elle le mangeait de caresses, auxquelles il répondait par mille singeries et postures toutes plus gracieuses les unes que les autres. Enfin la mère se coucha sur le dos, entr'ouvrit avec dextérité son sac maternel, avec ses petites courtes pattes de devant, pendant

qu'avec celles de derrière, beaucoup plus longues, elle saisit et poussa le petit jusqu'à ce qu'il fût rentré : alors son désir de s'enfuir fut tel, qu'Ernest ne pouvait presque pas la retenir. Il avait grande envie de la garder, et m'assurait qu'il avait lu qu'on pouvait les apprivoiser. Il me demânda la permission de la porter dans la pinasse, et de vider une de nos caisses pour la loger ; mais je m'y opposai tout-à-fait. « Si nous devions demain retourner dans notre île, lui dis-je, j'y consentirais avec l'espoir d'y acclimater ces animaux ; mais qui sait quand nous la reverrons, et combien d'embarras et de dangers nous attendent encore ; ne nous donnons pas un souci et un chagrin de plus ; tu en aurais sûrement en voyant cette pauvre mère périr de faim et du désir inutile d'être en liberté ; pense à la tienne, Ernest, elle aussi désire sa liberté. »

Les yeux de mon fils se remplirent de larmes. « Et moi, dit-il, je ne serai pas le méchant sauvage qui retient une bonne mère captive. Va-t'en, jolie bête, dit-il en ouvrant ses deux mains, et puisse ma mère être aussi heureuse que toi ! » Elle profita de la permission, et partit avec rapidité en em-

portant son trésor caché dans son sein. J'avais eu un moment l'idée de garder l'autre, qui était un mâle, pour notre nourriture; mais je ne voulais pas détruire l'effet de ma leçon, et je lui rendis aussi la liberté. Il y en avait tant qu'il nous eût été facile d'en retrouver au besoin.

Nous continuâmes à couper des branches de mimosa; mais nous avions tant de peine à les démêler de leur entrelacement, et leur feuillage est si léger, que nous préférâmes aller un peu plus loin chercher d'autres branchages plus épais.

En s'éloignant de la mer le terrain paraissait plus fertile; nous trouvâmes plusieurs arbres qui nous étaient inconnus et ne portaient point de fruits; mais quelques-uns, des fleurs délicieuses. Ernest était dans son élément; il aurait voulu tout cueillir, tout analyser, il cherchait à découvrir leurs noms, soit par analogie avec d'autres plantes, soit d'après les descriptions qu'il en avait lues, avec l'application qu'il mettait à tout. Il crut reconnaître *le mellaleuqua, le metrosideros,* plusieurs espèces de *mimosa,* et le pin de Virginie, qui nous offrit les branches les plus longues et les plus fournies. Nous nous en

chargeâmes autant que nous pûmes, et, en deux ou trois voyages, nous eûmes de quoi couvrir notre chaloupe et nous faire un abri pour la nuit, si nous devions la passer sur le rivage. J'avais donné l'ordre à mes fils de revenir tous deux avant la nuit close s'ils n'avaient rien découvert; mais à la moindre espérance l'un d'eux devait accourir en toute hâte m'en avertir et m'apprendre sur quoi elle était fondée. Toute ma crainte était qu'ils ne s'égarassent dans cette contrée inconnue; ils pouvaient trouver des lacs, des marais, des forêts inextricables; chaque minute qui s'écoulait présentait à mon imagination alarmée un nouveau danger, et jamais journée ne me parut plus longue.

Ernest partageait sans doute toutes mes inquiétudes, tous mes sentimens; mais il était dans l'âge où l'esprit ne peut se fixer sur une seule pensée, sans que rien puisse l'en détourner; il répétait après moi, avec anxiété : « Où sont-ils? ne leur est-il rien arrivé de fâcheux? ont-ils découvert quelque chose? etc., etc. » Après m'avoir donné toutes les consolations tirées de leur caractère, du temps, qui était superbe; de la lune, qui devait éclairer leur marche, lors même

qu'elle se prolongerait ; de la possibilité qu'ils eussent été entraînés plus loin par quelques probabilités de retrouver nos captifs, il finissait par se rassurer lui-même, et par trouver du plaisir à la découverte de productions marines dont les rochers étaient tapissés ; les algues, les mousses marines des plus brillantes couleurs, des zoophytes, des espèces les plus variées et les plus charmantes, l'occupaient tour à tour, l'intéressaient et lui donnaient des momens d'une heureuse distraction. Il me les apportait et s'affligeait de ne pouvoir les conserver. Ces animaux, mous et gélatineux, composés de membranes si fines, si déliées, que l'œil peut à peine les saisir, ne sauraient être ni conservés ni transportés, et perdent d'ailleurs en mourant les superbes et brillantes teintes qui les distinguent et dont le pinceau seul peut donner l'idée. Cette circonstance ramenait Ernest aux objets de notre sollicitude : « Si ma mère les voyait ! si Fritz pouvait les peindre ! comme ils amuseraient François » ! Et nos lamentations recommençaient, ainsi que mes vives inquiétudes.

CHAPITRE LIII.

Attente et nouvelle affliction.

Tout était si tranquille autour de nous, et notre pinasse, complétement cachée sous son dôme de verdure, courait si peu de dangers, que je me repentais de n'avoir pas accompagné mes fils; je ne concevais même pas que j'eusse pu avoir l'idée de m'en séparer. Il n'était plus temps de penser à les rejoindre, je courais le risque de prendre un autre chemin et de les manquer; cependant je ne pouvais m'empêcher de faire quelques pas sur la route que je leur avais vu suivre. Ernest, contre les rochers au bord de la mer, cherchait et trouvait de nouvelles curiosités naturelles, lorsque je l'entendis jeter un cri, et que je le vis accourir. « Mon père, un canot! un canot....

— Dieu! n'est-ce point le nôtre? » Je me précipitai au bord de la mer, et je vis en effet, au-delà des récifs, un canot qui voguait légèrement. Il me parut rempli d'insulaires,

faciles à distinguer à leur couleur cuivrée et presque noire. Ce canot, qui ne ressemblait point au nôtre, était plus long, plus étroit, et ne me sembla composé que de longues lanières d'écorces tout-à-fait brutes, réunies aux deux bouts par un lien, ce qui les faisait relever d'une manière assez gracieuse; cependant c'était l'enfance de l'art de la navigation. Il n'est pas possible de comprendre que de si frêles embarcations, qui doivent faire eau de toutes parts, puissent résister au moindre orage; mais tous les insulaires, hommes et femmes, sont de si parfaits nageurs, que, lorsque leur nacelle est submergée, ils s'en embarrassent peu; ils la relèvent, la vident, se remettent dedans, et lorsqu'ils sont arrivés sur le rivage, un homme ou deux la chargent sur leurs épaules, et l'emportent à leur habitation. Celle qu'Ernest avait signalée me parut cependant pourvue de balanciers qui la tenaient en équilibre; six sauvages la faisaient aller comme le vent, avec des espèces de rames. Lorsqu'elle passa devant la partie de l'île où nous étions, nous les hélâmes (1) de toute la force de la voix; ils y

(1) *Héler*, en terme de marine, signifie appeler un bâtiment qui passe à portée de la voix; c'est le cri d'appel.

répondirent par d'affreux hurlemens, mais ne témoignèrent aucune intention de s'approcher de nous et d'entrer dans la baie; ils poursuivirent au contraire leur route avec plus de rapidité, en continuant leurs cris. Je les suivis des yeux aussi loin qu'il me fut possible, avec une émotion qui m'ôtait presque la faculté de parler. Etait-ce une illusion de mes yeux et de mon cœur? il me semblait avoir entrevu, au milieu de ces hommes d'une teinte si foncée, une figure plus blanche; je n'aurais pu distinguer si c'était un homme ou une femme, ni ses traits ni ses vêtemens, c'était comme une vision vague, incertaine, qui me remplissait à la fois d'espérance et de crainte, et que je tremblais également de détruire ou de confirmer. Ernest, plus leste que moi, avait grimpé sur une dune sablonneuse, et, sa lunette d'approche à la main, suivait le canot plus loin que moi, étant plus élevé. Il le vit doubler une pointe de terre et disparaître : alors il redescendit, et le calme Ernest avait l'air presque aussi ému que moi. J'allai au-devant de lui.

Le Père. As-tu vu, Ernest, as-tu remarqué?...

Ernest. Quoi? mon père.

Le Père. Au milieu de la pirogue, une figure, quelque chose qui n'était pas un sauvage?... Oh, mon Dieu! si c'était ma femme.

Ernest. Non, ce n'était pas ma mère, j'en suis sûr.

Le Père. Peut-être François!

Ernest. Non, ni François non plus. » Il se tut : un frisson parcourut mes veines, je pus à peine articuler : « Qui crois-tu donc? que veux-tu dire?

Ernest. Je n'en sais rien, je vous assure : à cette distance, même avec la lunette, on ne peut guère distinguer dans un passage aussi rapide.

Le Père. Tu assures pourtant que ce n'est ni ta mère ni ton frère?

Ernest. Plût au ciel que ce fût l'un d'eux, ou même tous deux! nous serions assurés qu'ils vivent, et que nous sommes sur leurs traces. »

Après un moment de silence il ajouta vivement : « Il me vient une idée, mon père ; débarrassons vite la pinasse, ce sera bientôt fait, et courons après ce canot. En la mettant à la voile nous irons plus vite qu'eux; nous les trouverons derrière ce petit cap, et nous saurons ce qu'il faut croire, et peut-être,...

Le Père. Je le ferais sans balancer, si je n'attendais pas Fritz et Jack; ils seraient au désespoir s'ils ne retrouvaient en arrivant ni nous ni la chaloupe.

Ernest. Ils nous croiraient repartis pour notre île; c'est ce que Fritz désirait, et nous les rejoindrions bientôt; je vais vite débarrasser la pinasse.

Le Père. Vite! nous avons au moins mis deux heures à la couvrir.

Ernest. Oui, en faisant dix voyages des arbres ici; en moins d'une demi-heure elle est dégagée. » Et déjà, grimpé sur les branches, il commençait à les jeter avec une incroyable activité. Je l'aidais moins vivement; quoique pressé d'un côté par la curiosité d'atteindre le canot, j'étais retenu par l'idée de mes fils absens, et dont j'étais très-inquiet. J'aurais donné tout au monde pour les voir arriver avant notre départ, d'autant plus qu'ils nous auraient aidés à conduire la pinasse plus vite et plus sûrement; n'étant que deux, il était difficile, même de la remâter, de tendre les voiles et de la remettre à flot. J'interrompais donc souvent mon ouvrage pour regarder dans l'intérieur de l'île, croyant toujours les voir arriver, et n'apercevant que des arbres, que je

prenais pour eux à la lumière douteuse du crépuscule du soir qui s'avançait. Enfin, je ne me trompe pas, je vois distinctement quelqu'un marcher assez vite : « Les voilà! » m'écriai-je; et, laissant la pinasse, je cours en avant, suivi d'Ernest; bientôt je distingue une figure noire. Hélas! Ce ne sont pas mes fils, c'est un insulaire, il est seul, et je n'éprouve aucune frayeur, mais un vif chagrin de m'être trompé. Je m'arrête, je dis à Ernest de se rappeler les mots du vocabulaire des sauvages, qu'il avait appris dans les livres de voyages. Cependant l'homme noir avançait, et qu'on juge de ma surprise, quand je l'entends s'écrier en bon allemand : « N'ayez pas peur, mon père, c'est moi, c'est Fritz, c'est votre fils.

Le Père. Dieu! c'est toi! puis-je le croire! Et Jack? qu'as-tu fait de mon Jack, où est-il? Parle donc. » Ernest ne demandait rien. Hélas! il n'avait que trop reconnu, à l'aide de sa lunette, son frère Jack sur le canot des sauvages, mais n'avait pas osé me le dire. J'étais au supplice; Fritz, harassé de fatigue et accablé par le désespoir, se jeta à terre, ou plutôt à mes pieds. « O mon père, me dit-il en sanglottant, combien je craignais de

paraître devant vous sans mon frère ! je l'ai perdu ! je l'ai... Mon père, ne maudissez pas le malheureux Fritz !

— Oh ! oui, m'écriai-je, oui, bien malheureux, et nous le sommes tous à l'excès. » Dans mon saisissement, je me laissai tomber à côté de mon fils aîné ; le second s'assit de l'autre côté pour me soutenir.

Le Père. Perdu, me dis-tu ! mon Jack, mon bien-aimé ; ces monstres l'ont sans doute massacré ? Oh ! mon enfant, mon enfant !

— Non, non, s'écrièrent-ils tous les deux en même temps ; ils ne l'ont pas tué, me dit Fritz, je l'espère au moins ; mais ils l'ont enlevé, emporté, et je n'ai revu ni lui ni ses ravisseurs.

— Moi, je viens de les voir, s'écria Ernest ; ils ont passé là, devant nous, en avant des récifs ; avec ma lunette j'ai reconnu Jack, il était assis sur un des balanciers ; il m'a paru aussi qu'il était sans vêtemens, mais non pas teint en noir comme toi.

Fritz. Plût au ciel qu'il l'eût été, c'est ce qui m'a sauvé. Mais tu dis que tu l'as vu, Ernest ? grâces en soient rendues au ciel ! de quel côté sont-ils allés, ces monstres de ravisseurs ?

Ernest. Là-bas, derrière cette pointe qui s'avance dans la mer.

Fritz. Allons-y, portons leur tous nos trésors, nous le sauverons peut-être ; partons à l'instant, partons.

Le Père. Et ta mère et François, tu n'en as rien appris ?

Fritz. Hélas! non, rien; cependant je crois avoir reconnu, sur la tête d'un sauvage, le mouchoir que maman portait à son cou; partons, je vous raconterai tout en chemin. Mon père ! dites que vous me pardonnez.

Le Père. Oh ! mon fils, je pouvais te perdre aussi, je t'ai retrouvé aussi malheureux que nous de cette nouvelle affliction. Juge si je te plains et te pardonne. A présent ne perdons plus de temps ; nous avions couvert la pinasse de feuilles pour la cacher, Ernest la débarrassait déjà pour poursuivre le canot, elle sera bientôt prête. Mais, es-tu bien sûr que ma femme et François ne sont pas sur cette île?

Fritz. Très-sûr; elle est inhabitée, manquant absolument d'eau douce et de gibier; il n'y a d'autres quadrupèdes que des rats et des kangurous, mais beaucoup de fruits; j'ai

rempli mon sac de celui de l'arbre à pain, et cela nous suffira ; partons. »

Nous travaillâmes si bien, qu'avant un quart d'heure la chaloupe fut débarrassée de ses branches, et prête à nous recevoir. Un bon vent nous poussait du côté du promontoire que les insulaires avaient tourné ; nous étendîmes la voile, je me mis au gouvernail ; la mer était calme, la lune nous éclairait. Après une courte invocation à l'Être suprême, je dis à Fritz de commencer son triste récit.

« Bien triste, en effet, dit le pauvre garçon en essuyant ses larmes ; si nous ne retrouvons pas mon cher Jack, je ne me consolerai jamais de n'avoir pas commencé par le teindre de la tête aux pieds avant de penser à moi ; c'est lui ! lui qui serait là avec vous, et moi.....

Le Père. Et toi tu es ici, mon fils, la consolation de ton père, abîmé de douleur, incapable de rien entreprendre ; c'est vous, mes deux aînés, qui me rendrez ce que j'ai perdu. Continue ton récit.

Fritz. Il sera court, et ma douleur éternelle si je ne parviens pas à les retrouver. Nous cheminions, le pauvre Jack et moi,

avec espoir et courage, et plus nous avancions dans l'île, plus nous sentions combien vous aviez eu raison en nous disant de ne pas juger sur l'abordage. On ne peut se faire une idée de la fertilité de cette terre, en apparence sablonneuse, et de la beauté des arbres, des arbrisseaux que nous trouvions à chaque pas, et qui me sont tout-à-fait inconnus; les uns sont couverts de fleurs odorantes, les autres de fruits, qui nous donnaient, par leur belle apparence, l'envie d'en manger; mais nous ne l'osions, n'ayant pas là Knips pour en faire l'essai.

ERNEST. Avez-vous vu des singes?

FRITZ. Pas un seul, au grand déplaisir de Jack; mais des perroquets, et toutes sortes d'oiseaux aux plus beaux plumages; j'aurais bien eu envie de t'en apporter pour ta collection; mais.....

LE PÈRE. Mais je t'avais défendu le coup de fusil, c'est ce que tu veux dire, n'est-ce pas? » Fritz soupira et ne répondit rien. « Eh bien! ajoutai-je, tu m'as obéi, et je t'en remercie; continue, et viens, au nom du ciel, au malheur du pauvre Jack; c'est ce que je veux savoir, passe le reste. » Fritz soupira encore, puis il reprit avec peine :

« Tout en regardant ces merveilles d'une végétation abondante et vigoureuse, je ne négligeais pas de chercher quelque trace qui pût me conduire vers les objets de nos recherches; je ne trouvai aucune cabane, aucune habitation, rien qui pût me faire croire l'île habitée, et nulle part le moindre filet d'eau buvable. N'en ayant pas pris avec nous nous aurions été tourmentés de la soif, si nous n'avions pas trouvé quelques cocos où il y avait du lait, et un autre fruit acide et plein de jus, dont nous avons quelques-uns dans notre île, qu'Ernest appelle le carambolier, et qui nous désaltéra, ainsi que cette plante dont nous avons aussi, et qui recèle de l'eau dans sa tige. Nous ne laissions pas un coin sans l'examiner avec la plus scrupuleuse attention, et cela nous était facile; il n'y a pas, comme chez nous, des bois épais où l'œil même ne peut pénétrer, ni des rochers ni des cavernes; le pays est plat, ouvert, et ces beaux arbres qui le couvrent sont assez éloignés les uns des autres pour qu'il soit impossible de s'y cacher; mais si nous ne trouvions point de demeures, nous découvrions souvent des traces du passage des sauvages, des feux éteints, des débris de kangurous et de

poissons, des écales de cocos et d'autres encore entiers, dont nous profitâmes; nous remarquâmes aussi plusieurs empreintes de pieds humains sur le sable. Nous désirions avec passion rencontrer quelque sauvage, et tâcher de lui faire comprendre par signes l'objet de nos recherches; il nous semblait que le sentiment filial devait avoir la même expression dans toutes les langues, et que je pourrais aisément leur faire entendre que je cherchais ma mère : mais si j'allais les effrayer, si mes vêtemens, la couleur de notre peau les faisaient fuir...

» Pendant que je faisais à part ces réflexions, Jack, toujours en l'air, toujours téméraire, était grimpé de branches en branches au sommet d'un arbre immense, qui dominait tous les autres. « Fritz, me cria-t-il, prépare-toi à faire tes signes aux sauvages, en voilà qui débarquent dans l'île. Oh! comme ils sont noirs et laids! ils sont nus, les vilains! à l'exception d'un petit jupon de feuilles ou de roseaux, qui est bien drôle : tu devrais t'habiller comme eux pour te faire leur bon ami.

— J'y pensais, lui dis-je; mais la couleur de ma peau est bien différente.

— Tu n'as qu'à la teindre. Tiens, me cria-t-il en me jetant des espèces de grappes d'un fruit violet foncé, presque noir, gros comme une prune et mamelonné comme une mûre; voilà des prunes de cet arbre-ci; j'en ai voulu goûter, c'est bien mauvais; mais j'ai les doigts tout noirs; essaie de te frotter partout avec le jus de ce fruit, et tu seras un parfait sauvage. »

» Je m'y décidai à l'instant : je me déshabillai, et, couché sur l'herbe, je me teignis de la tête aux pieds comme vous me voyez; mais n'ayez pas peur, cela ne tient pas, un seul bain de mer, et je redeviendrai votre Fritz européen. Le bon Jack, descendu de l'arbre avec de nouvelles grappes, m'aida à cette opération pour les places où je ne pouvais atteindre. Nous fabricâmes ensuite une ceinture de larges feuilles et de roseaux : quand je l'eus mise, il éclata de rire, et me salua en m'appelant *Omnibou*, dont il avait vu le portrait, et à qui je ressemblais, disait-il, comme deux gouttes d'eau.

« A ton tour, Jack; viens, que je te fasse un petit sauvage, lui dis-je.

— Non, non, me dit-il, si nous retrouvons maman, je veux l'embrasser à l'étouffer pres-

que, et François aussi, je les salirais et leur ferais peur; passe pour toi, tu es un grand garçon de vingt ans qu'on n'embrasse plus. Si les sauvages veulent me manger tu me prendras sous ta haute protection. Les voilà qui viennent; cours au-devant d'eux, marche comme eux, prends ton fusil; mais ne tire pas, papa l'a défendu.

— Oh! mon ami, m'écriai-je, tu m'as trop bien obéi! Malheureuse défense! peut-être un coup de fusil les aurait fait fuir, et j'aurais encore mon Jack! »

Fritz ne me répondit pas, il soupira et continua sa narration. « Nous nous approchâmes mutuellement, et nous fûmes bientôt en présence. Jack suivait avec le paquet de mes habits sous le bras. J'avais ajouté à ma toilette sauvage mon sac de peau de kangurou, où je tiens mes munitions de poudre et celles de bouche; je l'avais suspendu à mon cou; et je vis avec plaisir que mes nouvelles connaissances avaient aussi une peau de kangurou sur les épaules; les unes en sac, les autres seulement étalées en façon de petits manteaux. La plupart n'avaient pas d'autre vêtement; un seul avait une ceinture, non pas de feuilles, mais de roseaux verts

tressés artistement, et descendant jusqu'aux cuisses : je crois que c'est la marque distinctive du chef, il avait l'air de commander aux autres. Je cherchais à me rappeler, mon cher Ernest, quelques mots de la langue des sauvages que je t'avais entendu dire; ils se bornaient à ceux-ci : *tayo ami; métoua aîné, mère; touaine, tata, frère,* et *pay canot :* ils étaient les plus essentiels. Je prononçai d'abord *tayo, tayo,* je ne sais s'ils me comprirent. Me prenant vraiment pour un sauvage, ils ne firent pas grande attention à moi; seulement l'un d'eux, en me disant quelques mots inintelligibles, voulut prendre mon fusil; je le tins ferme : celui qui portait la ceinture lui dit un mot, et il se retira. Ils parlaient entre eux très-vivement, et je voyais à leurs regards qu'ils s'occupaient de nous; ils les portaient continuellement sur Jack en répétant : *To maiti tata.* Jack imitait tous leurs mouvemens, et faisait mille singeries qui paraissaient les amuser. En vain je cherchais à attirer leur attention; la mienne se portait sur un mouchoir de soie jaune et rouge qui entourait les cheveux crêpus de celui que je prenais pour le chef, et qui me rappelait le mouchoir que ma mère

portait ordinairement; il pouvait me conduire à me faire comprendre. Je m'approchai de ce chef, je touchai doucement ce mouchoir en disant avec expression : *Métoua aîné mère, et tata frère.* J'ajoutai, en montrant la mer : *Pay canot.* Mais, hélas! ces mots sans suite n'étaient point compris. Le chef crut que je voulais lui voler son ornement de tête, et me repoussa rudement. Je voulus me retirer et je dis à Jack de me suivre; mais quatre insulaires s'étaient emparés de lui; ils ouvrirent sa veste et sa chemise, et crièrent tous ensemble : *Aléa téa tata.* Dans un instant il fut déshabillé, et ses vêtemens et les miens furent arrangés bizarrement autour du corps des sauvages. Jack, en contrefaisant toutes leurs contorsions, leur reprit sa chemise que l'un d'eux s'était jetée sur l'épaule, et l'attacha en ceinture autour de son corps. Il se mit à danser, en m'invitant à en faire autant; et tout en chantant et dansant, il me disait : « Sauve-toi, Fritz, pendant que je les amuse; je m'échapperai aussi et je te rejoindrai bientôt. — Me sauver! m'éloigner! laisser Jack entre les mains de ces hommes! je n'en eus pas même la pensée; mais je me rappelai tout-à-coup

que, lorsque je m'étais déshabillé près du grand arbre, j'avais posé le sac de quincailleries et ne l'avais pas repris; aucun de nous deux n'y avait songé; je le dis à Jack, en le conjurant de les amuser encore un moment, et en l'assurant que je ne tarderais pas à revenir.

Je courus aussi vite qu'il me fut possible vers le grand arbre qui n'était pas très éloigné. Personne ne s'opposa à ma fuite, ils étaient tous trop occupés autour du petit farceur, et poussaient de temps en temps des cris de joie en répétant leur *aléa téa tata.*

ERNEST. Ce qui signifie, je crois, homme blanc.

FRITZ. Je m'éloignai donc sans crainte, maudissant mon fatal oubli, impatient de le réparer, et d'étaler les trésors de mon sac. J'eus d'abord peine à reconnaître ma route, mais le grand arbre qui dépassait tous les autres me la fit retrouver; le sac était où nous l'avions laissé, et bien gardé. Oh! mon père, jugez de ma surprise, de ma joie, nos deux braves chiens. Turc et Bill étaient couchés dessus.

Bill! m'écriai-je, bon Dieu, serait-il possible! Elle avait suivi ma femme et François quand ils ont été enlevés; sans doute ils sont

dans cette île ; oh ! mes enfans, c'est là que nous devons aller.

Fritz. Non, mon père, soyez-en sûr, ils n'y sont pas ; mais je crois, en effet, que les ravisseurs de Jack, ceux de ma mère et de François sont les mêmes, et voilà pourquoi il faut à tout prix tâcher de les rejoindre. Jack, d'ailleurs, le pauvre Jack a peut-être un pressant besoin de nos soins. Mon père, vous ne savez pas tout, ni l'excès de ma douleur ; je tremble de ce que j'ai encore à vous dire ; oh ! répétez-moi que vous m'avez tout pardonné.

Le Père. Oui, tout, mon fils, jusqu'à l'oubli du sac, quoique ce fût une grande étourderie.

Fritz. Oui sans doute, et que j'ai payée cher. La joie de notre bonne chienne fut extrême en me voyant, et la mienne n'était pas moindre, j'y trouvais l'espoir que ma mère et François étaient, si non dans cette île, au moins dans ces parages. Si c'eût été dans l'île même, Bill n'aurait pas quitté sa bonne maîtresse, ni François qui l'aime tant ; mais je présumais que ce chef qui lui avait pris son mouchoir s'était aussi emparé de sa belle chienne, qu'il l'avait emmenée dans son excursion au-

jourd'hui, et qu'elle avait rencontré son ami Turc, qui nous avait quittés pour errer et chasser à son gré. »

Cette explication et cette rencontre de Bill ne me satisfaisaient pas du tout; loin d'y trouver un motif d'espoir, j'en tirai les plus fâcheuses conséquences; je secouai tristement la tête : « Ton chef, dis-je à mon fils, ne peut-il pas aussi avoir hérité de sa pauvre captive son mouchoir et son chien? Bill n'a pu t'apprendre si sa maîtresse existait encore, et toi, tu viens de me dire qu'elle ne l'aurait pas quittée.... Oh! mon fils, mon fils, nous sommes bien malheureux!

Fritz. Plus ou moins peut-être que vous ne le pensez, mon père; je veux espérer que ma mère et François existent encore, et nous seront rendus; mais mon pauvre Jack, le retrouverai-je! Tu dis que tu l'as vu, Ernest, que tu l'as reconnu dans la pirogue; était-il debout, assis, couché, remuait-il? crois-tu qu'il t'ait vu?

Ernest. Autant qu'il m'a paru, il était assis, il m'a semblé qu'un de ces hommes noirs le tenait dans ses bras, et qu'il étendait ses mains du côté de l'île. »

Fritz garda un moment le silence, puis il

leva au ciel des yeux pleins de larmes. Je savais bien qu'il avait pour ce frère une prédilection que j'avais toujours remarquée. Tous deux étaient vifs, entreprenans, téméraires; leurs caractères avaient plus de rapport que celui de mes deux aînés entr'eux; cependant j'étais surpris qu'il parût sentir plus vivement la perte de Jack que celle de sa mère et de François; je l'attribuais à ce qu'il en avait été le témoin sans pouvoir l'empêcher, et qu'il se la reprochait. Je tâchai de le calmer, en lui parlant avec amitié, et lui promettant qu'il reverrait bientôt Jack, puisqu'il y avait tout au plus deux heures que nous l'avions vu passer. « A présent, lui dis-je, achève ton récit; je ne le prévois que trop, tu ne l'as pas retrouvé.

Fritz. Plût au ciel, mon père! permettez-moi de passer rapidement sur les détails de cet affreux moment. Après avoir caressé Bill, relevé mon sac, je pris en courant le chemin de la place où j'avais laissé mon frère excitant la joie de ces barbares; je croyais entendre leurs bruyans éclats de rire, et je les voyais en idée se jeter avec transport sur ce que j'allais étaler devant eux. J'entends en effet des cris, mais ce ne sont plus ceux du

plaisir, ce sont des cris de détresse, c'est la voix de Jack qui m'appelle à son secours. Je ne marche pas je vole, j'arrive, et je le vois lié d'une espèce de corde de boyau très-forte, les mains attachées derrière le dos, les deux jambes serrées ensemble, et porté par ces hommes cruels pour le mettre ainsi dans leur pirogue. Ce cher enfant fondait en larmes et ne cessait de crier : « Fritz, mon frère, où es-tu? » Au désespoir, ne sachant ce que je faisais, je me précipite sur les six barbares qui m'enlevaient mon frère, je suis repoussé; je reviens avec plus de fureur; dans cette lutte, mon fusil, que je tenais toujours, s'accroche à je ne sais quoi, part, et... et.... Oh! mon père! c'est mon frère, mon bien-aimé Jack qui a reçu le coup. Oh! comment ne suis-je pas mort quand je l'ai entendu crier : « Tu m'as tué! » et que j'ai vu couler son sang? Mes forces m'ont abandonné, je suis tombé sans connaissance, et, quand j'ai repris mes sens, j'étais seul, ils l'avaient emporté. Je me suis relevé, l'excès du chagrin m'a redonné des forces, j'ai pu courir au rivage, sur les traces de son sang; ils venaient de s'embarquer. Dieu, dans sa bonté, a permis que je pusse encore le voir couché sur un des

sauvages, et même entendre sa faible voix qui me disait : « Console-toi, Fritz, je ne suis pas mort; j'ai seulement bien mal à l'épaule; ce n'est pas ta faute, bon Fritz; va bien vite vers papa, et vous...» La pirogue voguait très-vite, et je n'ai pu l'entendre davantage; mais j'ai achevé sa phrase, *et vous viendrez à mon secours.* Mais, ô Dieu! en sera-t-il temps? cette blessure sera-t-elle soignée? ne peut-elle pas être dangereuse, mortelle peut-être? et c'est moi, moi!..... mon père, pourrez-vous me pardonner? »

J'étais anéanti sous le poids du malheur; je ne pus que tendre la main à mon pauvre fils, en lui disant : « C'est en voulant le défendre, tu n'as rien à te reprocher; mais moi, devais-je vous laisser aller sans vous accompagner? j'en suis sévèrement puni. »

Ernest, très-affligé, mais avec son calme accoutumé, tâchait de consoler son frère : il assurait qu'une blessure à l'épaule n'est pas dangereuse; il se rappelait que presque tous les sauvages savent guérir les blessures avec promptitude; s'ils n'avaient pas voulu soigner celle de Jack, ils l'auraient achevé ou laissé là. Fritz pleurait encore, mais avec moins de désespoir. « Mon père, me dit-il, je

ne puis me voir de la couleur des ravisseurs, permettez-moi de me jeter à l'eau et de nager quelques momens pour reprendre ma couleur naturelle, je me fais horreur à moi-même. » J'eus quelque peine à y consentir; la fatalité qui me poursuivait depuis quelque temps me faisait craindre tout ce qui pouvait exposer mes enfans. Je fis d'ailleurs observer à mon fils aîné qu'allant rejoindre les sauvages, il valait mieux peut-être conserver leur teinte, qui serait pour nous tous un passe-port.

Fritz. Non, non, ils me reconnaîtraient bientôt pour celui qui portait le tonnerre; ils se défieraient de moi.

Le Père. A propos, qu'est devenu ton fusil?

Fritz. Ils me l'ont enlevé pendant que j'étais sans connaissance, mais ils m'ont laissé mon sac de kangurous; ils n'ont point de poudre, et le fusil leur est inutile.

Ernest. Ils peuvent s'en servir comme d'un casse-tête, sans compter qu'il pourrait nous être utile.

Le Père. Et que c'est le troisième que nous perdons; ils ont aussi celui qui était dans le canot. Et les chiens, que sont-ils devenus?

Fritz. Je l'ignore, mon père; depuis le moment où j'eus blessé Jack, et où je l'eus perdu de vue, je n'ai plus pensé qu'à lui; peut-être l'ont-ils suivi, peut-être sont-ils restés dans l'île.

— Encore une perte, m'écriai-je douloureusement; le malheur s'appesantit sur nous! Ma femme, mes deux fils, et j'ose ajouter deux amis, deux braves défenseurs! Oh! mon Dieu, soutenez-moi dans tant d'épreuves. » Je tombai sur le sein d'Ernest, qui était à côté de moi. Fritz profita de ce moment pour se jeter à l'eau; le bruit me fit relever la tête; il nageait vigoureusement à peu de distance; je lui criai de rentrer bientôt dans la pinasse. La mer était si calme et la nuit si claire et si belle, que mes craintes pour lui se dissipèrent; j'en eus bientôt d'un autre genre, dont je parlerai dans le chapitre suivant.

CHAPITRE LIV.

Les baleines; les phoques; lueur d'espoir.

Mon fils aîné, que je ne perdais pas de vue, nageait avec tant de vigueur, et prenait sur nous une telle avance, que j'en vins à croire que le bain n'était qu'un prétexte, et que son but était d'arriver plus tôt à la pointe, derrière laquelle avait passé le canot des sauvages, pour s'assurer s'ils y étaient encore, et peut-être les surprendre endormis, et leur enlever son jeune frère. Je le connaissais assez intrépide pour réussir dans ce qu'il voulait fortement, et en cette occasion tout se réunissait pour exalter au dernier point cette disposition naturelle : il s'agissait d'un frère qu'il chérissait, il sentait combien sa perte redoublait son malheur, il se reprochait amèrement de l'avoir quitté et de l'avoir blessé, quoiqu'il n'eût agi que dans l'intention de le défendre; sa propre vie n'était donc rien pour lui, si, en l'exposant, il pouvait s'assurer que son frère vivait.

Bien qu'il fût un excellent nageur, la distance était telle, que je n'étais pas sans de vives inquiétudes, et sur le trajet, et sur l'arrivée nocturne au milieu des insulaires. Cette crainte mortelle s'augmentait encore par un bruit très-extraordinaire que nous entendions depuis quelque temps, et qui s'approchait de nous graduellement; c'était comme une espèce d'orage *sous-marin*. Le temps était superbe, il ne faisait aucun vent, la lune brillait de tout son éclat dans un ciel sans nuages, et les flots étaient soulevés comme par une tempête; des vagues énormes arrivaient du large et paraissaient prêtes à nous engloutir; on entendait en même temps un bruit semblable à celui d'une forte pluie. Vraiment effrayé de ce phénomène, j'appelai Fritz à grands cris; à la distance où il était, je doute qu'il m'eût entendu, mais je le vis fendre les ondes en revenant de notre côté avec force et vitesse. Nous ramions, Ernest et moi, au-devant de lui de tout notre pouvoir, en sorte qu'il nous rejoignit bientôt. Il sauta dans la pinasse, disant d'une voix étouffée, en montrant les masses qui soulevaient la mer et s'avançaient : « Des monstres marins énormes ! je crois que ce sont des baleines;

quelle immense troupe! elles vont nous engloutir.

— Non, non, dit Ernest tranquillement, n'ayez pas peur, la baleine est un animal doux et paisible, quand on ne l'attaque pas. Je suis bien aise d'en voir de près; nous naviguerons aussi tranquillement au milieu de ces colosses qu'au travers des zoophytes lumineux; sans doute elles les cherchent, car c'est leur principale nourriture. »

Elles étaient alors très-près de nous, tantôt glissant sur la surface de la mer, tantôt s'enfonçant dans les abîmes et lançant mille jets d'eau par leurs évens; il y en avait si près de la pinasse, que nous en fûmes mouillés. Quelquefois elles se dressaient sur leur immense queue, et ressemblaient alors à des colosses prêts à nous écraser; elles retombaient dans la mer, qui écumait sous leur poids. Ensuite elles semblaient faire des évolutions militaires, s'avancer sur une seule ligne, comme un corps de troupes régulières, ou bien à la file les unes des autres, elles nageaient avec une sorte de calme et de gravité, plus souvent encore deux à deux. Ce spectacle, vraiment étonnant, lorsqu'on le voit pour la première fois, nous arracha forcément à nos

tristes pensées. Cependant Fritz avait saisi la rame sans même se donner le temps de s'habiller, et moi, assis au gouvernail, je tâchais de louvoyer, comme je le pouvais, entre ces monstres, qui ne le sont que par l'extérieur, car ce sont bien les meilleures et les plus douces bêtes qui existent. Avec le pouvoir de faire beaucoup de mal, elles semblent au contraire ménager la faiblesse des autres êtres et leur petite stature; d'un coup de leur queue ou d'une de leurs nageoires elles pouvaient renverser notre pinasse et nous engloutir tous dans leur énorme gueule, où l'on assure qu'un homme à cheval pourrait entrer; elles passaient si près de nous, que l'eau de leurs évens nous inondait, et que nous aurions pu les toucher sans courir le moindre danger; elles ont l'air de se plaire dans la société de leurs semblables, d'aimer à faire ensemble des jeux et des évolutions (1). Ce fut aussi avec un vrai chagrin que nous vîmes arriver au milieu de cette bande pacifique leur ennemi mortel, le terrible espadon austral, armé de sa longue scie, remarquable par des espèces de franges de neuf à dix pouces de longueur,

(1) Voyez le Voyage de M. Péron aux terres australes, premier volume, page 108.

ce qui le distingue de l'espadon du nord. L'un et l'autre sont l'ennemi le plus redoutable des baleines après l'homme, qui leur livre une guerre bien cruelle; mais celles de l'hémisphère sur lequel nous voguions tranquillement au milieu d'elles n'ont encore à combattre que le terrible espadon, qui les poursuit sans relâche. Dès qu'elles le virent sortir des flots, elles se dispersèrent ou s'enfoncèrent; une seule, très-près de nous, ne put pas fuir assez vite, et nous fûmes témoins d'un combat dont nous ne pûmes voir l'issue.

Les deux monstres s'attaquaient et se défendaient avec un égal acharnement; la baleine faisait jouer ses jets d'eau sans relâche, et paraissait très-fatiguée. Nous nous éloignâmes mutuellement, les cétacées prenant une direction différente; nous ne les vîmes plus; mais leur passage autour de nous, leur nombre, leur marche, leurs jeux, leurs combats, ne s'effaceront jamais de ma mémoire, et je consacrerai une note à la fin de ce chapitre à cet intéressant animal. J'en reviens à la recherche de ma malheureuse famille, qui, je l'espère, n'intéresse pas moins mes jeunes lecteurs.

Nous tournâmes heureusement le promontoire derrière lequel le canot avait passé, et nous nous trouvâmes dans un golfe assez étendu et qui se prolongeait, en se rétrécissant, dans les terres, où il coulait comme une rivière : nous n'hésitâmes pas à la suivre. Après avoir fait le tour de la baie, où nous ne trouvâmes rien qui nous indiquât que les sauvages s'y fussent arrêtés, et pas une seule trace de l'espèce humaine, mais en revanche des troupes innombrables de l'animal amphibie et mammifère, connu sous les noms différens de lion marin, de chien marin, d'éléphant marin, ou phoque à trompe, c'est sous ce dernier titre que les voyageurs modernes le désignent. La proportion de ces animaux est de vingt à trente pieds de longueur sur quinze à dix-huit de circonférence ; ils sont aussi très-doux et paisibles. Il a fallu toutes les cruautés que l'homme exerce contre cet animal, pour le porter à se défendre ; encore sa colère n'est-elle jamais bien dangereuse par sa difficulté à se mouvoir ; il sera aussi le sujet d'une note. Je dirai seulement que ces animaux sont en si grand nombre sur cette plage déserte, qu'ils nous empêchèrent d'aborder, comme nous en avions l'intention ; ils couvraient réellement

les bords, couchés sur le sable, sur les rochers, sur les dunes, ouvrant leur large gueule ronde, armée de dents très-aiguës, et plus effrayantes que dangereuses. L'espèce à trompe (qui est au fond la même que celle désignée sous le nom de chien ou de lion marin, à cet allongement près de ses narines) tient plus de l'éléphant que du lion ou du chien par cette trompe, et par sa figure lourde et massive, et ses jambes courtes et épaisses; ils poussent, surtout quand ils dorment ou qu'on les attaque, un mugissement comme celui du bœuf. Comme il était encore nuit quand nous entrâmes dans la grande baie, ils étaient presque tous endormis, et faisaient un vacarme à nous assourdir; nous les laissâmes paisiblement à leur bruyant sommeil; il n'en était plus question pour nous depuis nos malheurs. On prétend que le chagrin endort, cela est possible; lorsqu'on a été livré à une très-grande affliction l'âme a besoin de repos, et l'abattement, suite de la perte de toute espérance, provoque au sommeil; mais, dans une affliction telle que la nôtre, mêlée d'incertitudes, de craintes, et même de quelque espoir, on éprouve une inquiétude continuelle, une agitation qui l'éloigne absolu-

ment, et nous en sommes bien la preuve; depuis trois jours nous n'avions pas dormi une heure. A présent qu'un affreux et nouveau malheur s'était joint au premier, que notre aimable Jack, qui parvenait quelquefois à nous faire sourire, n'était plus là, et que nous pouvions trembler pour sa vie, nous avions tous les trois une sorte de fièvre qui soutenait nos forces. Celles de Fritz étaient incroyables; il jurait qu'il ne se permettrait aucun repos qu'il n'eût retrouvé son frère, et souvent je fus obligé de lui rappeler qu'Ernest et moi existions encore, que nous retrouverions peut-être ceux que nous avions perdus, et que, pour eux et pour nous, il devait conserver sa vie. Son bain de mer avait un peu effacé la teinte brune de sa peau; cependant il en restait encore assez pour pouvoir passer pour un insulaire lorsqu'il serait vêtu ou non vêtu comme eux. Il s'était légèrement rhabillé depuis qu'il était dans la pinasse; mais il se déshabilla de nouveau pour aller reconnaître une place où il croyait que nous pourrions aborder. Les deux côtés de l'espèce de détroit ou prolongation de la baie dans laquelle nous naviguions étaient trés-escarpés, et nous n'a-

vions encore trouvé nul endroit d'abordage; cependant mes fils s'obstinaient à croire que le canot des ravisseurs de Jack ne pouvait avoir pris une autre route, puisque c'était au-delà de ce promontoire que nous les avions perdus de vue. Ce canal étant étroit et l'eau peu profonde, je consentis que Fritz s'y jetât pour aller reconnaître une place qui nous paraissait une séparation des rochers ou collines de sable qui nous barraient le passage; il nagea de ce côté, et bientôt nous eûmes le plaisir de le voir debout sur le rivage, nous faisant signe d'avancer. C'est tout ce que nous pûmes faire; le canal se rétrécissait tellement, et l'eau baissait de manière qu'il nous eût été impossible d'aller plus loin avec la pinasse; elle ne put même aborder tout-à-fait à la place indiquée. Nous fûmes obligés, Ernest et moi, de descendre dans l'eau jusqu'à la ceinture; mais nous eûmes la précaution d'attacher à la proue une longue et forte corde pour attirer notre bâtiment; nous le fîmes déjà avancer, et quand nous eûmes rejoint le vigoureux Fritz, nous eûmes bientôt la pinasse assez près de nous pour la fixer au moyen de l'ancre.

Il n'y avait sur cette plage déserte ni arbres ni rochers auxquels ou put l'attacher; mais ce qui nous causa une joie sans égale et nous rendit tout notre courage, ce fut de trouver sur le rivage, à une centaine de pas plus loin, un canot d'écorce, que mes fils assurèrent être celui sur lequel les sauvages avaient emmené Jack. Nous montâmes dedans, et nous n'y trouvâmes d'abord que des rames, mais enfin Ernest découvrit dans l'eau qui remplissait à demi le canot un mouchoir de toile grossière, déchiré, et qui, taché de sang, fut reconnu pour être un morceau de celui de Jack. Cette trouvaille, qui ne nous laissait aucun doute, fit verser des larmes à Fritz, et le rendit presque fou de joie; nous étions sûrs d'être sur la trace des ravisseurs, et rien n'indiquait qu'ils eussent poussé plus loin leur barbarie. Nous trouvâmes aussi sur le sable et dans la nacelle quelques écales de cocos, et quelques arêtes de poissons qui nous rassurèrent sur la nature de leurs repas. Nous résolûmes de poursuivre nos recherches dans l'intérieur des terres; nous étions aidés par quelques empreintes de pieds de sauvages pour savoir de quel côté nous diriger, mais nous

n'en vîmes pas une seule de ceux de Jack, ce qui nous aurait alarmés, si Fritz n'avait pas eu l'idée qu'ils avaient continué à le porter à cause de sa blessure. Nous allions nous mettre en route, mais la grande affaire de la garde de la pinasse revint nous troubler; il nous était plus que jamais essentiel de la conserver comme le seul moyen de retour, et comme renfermant nos provisions d'échange, de munitions et même de nourriture, à laquelle nous n'avions pas encore touché; quelques fruits d'arbre à pain que Fritz avait cueillis, des moules et une espèce de petites huîtres excellentes nous avaient suffi, avec quelques gouttes de rum et de l'eau, dont j'avais heureusement rempli en partant plusieurs calebasses, car nous n'en n'avions point trouvé. Nous agitâmes donc ce qu'il y avait à faire au sujet de cette précieuse pinasse, et nous ne trouvâmes aucun autre moyen que de laisser un de nous pour la garder, ce qui était peut-être bien insuffisant et bien dangereux, si les insulaires venaient en grand nombre. Je tremblais à l'idée d'y laisser un de mes fils, et la cruelle expérience que je venais de faire me donnait plus de crainte encore de les quitter. Je puis assurer que ce fut un des

momens les plus pénibles de cette terrible époque de ma vie, et je ne puis y penser encore sans qu'une sueur glacée ne parcoure mon corps, et cependant aucun autre moyen ne se présentait pour la mettre en sûreté; pas une anse, pas un arbre, rien qui pût la cacher; et le rapprochement de la pirogue nous donnait la certitude que les sauvages reviendraient là pour s'embarquer. Je ne savais à quoi me déterminer, et quel parti prendre; je regardais tour à tour la pinasse et mes enfans avec une telle anxiété que, sans que je prononçasse un seul mot, ils comprirent ce qui la causait. Ils se jetèrent un coup d'œil; Ernest s'avança, et, d'un ton ferme et positif qu'il n'avait pas ordinairement, il me dit : « La pinasse ne peut rester seule ici, mon père, exposée à être enlevée, ou pour le moins pillée par les insulaires, qui bien certainement reviendront reprendre leur canot. Il y a deux partis à prendre, choisissez; ou nous resterons tous les trois ici à les attendre, ou vous me laisserez seul ici pour défendre la pinasse. Je vois, Fritz, que l'attente t'est trop pénible. » En effet, Fritz frappait des pieds, d'impatience. « Je l'avoue, dit-il, non, je ne puis attendre; Jack meurt peut-être en ce

moment de sa blessure; chaque minute est un supplice. Je le chercherai, je le trouverai, je le sauverai, j'en ai le pressentiment; et, si, comme je le pense, je le trouve entre les mains des sauvages, je saurai bien les empêcher de venir enlever notre pinasse et leur reprendre mon frère. Je vis que ce bouillant jeune homme, exaspéré au point où il était, s'exposerait à tout, et, seul contre une horde barbare, deviendrait aussi leur victime. Je pouvais ou le retenir ou partager ses dangers, et l'aider dans sa téméraire entreprise. Je me décidai donc en gémissant à laisser Ernest seul à la garde de la nacelle. Son calme, son sang-froid rendaient pour lui la rencontre des insulaires moins dangereuse; il savait une quantité de mots de leur idiome, et il avait lu et relu dans tous ses livres de voyages la manière de les aborder, de s'en faire aimer : il me promit une extrême prudence, et il en était plus capable que son frère aîné. Nous reprîmes le sac de quincailleries que Fritz avait rapporté, et nous lui laissâmes toutes celles de la caisse pour s'en servir au besoin; je lui donnai ma bénédiction, j'appelai sur lui celle du ciel, et nous nous séparâmes. Il est facile de concevoir combien il m'en coû-

tait d'abandonner encore un de mes fils, mais ce n'était plus un enfant, et son caractère me rassurait. Fritz l'embrassa tendrement en lui promettant de ramener Jack.

La baleine est un de ces animaux colossals connus sous le nom général de cétacées, commun à cette famille de monstres marins, remarquables par leur immense grosseur, leurs formes bizarres, et d'autres caractères qui en font une classe à part très-distincte; ils ne sont ni des vrais poissons ni des quadrupèdes, quoiqu'ils tiennent des deux, sans cependant être amphibies, puisqu'ils ne peuvent exister que dans l'eau et point sur la terre, mais ils respirent l'air au milieu des eaux, et ne peuvent se passer de cet élément. Ils ne produisent qu'un seul petit à la fois, rarement deux, qu'ils portent à peu près dix mois, et qui naissent et s'allaitent comme tous les quadrupèdes. Le lait de la baleine a, dit-on, un goût exquis ressemblant à celui de la vache, mêlé de crême. Les jeunes baleinaux ont de vingt à trente pieds de longueur en naissant et croissent rapidement. L'allaitement dure près d'une année, après laquelle ils ont fait leur crue et se séparent de leurs parens. On a remarqué que le mâle accompagne sa femelle pendant ce temps et partage les soins maternels. Ils ont tous les deux le plus grand attachement pour leurs fruits. Avant que de songer à leur propre sûreté, ils ne pensent qu'à les sauver et les protéger aux dépens de leur propre vie. Cet animal, naturellement doux et paisible, devient furieux lorsque leur baleinau est attaqué; ils se retournent vers le pêcheur, renversent la barque, et saisissant leur enfant entre leurs nageoires, qui leur servent vraiment de bras,

la femelle se hâte de fuir avec lui et de le soustraire à la fureur des hommes; si elle ne peut y réussir elle se laisse tuer plutôt que de l'abandonner; et s'il échoue sur le rivage, elle s'expose à échouer aussi pour le remettre à flot. Souvent en pleine mer elle le place sur son dos lorsqu'il est fatigué de nager. Il paraît, d'après les observations des pêcheurs, que les mâles s'attachent à la même femelle; ce qu'il y a de sûr, c'est que les différentes espèces de baleines, et on en connaît sept ou huit, ne se mêlent jamais.

Leur forme est écliptique, leur peau nue et lisse, sans poil ni écaille, brune, marbrée de blanc chez les mâles, et d'un beau noir chez les femelles; le dessous du corps est blanc. Leur grosseur varie suivant leur âge; on en a vu de plus de cent pieds; leur tête tient au moins un tiers de leur longueur, elle est aplatie sur les côtés, et leur gueule, qui finit en pointe, est énorme. Elles ont près du front deux ouvertures, qu'on nomme des évens; c'est par là qu'elles reçoivent l'air qui s'insinue dans leurs poumons, et qu'elles rejettent l'eau qui entre dans leur gorge lorsqu'elles sont en pleine mer : ces jets d'eau, qu'elles lancent très-haut, s'observent d'assez loin. Les baleines en ont deux qu'elles lancent à la fois; les autres cétacés, tels que les dauphins, les cachalots, les narvals, n'en ont qu'un, mais leur bouche est armée de dents, et les baleines n'en ont point; elles sont remplacées par des grandes lames d'une matière dure et élastique qu'on nomme des fanons, et qu'on emploie à divers usages; ils sont frangés dans le bord et recourbés en faux. Les mollusques, les zoophytes, et des petits poissons qui entrent d'eux-mêmes par milliers dans leur énorme gueule, sont la nourriture ordinaire des baleines; elles n'ont autre chose à faire qu'à l'ouvrir, et c'est sans doute la voracité de ces monstres qui empêche

les mers des contrées où elles abondent d'être encombrées de polypiers. Les baleines ont les yeux petits, faibles, et très-distans l'un de l'autre; leur ouïe est très-fine, quoiqu'elles n'aient pas d'oreilles extérieures. Elles paraissent peu sensibles au toucher; les hommes et les poissons leur enlèvent de grandes bandes de chair sur le dos sans qu'elles paraissent s'en apercevoir. Ainsi que tous les animaux huileux, la baleine préfère les pays froids; cependant on en trouve dans toutes les mers; elles aiment à voyager en grandes troupes, et paraissent se plaire dans la société de leurs semblables. Leur caractère est doux et toutes leurs habitudes sont innocentes; elles suivent les vaisseaux dans de longs trajets; et avec la force de nuire, elles ne font de mal que lorsqu'on les attaque. Mais outre l'homme, elles trouvent au fond des eaux des ennemis acharnés : le plus redoutable est l'espadon, ou l'épée de mer, qui porte sur son dos une nageoire longue de quatre à cinq pieds, semblable à un sabre recourbé. A la vue de cet animal féroce la baleine fuit avec la plus grande vitesse; mais les espadons la poursuivent, et lorsqu'ils l'atteignent un combat terrible s'engage. Dans ce combat, quoique la baleine soit beaucoup plus grande, elle succombe presque toujours; les eaux sont teintes de son sang à une grande distance. M. Péron, que nous avons déjà cité plus d'une fois, fut témoin, pendant son voyage aux terres australes, d'un combat à mort entre un espadon et une baleine.

(Tiré de différens auteurs, du Dictionnaire d'histoire naturelle de Valmont de Bomare, de Péron, etc.)

NOTE SUR L'ÉLÉPHANT MARIN.

Habitans exclusifs des terres australes, les phoques à trompe se plaisent particulièrement sur les îles désertes, les rivages sablonneux, et semblent affectionner plus par-

ticulièrement quelques unes de ces îles où ils se rassemblent en bandes immenses. Mais ils n'y résident pas toujours : également ennemis d'une chaleur trop active et d'un froid trop vif, ils vont successivement du nord au sud; un mois après leur arrivée les femelles mettent bas: réunies toutes ensemble sur le bord du rivage, elles sont environnées par les mâles qui ne leur permettent pas de retourner à la mer et n'y retournent pas eux-mêmes pendant toute la durée de l'allaitement; et dès qu'une mère s'éloigne de son petit, les mâles la repoussent, la grondent, la mordent, et l'obligent d'y revenir. Ils demeurent ainsi des semaines et même des mois à terre s'ils n'en sont pas chassés. Elles ne portent qu'un seul petit, dont elles se délivrent avec peine en poussant de longs cris de douleur. Pour donner à téter à leur nourisson elles se couchent sur le côté, lui présentant leurs mamelles placées comme celles des femmes. L'éléphant marin a cinq pieds de longueur en naissant. L'allaitement est de deux mois pendant lesquels aucun membre de la famille ne mange ni ne descend à la mer; ce phénomène d'une si longue abstinence est attesté par tous les voyageurs; tous disent que les phoques ne prennent aucune nourriture pendant leur séjour sur les côtes, ils deviennent maigres, et ils avalent une quantité de pierres pour tenir leur estomac tendu: la mère, qui ne mange rien et nourrit cependant son petit, maigrit à vue d'œil, et périt quelquefois pendant l'allaitement. Lorsque les nourrissons ont six ou sept semaines, on leur fait commencer leur apprentissage de nager; le père et la mère les conduisent à la mer, et toute la troupe vogue de concert: leur manière de nager est très-lente, ils sont forcés à très-courts intervalles de reparaître à la surface de l'eau pour respirer. Dès que les jeunes phoques s'écartent de la bande, les vieux les poursuivent, les châtient en les mordant,

et les obligent par leurs morsures à rejoindre la famille. Ils demeurent un mois dans la mer, soit pour familiariser leurs petits avec cet élément, soit pour manger des poissons ou des mollusques, et réparer ainsi leurs forces épuisées; après ce temps ils reviennent au rivage. A trois ans ils ont pris tout leur accroissement, et c'est alors seulement que se développe cette trompe remarquable des mâles; les femelles n'en ont point. Alors l'union commune est anéantie par l'amour, les mâles se battent entre eux avec acharnement, mais individu contre individu, et jamais un troisième ne vient se mêler du combat. Leur manière de se battre est singulière; les deux colosses rivaux se traînent pesamment; ils se joignent et se dressent museau contre museau, en soulevant la partie antérieure du corps sur leurs nageoires; ils ouvrent une large gueule, leurs yeux sont enflammés de fureur; ils s'entre-choquent de toute leur masse, retombent l'un sur l'autre, dent contre dent, mâchoire contre mâchoire; ils se font de larges blessures, perdent souvent un œil ou leurs défenses, mais ces opiniâtres adversaires, sans paraître s'en apercevoir, poursuivent le combat jusqu'à l'entier épuisement de leurs forces. Il est rare cependant qu'ils meurent de leurs blessures, qui se cicatrisent avec une promptitude inconcevable, ce qui tient sans doute de l'épaisseur de la couche de graisse qui met les blessures à l'abri du contact de l'air et prévient les hémorragies. Les femelles sont tranquilles spectatrices de ces combats, en attendant le maître que le sort leur donnera. Rarement les femelles des phoques opposent la violence à leurs ennemis; elles ont reçu d'autres armes bien impuissantes contre la cruauté des hommes; à peine se voient-elles attaquées qu'elles cherchent à fuir: si la retraite leur est interdite, elles se couchent, et leur regard porte l'empreinte du désespoir;

elles fondent en larmes, et pleurent aussi quand leur mâle les maltraitent; elles rampent devant lui, cherchent à le baiser, et versent des larmes si abondantes, qu'elles coulent comme d'un alambic sur la poitrine et l'inondent. Mais cette sensibilité leur est personnelle, elles voient avec indifférence périr autour d'elles leurs semblables, et ceux qui survivent n'ont pas l'air de s'apercevoir de ce qui se passe. Ils sont cependant susceptibles d'attachement pour les hommes, et d'une sorte d'éducation : des matelots ou des pêcheurs en ont apprivoisé un; ils pouvaient monter sur son dos, enfonçer un bras dans sa gueule, le faire venir en l'appelant.

On en a amené en Europe de très-apprivoisés. En général, à l'exception du moment de leurs amours, ils sont d'un naturel extrêmement doux et facile; on peut errer sans crainte parmi eux, se baigner dans les eaux où ils sont réunis, sans en avoir rien à redouter. Ils ne pourraient pas en dire autant de l'homme qui les détruit par milliers pour la fourrure et la peau qui sont assez estimées, quoique le poil de ceux à trompe soit court et rude; mais cette fourure est excellente pour couvrir des malles et faire des harnais. Le principal avantage qu'on retire des phoques est leur graisse, la couche de leur lard a plus d'un pied, et cette graisse fournit une abondance d'huile parfaite; elle est limpide, inodore, et ne rancit point : employée pour les alimens, elle ne leur donne aucun goût désagréable, et fournit aux lampes une lumière vive et pure, sans faire de fumée et sans aucune odeur, et dure plus que toutes les autres substances oléagineuses; la seizième partie d'une pinte entretient une grosse mèche pendant douze heures.

La fourrure des phoques est tantôt brune, tantôt d'un gris bleuâtre; ils n'ont point d'oreilles extérieures; des moustaches formées de poils longs, rudes et tordus en

vis, leur donnent quelque chose d'effrayant; ils ont des poils semblables au-dessus de chaque œil; leurs yeux sont très-gros et proéminens; leurs nageoires antérieures, fortes et vigoureuses, présentent à leur extrémité cinq doigts très-courts, armés d'ongles noirâtres; leur queue très-courte est cachée entre deux nageoires aplaties. Le prolongement du museau ou plutôt des narines distingue le phoque que nous appelons l'éléphant marin; lorsque l'animal est en repos elles s'affaissent, tombent des deux côtés, et présentent une face plus large, mais toutes les fois qu'il se relève, elles s'allongent et prennent la forme d'un tube long d'un pied.

(Extrait du Voyage de Péron aux terres australes.)

CHAPITRE LV.

Cérémonie et victoire.

Après avoir parcouru quelque temps une plage déserte, sablonneuse, sans rencontrer aucun être vivant, nous parvînmes dans un bois assez touffu formé de différentes espèces d'arbres; là nous perdîmes les traces des pas humains que nous observions avec soin. Nous étions obligés de marcher au hasard sans tenir de route assurée, et souvent forcés par l'épaisseur des lianes à faire de grands détours. Les bois étaient peuplés d'oiseaux charmans par leur beau plumage. Des perroquets aux couleurs brillantes et extrêmement variées, le bel arras rouge, d'autres d'un blanc éclatant, la charmante mésange au collier bleu, animaient ces profondes retraites; mais nous étions trop occupés de notre but pour y faire attention, et la rencontre d'un sauvage nous eût bien autrement intéressés. Après avoir erré long-temps et paisiblement sous ces voûtes épaisses de verdure, nous en sor-

times, et nous vîmes devant nous une plage sablonneuse au bord de la mer; là nous retrouvâmes les traces humaines que nous avions perdues, assez nombreuses et se croisant en tous sens. Pendant que nous les observions, nous vîmes passer rapidement un grand canot rempli d'insulaires, et, cette fois, je crus, malgré la distance, reconnaître celui qu'ils nous avaient enlevé, et que nous avions fabriqué. Fritz voulait le suivre à la nage, et commençait à se déshabiller; je ne pus l'arrêter qu'en lui jurant que je m'y jetterais aussi, et que j'étais décidé à ne pas le quitter, à ne point me séparer de lui. Je souffrais déjà assez d'avoir laissé Ernest seul; je proposai même à mon fils aîné de retourner plutôt sur nos pas pour le rejoindre. J'avais l'idée que les sauvages s'arrêteraient à la place où nous avions débarqué, pour y reprendre la pirogue qu'ils y avaient laissée; que nous pourrions alors, à l'aide de l'idiôme qu'Ernest avait appris, nous faire comprendre, et savoir ce qu'ils avaient fait de ma femme et de mes deux enfans. Fritz approuva cette idée, tout en m'assurant qu'il serait plus facile et surtout plus prompt de les rejoindre à la nage.

Nous allions tâcher de retrouver notre che-

min, lorsque, à notre grande surprise, nous vîmes à cent pas de distance un homme vêtu d'un long habit noir, qui s'avançait vers nous, et que nous reconnûmes d'abord pour un Européen. « Oh ! mon fils, m'écriai-je, ou je suis bien trompé, ou c'est un missionnaire, un digne et vertueux serviteur de Dieu, venu dans ces contrées pour le faire connaître aux malheureux idolâtres ; c'est le ciel qui nous l'envoie, allons au-devant de lui. » Nous le joignîmes bientôt. Je ne m'étais pas trompé ; c'était un de ces Chrétiens zélés et courageux qui consacrent leur vie et leurs forces à l'instruction et au salut éternel d'hommes nés sous un autre hémisphère, d'une autre couleur, non civilisés, mais qui n'en sont pas moins nos frères. J'avais quitté l'Europe dans le même but ; la Providence, en me jetant avec ma famille dans une île déserte, en avait ordonné autrement; mais je retrouvais avec transport un de mes frères en J.-C., et sans pouvoir parler, tant j'étais ému ; je me jetai dans ses bras. L'homme de Dieu me serra contre sa poitrine, puis il me parla en anglais. Heureusement j'avais appris cette langue dans ma jeunesse, et je me la rappelais assez pour la comprendre et la parler, m'en

étant servi dans mes entretiens avec mes fils, à qui je l'avais enseignée. Mais qui pourrait exprimer le sentiment de bonheur qui pénétra mon âme entière lorsque j'entendis ces paroles sortir de sa bouche! il me semblait entendre la voix de l'ange annonçant à Abraham que son fils lui était rendu.

« C'est vous que je cherchais, me dit-il avec une expression de bienveillance et de sensibilité, mais avec calme, et je bénis le ciel de vous avoir rencontré. Ce jeune homme est votre fils aîné, je pense; il se nomme Fritz; et votre second fils, Ernest, où l'avez-vous laissé?

— Dieu! mon père! s'écria Fritz en lui saisissant les deux mains, vous avez vu mon frère Jack! ma mère peut-être! vous savez où ils sont... Oh! vivent-ils encore?

— Oui, mon fils, dit le missionnaire, ils vivent, et ils sont en bon lieu; venez, je vous y conduirai. »

Il fallut en effet me conduire; j'avais été tellement saisi par l'excès de la joie, que je fus sur le point de perdre connaissance; le bon missionnaire avait sur lui un flacon de sel de vinaigre, dont il me fit respirer, puis, passant mon bras sous le sien, il m'aida à

marcher; je m'appuyais aussi sur mon fils. Mes premières paroles, dès que j'eus repris l'usage de mes sens, furent un élan de pieuse reconnaissance pour l'Etre-suprême qui me rendait à la fois tous ces objets chéris et tant regrettés. « Quoi ! dis-je à celui qui venait de m'en donner l'espoir, serait-il possible ! ma femme, mes fils, je les retrouverai ?

Le Missionnaire. Bientôt, bientôt, mon frère; encore une heure de marche, et votre femme et vos enfans seront dans vos bras !

—Non, non, m'écriai-je, non pas aussitôt : pourrais-je me présenter devant mon Elisabeth sans lui ramener ses deux fils ? Pourrais-je mériter le bonheur de retrouver ceux que j'ai perdus, si je laissais mon Ernest exposé seul à la fureur des sauvages ? Fritz, pourrais-tu jouir de quelque bonheur, si tu ne le partageais pas avec ton frère ? Différons-le nôtre de quelques heures pour le rendre plus complet; allons chercher Ernest. » Le bon père sourit d'un air d'approbation : « Je m'attendais à ce retard, me dit-il, votre Ernest ne devait pas être oublié, et il ne l'est pas de sa bonne mère. Où l'avez-vous laissé ? »

Je lui racontai notre arrivée dans cette île, et la raison qui nous avait fait laisser Er-

nest à la garde de la pinasse qui était notre seul moyen de retour, et le passage du canot qui nous avait été enlevé, et notre résolution prise au moment où nous l'avions aperçu, de retourner auprès d'Ernest pour le secourir s'il en était besoin, et tâcher d'obtenir quelques lumières des sauvages que nous y trouverions sans doute.

« C'est fort bien, me dit-il; mais comment vous seriez-vous entendus? savez-vous leur langue?

Le Père. Mon fils Ernest a étudié le vocabulaire des îles de la mer du Sud.

Le Missionnaire. Celui d'Otaïti, sans doute, ou de l'île des Amis? l'idiôme de cette contrée en diffère beaucoup; mais, depuis plus d'un an que je l'habite, je me suis étudié à l'apprendre, et je pourrai vous être utile; partons. De quel côté êtes-vous arrivés?

Le Père. Au milieu de cette épaisse forêt, où nous avons long-temps erré, et je crains de ne pas reconnaître notre route.

Le Missionnaire. Vous auriez dû prendre la précaution de faire des entailles aux arbres devant lesquels vous passiez; sans cela je me serais souvent égaré et même perdu; mais nous retrouverons les miennes, elles nous

mèneront au bord du ruisseau, et en le suivant nous n'avons plus de risques à courir.

Fritz. Nous n'avons point vu de ruisseau.

Le Missionnaire. Il en existe un d'une eau excellente, qui traverse cette forêt et se jette dans la mer, vous l'avez manqué; en le côtoyant toujours vous seriez arrivés à la cabane où logent vos bien-aimés, il coule au devant. » Fritz se frappa le front de dépit. « Dieu fait toujours tout pour le mieux, dis-je au bon père, nous ne vous aurions pas rencontré, nous aurions été sans Ernest, vous auriez pu nous chercher tout le jour inutilement. Oh mon père! c'est sous vos saints auspices que notre heureuse famille doit se trouver réunie, et notre bonheur en sera doublé. A présent daignez me dire....

— Avant tout, interrompit Fritz, dites-moi de grâce comment se porte Jack? il était blessé, et......

Le Missionnaire. Soyez tranquille, jeune homme; cette blessure, qu'il doit, dit-il, à son étourderie, n'aura pas de suites fâcheuses; les sauvages y avaient appliqué des herbes très-salutaires pour les blessures ordinaires, mais il y avait une petite balle qu'il a fallu extraire; je m'entends un peu en chirurgie,

et j'y ai réussi hier au soir. Depuis il souffre moins; il est si bien soigné, qu'il guérira bientôt quand il n'aura plus d'inquiétude sur vous. »

Fritz embrassa d'abord le bon missionnaire, et moi ensuite : « Vous m'aviez pardonné, me dit-il; à présent seulement je me pardonne à moi-même. Mon jeune frère vous a donc parlé de nous, monsieur? dit-il au missionnaire.

Le Missionnaire. Oui sans doute; mais je vous connaissais déjà tous, votre mère pouvait elle parler d'autre chose que de son mari et de ses enfans? Quelles furent en même temps sa joie et sa douleur quand ses amis les sauvages lui amenèrent hier au soir son cher Jack blessé! Heureusement j'étais dans la cabane, je pus la soutenir et soulager son fils bien-aimé.

— Et mon cher petit François, m'écriai-je, comme il a dû être content quand il a retrouvé son frère!

Le Missionnaire. François, dit-il en souriant, sera votre protecteur à tous; c'est à présent l'idole des sauvages, et celle-là ne nuira pas à leur salut. »

Tout ceci se disait en marchant dans le

bois sur les traces du missionnaire, et nous atteignîmes le ruisseau. J'aurais eu mille et mille questions à faire, et je brûlais d'impatience de savoir comment ma femme et François avaient été amenés dans cette île, comment ils avaient rencontré le missionnaire. Le temps m'avait paru si long depuis ces derniers événemens, que je ne pouvais me persuader qu'il n'y avait que cinq ou six jours que nous étions séparés; j'en parlais comme si cinq ou six mois s'étaient déjà écoulés. La célérité de notre marche m'empêchait de parler et d'entendre. Le ministre anglais était fort silencieux, et me répondait ordinairement : « Votre femme vous dira cela; » il en disait un peu plus lorsqu'il était question de lui et de sa belle mission dont il était rempli. « Grâces au ciel, me disait-il, j'ai déjà réussi à donner à cette peuplade quelques notions d'humanité; ils aiment *l'ami noir*, c'est ainsi qu'ils m'appellent, ils écoutent volontiers mes simples prédications et le chant de quelques cantiques. Quand votre François fut pris il avait son flageolet de roseau dans sa poche, il en joua, et cet instrument, joint à la jolie figure de cet enfant et à ses grâces, a gagné leur cœur; je crains qu'ils n'aient quelque peine à

vous le rendre; le roi voulait l'adopter. Ne vous effrayez pas, mon frère, j'espère arranger tout pour votre bonheur avec le secours divin; j'ai pris sur eux quelque ascendant, et j'en profiterai. Il y a un an je n'aurais pas osé vous répondre de la vie de leurs prisonniers; à présent je la crois en sûreté. Mais combien de vertus dont ils n'ont pas même l'idée, il faut encore leur inculquer! Ces simples enfans de la nature n'écoutent que sa voix, et cèdent à toutes ses impressions; ils ne sont pas dépourvus de sensibilité; leur premier mouvement est bon, mais leur légèreté les fait passer presque subitement de l'amitié à la haine; ils sont enclins au vol, et leur colère est terrible lorsqu'on veut s'y opposer ou leur faire rendre ce qu'ils se sont approprié; mais ils sont aussi prodigues de ce qu'ils possèdent, et susceptibles d'un véritable attachement. Vous en verrez la preuve dans la demeure où une femme bien plus malheureuse que la vôtre, puisqu'elle avait perdu son soutien, a trouvé un asile.

Le Père. Est-ce auprès d'elle que je trouverai ma femme et mes enfans?

Le Missionnaire. Oui, mon frère, et vous y verrez aussi l'exemple du courage et de la résignation. »

Il se tut, et je n'osais répéter mes questions. Déjà nous apercevions la mer ou plutôt le bras de mer qui s'avançait dans les terres et que nous avions remonté avec notre pinasse, mon cœur volait au-devant de mon Ernest; tranquille à présent sur les autres, il m'occupait presque exclusivement. Quelquefois les collines nous dérobaient entièrement la vue de l'eau; Fritz grimpait au-dessus, et n'avait point encore aperçu son frère: enfin tout-à-coup nous l'entendons appeler: « Ernest! Ernest! » et des cris, ou plutôt des espèces de hurlemens au milieu desquels on ne pouvait distinguer la voix de mon fils, lui répondirent. L'effroi s'empara de moi: » Ce sont les insulaires, dis-je au missionnaire, et ces cris affreux...

— Sont des cris de joie, me répondit-il; ils vont redoubler à notre vue. Ce sentier battu, entre les rochers, va nous conduire au rivage. Appelez Fritz; mais je ne le vois plus, sans doute il aura descendu la colline, et déjà il est près d'eux: ne craignez rien, et recommandez à vos fils la prudence; l'ami noir parlera à ses amis noirs, et ils l'écouteront. »

Appuyé sur le bras du missionnaire, nous descendîmes le sentier, qui nous conduisit au rivage: déjà de loin j'entrevis mes deux fils

sur le tillac de la pinasse, qui était remplie d'insulaires, à qui ils distribuaient tous les trésors de la caisse, du moins ceux que nous avions mis à part dans le sac ; ils n'avaient heureusement pas eu l'imprudence d'ouvrir devant eux la caisse même, qui aurait bientôt été vidée ; elle reposait en paix sous le tillac avec le baril de poudre. A chaque nouveau présent les sauvages poussaient des cris de joie en répétant : *Mona, mona*, ce qui veut dire *beau* ; les miroirs furent d'abord ce qui les enchanta le plus, mais leur plaisir se changea en effroi ; ils crurent sans doute qu'il y avait du sortilége, et presque tous les miroirs furent jetés à la mer. Les grains de verre coloré eurent ensuite la préférence et faillirent occasioner des disputes. Ceux qui n'en avaient point voulaient les arracher des mains de ceux qui en avaient, et les cris et les disputes allaient en augmentant, lorsque la voix du missionnaire se fit entendre, et les calma comme par enchantement. Tous descendirent de la pinasse et l'entourèrent ; il les harangua dans leur langage et me désignait en répétant *metoua-tane* (père), qu'ils répétaient à leur tour. Plusieurs s'approchèrent très-près de moi, et posèrent le bout de leur nez

contre le mien, ce qui est, me dit le pasteur, une marque de respect. Pendant ce temps, Fritz apprenait à Ernest que sa mère et ses frères étaient retrouvés, et ce que c'était que l'Européen qui nous accompagnait. La joie de mon second fils fut extrême, mais toujours exprimée avec calme; ses yeux pleins de larmes disaient seuls combien son cœur était ému; il sauta à bas de la pinasse et vint remercier le missionnaire : j'eus aussi ma part de sa tendre reconnaissance pour être revenu le chercher, même avant d'avoir vu mes chers retrouvés.

Il fut question d'aller les joindre, nous décidâmes d'un commun accord que nous irions par eau, d'abord pour amener notre pinasse aussi près que possible de ma chère Elisabeth, dont la santé se ressentait encore de sa chute, de son voyage forcé, et de tout ce qu'elle avait éprouvé de pénible. J'avoue que je me sentais aussi un peu fatigué et que j'aurais eu quelque peine à faire, pour la troisième fois, le trajet à pied; on m'assurait aussi que nous irions bien plus vite, et cela seul m'aurait décidé. La pinasse fut donc détachée, sa voile étendue, et nous nous y plaçâmes avec une vive émotion. Redoutant celle de ma femme

lorsqu'elle nous verrait entrer subitement, je priai notre nouvel ami de nous précéder, et de la préparer à ce moment : il y consentit; mais lorsqu'il allait monter dans la pinasse, les insulaires l'arrêtèrent vivement; l'un d'eux eut l'air de lui faire à son tour une harangue. Le missionnaire l'écouta avec calme et dignité, puis se tournant de mon côté : « C'est à vous, mon frère, me dit-il, de répondre à la demande de Parabéri; il me supplie, au nom de tous, d'attendre encore ici quelques momens leur chef, auquel ils donnent le titre de roi. Bara-ourou, c'est son nom, leur a commandé de se rendre ici pour une cérémonie à laquelle tous les guerriers doivent assister. J'avais désiré d'en être témoin, dans la crainte que ce ne fût un sacrifice à leurs idoles, sacrifice auquel je m'oppose avec force; je voulais saisir cette occasion de leur prêcher le seul et vrai Dieu, celui qu'ils doivent adorer. Bara-ourou n'est pas méchant; il me protége, et j'espère parvenir à toucher son cœur, à éclairer son esprit, et à l'amener à la foi chrétienne : son exemple entraînerait, j'en suis sûr, la plupart de ses sujets, qui lui sont très-attachés : votre présence, celle de vos fils, le nom de Dieu et du Sauveur, prononcé

par vous trois, avec le sentiment profond qui vous anime sans doute, vos genoux ployés, vos mains et vos yeux élevés au ciel, aideraient puissamment à cette œuvre sublime qui m'a été confiée et que je désire vivement accomplir. Vous vouliez, m'avez-vous dit, être missionnaire; eh bien, mon frère, aidez un faible serviteur de Dieu à lui conquérir des âmes, et la bénédiction du ciel reposera sur vous : vous aurez de plus le mérite de retarder votre propre satisfaction pour amener au salut éternel ceux que vous regardiez ce matin encore comme vos plus cruels ennemis, ceux à qui vous devez pardonner, comme notre Père qui est aux cieux nous pardonne. Vous sentez-vous le courage de retarder de quelques heures peut-être votre réunion de famille? votre femme, votre fils ne vous attendent pas, et du moins vous ne souffrez pas pour eux de ce retard. Retenu hier auprès de votre fils blessé, j'ai ignoré jusqu'à ce moment que la cérémonie ordonnée par Bara-ourou avait lieu aujourd'hui. Si vous ne pouvez pas modérer votre impatience, partons, je vous conduirai auprès de votre femme et de vos fils, et je reviendrai, j'espère, encore assez à temps pour remplir le but de ma mission; j'attends votre décision

pour répondre à Parabéri; il est déjà assez avancé dans les saintes vérités et désire que son roi et ses frères les connaissent. »

Telles furent les paroles de ce vrai serviteur de Dieu. Mais qui pourrait rendre l'expression de sa physionomie, douce, calme et bienveillante, ainsi que le son de sa voix; mais s'animant par degrés lorsque la religion l'inspirait! M. Willis, c'était son nom, paraissait avoir quarante-cinq à cinquante ans; il était grand et assez maigre; les travaux et les fatigues, inséparables du sublime état auquel il s'était voué, avaient, plus que les années, laissé quelques traces sur sa belle et noble figure; sa taille était un peu courbée, quelques rides sillonnaient un front ouvert et élevé; ses cheveux, peu nombreux, étaient blanchis avant le temps; ses yeux, d'un bleu assez clair, annonçaient à la fois l'esprit et la sensibilité, on pouvait y lire sa pensée, et ils semblaient aller chercher la vôtre au fond de votre cœur. Son attitude ordinaire était de croiser ses bras sur sa poitrine; il gesticulait peu; mais, lorsque son bras étendu et sa main et son regard s'élevaient au ciel, l'effet était irrésistible; on aurait dit que ce regard pénétrait au-delà et

voyait dans sa gloire celui qu'il annonçait. Il m'avait parlé du ton le plus simple et sans rien exiger; un ordre émané de Dieu lui-même ne m'aurait pas trouvé plus docile; il ne m'aurait pas été possible de lui résister. Il avait raison cependant de dire que c'était un sacrifice; mais je le fis sans balancer. Décidé à rester avec lui, je jetai un regard sur mes fils avant de m'y résoudre; tous deux gardaient le silence, et leurs yeux étaient baissés; mais Fritz fronçait le sourcil : je me hâtai d'annoncer ma volonté.

« Je reste avec vous, mon père, dis-je au missionnaire en lui tendant la main, remplissez vos sublimes devoirs; heureux si je pouvais vous seconder! mais vous n'en avez nul besoin, le ciel vous a doué du don de persuader.

— Je le lui demande sans cesse, me répondit-il, puisse-t-il bénir mes efforts! Et vous, jeunes gens, êtes-vous de l'avis de votre père? »

Fritz s'avança, et lui dit avec sentiment et candeur : « J'avais eu le malheur de blesser mon jeune frère Jack, quoiqu'il ait eu la générosité de le cacher; vous l'avez soigné, vous avez retiré la balle que j'avais mise dans

son épaule; je vous dois sa vie peut-être, disposez de la mienne; je n'ai rien à vous refuser, et, malgré mon impatience, je reste avec vous.

— Je dis de même, ajouta Ernest; vous avez protégé ma mère et mes frères; quelle ne doit pas être notre reconnaissance pour celui dont Dieu s'est servi pour nous les rendre? Nous resterons tous trois avec vous, vous fixerez le moment de notre réunion; puisse-t-il n'être plus éloigné! »

Je fis à mes fils un signe d'approbation; le missionnaire leur serra la main avec amitié. « J'ose vous promettre, leur dit-il, que vous reverrez votre famille avec un double plaisir; celui qui fait une action, un sacrifice, que sa conscience approuve, en reçoit toujours la récompense. »

Nous en eûmes bientôt la preuve. M. Willis apprit de Parabéri que l'on était allé chercher leur roi dans notre beau canot, suivant les ordres qu'il avait donnés; c'est alors que nous l'avions vu passer. L'habitation royale étant située de l'autre côté du promontoire, il ne pouvait encore être arrivé; mais bientôt un cri général annonça qu'on les voyait venir. Pendant que les sauvages se prépa-

raient à recevoir leur chef, je rentrai dans la pinasse, et, me glissant sous le tillac, je pris dans la caisse ce que je jugeai le plus propre à être offert à sa majesté; je choisis une hache, une scie, un joli petit sabre damasquiné, qui ne pouvait faire grand mal; un paquet de clous, et un de rassade ou grains de verre. J'avais à peine mis à part ces objets, que mes deux fils accoururent à moi avec une émotion extraordinaire. « Oh! mon père, me disaient-ils à la fois, voyez, regardez, réunissez toutes vos forces, voyez, c'est François! c'est lui-même dans le canot; oh! qu'il est drôlement arrangé!» Je regarde; à quelque distance de nous notre canot remontait le détroit; il était orné d'une quantité de branches d'arbres que les sauvages de la garde du roi tenaient à la main; d'autres ramaient avec vigueur; le chef, paré du mouchoir jaune et rouge de ma femme, en façon de diadême, était assis sur la poupe, et un charmant petit garçon, blanc et rose, à chevelure blonde, était placé sur son épaule droite. Je le reconnus à l'instant avec un battement de cœur dont tout bon père pourra se former une idée. Il était nu depuis la ceinture jusqu'en haut, et portait un petit pagne

ou jupon de feuilles tressées, qui lui allait jusqu'aux genoux; un collier de petites coquilles enfilées pendait sur sa poitrine; il en avait aussi autour des bras; et des plumes de toutes couleurs étaient passées dans les boucles de ses cheveux; plusieurs lui retombaient sur les yeux et l'empêchaient sans doute de nous voir. Le roi était fort occupé de lui, et ajoutait à chaque instant à sa parure quelque chose qu'il ôtait de la sienne. J'en fus effrayé. « C'est mon fils, dis-je à M. Willis, c'est mon cher petit cadet. Dieu! ils l'ont ôté à sa mère! quelle a dû être sa douleur! c'est son Benjamin, son enfant chéri. Pourquoi l'ont-ils séparé d'elle? pourquoi le parer? pourquoi l'amener ici? Dieu! qu'en veulent-ils faire?

— N'ayez aucune crainte, me répondit le missionnaire; tant que j'existerai il ne lui sera fait aucun mal. Je vous promets qu'il vous sera rendu; vous le ramènerez à sa mère. Placez-vous tous trois à mes côtés, avec ces branches dans vos mains. » Il les prit de celles de Parabéry, qui en tenait un faisceau, et nous en donna une à chacun : chaque sauvage en prit aussi. C'est un arbre au feuillage mince, élégant, une espèce de

mimosa, portant de belles fleurs incarnat; les Indiens le nomment *l'arbre de la paix*. Ils en portent une branche lorsqu'ils n'ont pas d'intentions hostiles : dans toutes leurs assemblées, quand ils ont décrété la guerre, ils en font un feu; si toutes les branches se consument, c'est l'annonce, le présage d'une victoire glorieuse.

Pendant que M. Willis nous expliquait cela, le canot aborda. Deux sauvages vinrent prendre François, le placèrent sur leurs épaules; deux autres portèrent de même le roi, et ils s'avancèrent gravement vers nous. Oh! combien il m'en coûtait de ne pas courir au-devant de mon enfant, de ne pas l'enlever à ceux qui le portaient, et de ne pouvoir le serrer dans mes bras! Mes fils souffraient aussi; Fritz fit même un mouvement pour s'élancer; mais le missionnaire le retint. François, placé très-haut sur les épaules de ses porteurs, et je crois passablement ému, baissait les yeux et ne nous voyait point encore. Quand le roi fut à vingt pas de nous il fit arrêter; tous les sauvages s'accroupirent devant lui; nous restâmes seuls debout. Alors François nous vit et jeta un cri perçant en répétant : « Papa! mes frères! » Il se débattait pour se jeter à

bas; mais il était tenu trop fortement. Il nous fut impossible de nous contraindre plus long-temps; nous éclatâmes aussi en cris, en larmes, en sanglots. Je dis, un peu trop durement peut-être, au bon missionnaire : « Ah! si vous étiez père!..... — Je le suis de tout ce troupeau, me répondit-il, et vos enfans sont les miens; je vous réponds de tout; engagez vos fils à se taire, à se calmer, que le cadet lui-même soit tranquille et me laisse faire. » Je profitai bien vite de la permission qu'on me donnait de lui parler.

« Cher François, lui dis-je en lui tendant les bras, nous sommes venus te chercher, ainsi que ta mère; après mille dangers, nous serons bientôt réunis pour ne nous plus séparer. Mais calme-toi, cher enfant, ne risque pas de détruire ou de troubler par ton impatience le plus heureux moment de notre vie; confie-toi en Dieu, et dans cet excellent ami qu'il nous a donné, et qui m'a rendu ceux sans qui je ne pouvais plus vivre. » Je terminai ma harangue en lui jetant, ainsi que ses frères, mille et mille baisers. Il resta tranquille et ne cherchait plus à s'échapper; mais ses larmes coulaient encore et il ne pou-

vait prononcer que nos noms : « Papa, Fritz, Ernest... Et maman ? ajouta-t-il.

— Elle ignore encore, lui dis-je, que nous sommes aussi près d'elle; comment l'as-tu laissée ?

François. Bien tourmentée de ce qu'ils m'emmenaient; mais ils ne m'ont point fait de mal, ils sont si bons ! et bientôt nous irons tous vers elle. Oh ! quelle sera sa joie et celle de nos amies !

— Un mot de Jack, s'écria Fritz; comment va sa blessure ?

François. Assez bien; il ne souffre point, et Sophie le soigne et l'amuse. La pauvre petite Matilde pleurait quand les sauvages m'ont emmené; papa, si tu savais comme elle est bonne et gentille. »

Je n'eus pas le temps de demander qui étaient Sophie et Matilde. On m'avait laissé parler à mon fils, parce que je l'avais tranquillisé; mais le roi ordonna le silence, et, toujours placé sur les épaules de ses gens, il harangua l'assemblée. C'était un homme de moyen âge, ses traits étaient prononcés, ses lèvres très-épaisses, ses cheveux teints en ocre rouge, et son visage brun foncé, tatoué de blanc, ainsi que son corps,

lui donnait une mine assez effrayante; cependant l'ensemble de ses traits n'était pas désagréable et n'annonçait aucune férocité. En général, la bouche de ces sauvages est énorme, et leurs dents, très-longues, très-larges et très-blanches, sont frappantes. Tous avaient un pagne de joncs ou de feuilles, qui les couvrait de la ceinture aux genoux. Quand M. Willis arriva dans cette île, il trouva les indigènes absolument nus; ce n'était pas sans peine qu'il avait obtenu ce vêtement; Bara-ourou avait commencé, et ses sujets avaient suivi son exemple. Sa coiffure seule le distinguait; elle était très-bizarre. Le mouchoir de ma femme, que je reconnus d'abord, entourait sa tête, comme un bandeau, d'une manière assez gracieuse; le reste de ses cheveux était attaché en touffes, serrées par des roseaux, et remontait assez haut. Le tout était orné de plumes; mais il les avait presque toutes ôtées pour en parer mon fils. Il le fit placer à ses côtés et commença un long discours en le montrant souvent de la main. J'étais sur les épines. Quand il eut fini, tous les sauvages répondirent par un cri en frappant des mains; tous entourèrent mon enfant, lui présentèrent, en dansant, des fruits,

des coquillages, des fleurs, et continuèrent à crier : *Ouraki, Ouraki.* Le roi était descendu et criait aussi : *Ouraki.*

« Qu'est-ce que veut dire ce mot qu'ils répètent sans cesse? dis-je au missionnaire. —C'est le nouveau nom de votre fils, ou plutôt du fils de Bara-ourou, qui vient de l'adopter.

— Jamais! jamais! m'écriai-je en voulant m'élancer vers lui; mes enfans, arrachons votre frère à ces barbares. Nous courûmes tous les trois vers François, qui nous tendait les bras et fondait en larmes. Les hommes qui l'entouraient voulaient nous repousser, lorsque la voix du missionnaire s'éleva avec force; il ne prononça que quelques mots, à l'instant même ils tombèrent tous la face contre terre, et nous n'éprouvâmes plus aucune difficulté à reprendre mon enfant. Nous revînmes avec lui nous placer auprès de notre protecteur. Il avait encore la même attitude, ses yeux et son bras droit étaient dirigés vers la voûte céleste. Il fit signe aux sauvages de se relever et leur parla long-temps : que n'aurais-je pas donné pour l'entendre! Mais je pus juger au moins de l'effet de son discours. Il nous montrait souvent en prononçant le mot

éroué, et s'adressant particulièrement au roi, qui l'écoutait sans faire un seul mouvement. A la fin de son discours, Bara-ourou s'approcha vivement de nous et voulut se saisir de François, qui se jeta dans mes bras, où je le retins avec force.

« Bien, me dit M. Willis ; mais à présent laissez-le aller, et ne craignez rien. »

Je lâchai l'enfant ; le roi le souleva jusqu'à son visage, toucha du bout de son nez le bout du sien, puis il le remit à terre, ôta, l'une après l'autre, les plumes qui le décoraient ainsi que son collier de coquilles, et remit François dans mes bras en me touchant aussi le bout du nez, et prononçant beaucoup de paroles. Mon premier mouvement, en recevant de lui mon cher enfant, fut de me jeter à genoux : mes deux fils aînés en firent autant.

« Bien, s'écria le missionnaire en élevant encore la main et la voix, c'est ainsi que vous devez remercier le ciel. Le roi, convaincu que le Dieu invisible l'ordonne, vous rend votre fils et veut être votre ami ; il mérite ce titre, mon frère, puisqu'il adore et craint votre Dieu. Puisse Bara - ourou connaître et croire toutes les vérités de l'Evangile !

Prions ensemble pour que le jour arrive où, sur cette plage, où l'amour paternel a triomphé, je verrai s'élever un temple au père de tous les hommes, au Dieu de paix et d'amour. » Il tomba aussi à genoux, le roi et tous ses gens l'imitèrent. Sans comprendre les mots de sa prière, je pus en saisir le sens, et je m'y joignis de cœur et d'âme.

Je fis ensuite mes présens au roi, et je les augmentai beaucoup ; j'aurais voulu lui donner tous mes trésors en échange de celui qu'il m'avait rendu ; mes trois fils en donnèrent aussi à chacun des sauvages, qui ne cessaient de crier *Tayo, Tayo.* Je priai M. Willis de dire au roi que je lui donnais mon canot, et que j'espérais qu'il en ferait usage pour nous visiter dans notre île, où nous allions retourner. Il parut content, mais voulut monter avec nous sur notre pinasse qu'il regardait avec admiration ; quelques gens de sa suite y montèrent aussi pour ramer ; le reste se mit dans le canot et dans la pirogue. Nous regagnâmes la pleine mer, et, tournant la seconde pointe, nous trouvâmes un bras de mer plus large où elle put naviguer, et qui nous conduisit où tous les vœux de notre cœur nous appelaient.

CHAPITRE LVI.

La réunion.

Je ne pouvais me lasser de regarder mon cher François, de l'embrasser, et ses frères de même. Nous aurions voulu lui faire mille questions sur l'arrivée des sauvages dans notre île, sur leur enlèvement et leur voyage, leur séjour dans celle-ci, et sur les amis qu'ils y avaient trouvés; mais cela nous fut impossible, sa majesté basanée ne nous laissa pas un instant, et jouait avec lui comme un enfant. François lui montrait tous les joujoux de notre caisse, les petits miroirs et les poupées l'amusaient extrêmement. Un petit chariot peint et conduit par un cocher, qui levait son fouet lorsque la roue tournait, lui parut miraculeux; il poussait des cris de joie, et le montrait à sa suite. Le tic-tac de ma montre l'enchanta aussi; et, comme j'en avais plusieurs en réserve, je lui donnai la mienne, en lui montrant à la monter. Dès la première fois qu'il l'essaya, il cassa le ressort, et lorsqu'elle cessa

de faire du bruit il ne s'en soucia plus et la jeta de côté. Cependant, comme l'or était brillant, il la reprit et passa l'anneau dans le mouchoir qui entourait sa tête; elle pendait sur son nez et faisait un plaisant ornement. François le lui fit voir dans un miroir, ce qui l'amusa *royalement* et le fit rire aux éclats. Il demanda au missionnaire si c'était le Dieu invisible et tout-puissant qui avait fait ces merveilles. Willis répondit que c'était lui qui donnait aux hommes le pouvoir de les faire. Je ne sais si Bara-ourou le comprit ou chercha à le comprendre, mais il demeura pensif pendant quelques momens. J'en profitai pour prier le missionnaire de me dire quelles étaient les paroles qui les avaient terrifiés quand ils voulaient garder mon fils, et les avaient, pour ainsi dire, forcés à me le rendre.

« Je leur ai déclaré, me répondit-il, que le Dieu invisible et tout-puissant dont je leur parle tous les jours leur ordonnait par ma voix de rendre un fils à son père; je les ai menacés de son courroux s'ils résistaient, de sa miséricorde s'ils obéissaient, et ils ont obéi. Le premier pas est fait; ils adorent déjà ce Dieu tout bon, tout-puissant, qui a tout créé et veille sur tout, et ils lui obéissent.

Toutes les autres vérités vont découler de celles-là, et je ne doute pas que mes sauvages ne deviennent un jour des bons et vrais Chrétiens. Ma méthode d'instruction est très-simple, et telle qu'elle convient à des êtres dont les idées sont peu étendues. Je tâche de leur apprendre à penser, à réfléchir. Je leur ai prouvé que les idoles de bois, qu'ils fabriquent eux-mêmes, ne peuvent ni avoir créé tout ce qu'ils voient, ni les entendre, ni rien faire pour eux; je leur ai montré Dieu dans ses œuvres; je leur ai dit qu'étant aussi bon qu'il est puissant, il haïssait le mal, la cruauté, le meurtre, et leur abominable usage de brûler ou manger leurs prisonniers; ils m'ont cru, et ils y ont renoncé. Dans une guerre qu'ils ont eue dernièrement avec les habitans d'une autre île, ils ont renvoyé chez eux les prisonniers qui n'avaient pas été adoptés, et traitent bien ces derniers. S'ils ont enlevé votre femme et votre fils, c'était sans mauvaise intention, ils croyaient au contraire faire une bonne action, et vous l'apprendrez bientôt. »

Comme Bara-ourou continuait à jouer avec François, je renonçai à le questionner; je me rabattis sur Ernest à qui je demandai quand les sauvages l'avaient joint, et ce qui s'était passé.

Ernest. Très-peu de choses, mon père, et rien qui ait pu m'alarmer. Quand vous m'eûtes quitté je m'amusai à chercher des coquillages, des plantes et des zoophytes dont ces rochers abondent; j'ai augmenté ma collection de plusieurs objets intéressans. Je m'étais ainsi un peu éloigné de ma pinasse, lorsqu'un bruit confus de voix me fit juger que les sauvages arrivaient : en effet, ils sortirent au nombre de dix ou douze du bois où vous étiez entrés, et je ne comprends pas que vous ne les ayez pas rencontrés. Je pensais qu'ils venaient reprendre leur pirogue; je me hâtai de prendre les devans et de rentrer dans ma chaloupe; je saisis un fusil chargé, bien décidé à n'en faire usage que pour sauver ma vie ou ma pinasse. Je montai courageusement sur le tillac, prenant une attitude aussi fière, aussi imposante qu'il me fut possible; mais je ne réussis pas à les intimider. Ils sautèrent l'un après l'autre dans la pinasse et m'entourèrent en poussant des cris; je ne savais si c'était de joie ou de fureur, mais je ne témoignai aucune crainte, et je leur dis avec le ton de l'amitié quelques mots du vocabulaire de Cook qu'ils n'eurent pas l'air de comprendre, tout comme je ne comprenais

point ce qu'ils se disaient entre eux, à l'exception cependant du mot *éroué* (père) qu'ils répétaient souvent, ainsi que celui de femme *tara - tano*. L'un d'eux tenait à la main le fusil de Fritz, ce qui me fit conclure que c'étaient les ravisseurs de Jack; je pris ce fusil, et tâchai de lui faire comprendre, en lui montrant le mien, qu'il m'appartenait. Il crut que je lui proposais un échange et voulut s'en saisir en me faisant signe de garder le sien. Ce n'était pas mon compte; le fusil de Fritz était déchargé, et quelque faux mouvement pouvait faire partir le mien. Pour prévenir un malheur, pressé comme je l'étais par ces hommes, je me décidai tout-à-coup à les effrayer, et, voyant passer un oiseau au-dessus de nous, je lâchai le coup par-dessus leur tête, et je tirai si juste que l'oiseau, qui était je crois un pigeon bleu, tomba roide mort. Ils furent un instant stupéfaits par la terreur, puis sautèrent tous à bas de la pinasse, à l'exception d'un seul, c'était Parabéri, l'ami de M. Willis. Celui-là semblait prendre plaisir à me voir, et me montrait souvent le ciel avec la main, en répétant le mot *méti*, qui, je crois, veut dire bon ou *bien*. Ses camarades avaient relevé l'oiseau

tué et se le montraient les uns aux autres. Quelques-uns se tâtaient l'épaule comme pour voir s'ils n'étaient point blessés comme l'oiseau ou comme Jack, ce qui me prouva qu'ils étaient ses ravisseurs. Je tâchai de le faire entendre à celui qui restait près de moi, et je crois que j'y parvins; il me fit un signe affirmatif en me montrant l'intérieur de l'île et se touchant l'épaule d'un air de pitié. Je pris dans la caisse plusieurs objets que je lui donnai en lui faisant signe d'en porter aux autres et de les ramener. Il me comprit fort bien; il y alla, leur montra ses richesses, et, bientôt rassurés, ils furent tous autour de moi pour m'en demander. J'étais occupé à leur distribuer des grains, des miroirs, de petits couteaux, quand vous êtes venus; et nous sommes, comme vous le voyez, très-bons amis. Deux ou trois rentrèrent dans le bois et ne tardèrent pas à m'apporter des cocos et des bananes; mais il fallut commencer par cacher les fusils dont ils ont une sainte terreur. J'ai tout dit, mon père, et je vous assure que ceux que nous appelons des sauvages valent mieux que beaucoup de ceux qui se croient civilisés. Ils ont la simplicité de l'enfance; un rien les irrite, un rien les apaise

et les amuse; ils sont reconnaissans, sensibles à l'amitié qu'on leur témoigne, et je ne les trouve ni cruels ni barbares. Ils ne m'ont fait aucun mal, quoique je fusse seul; ils pouvaient me tuer, m'emmener, me jeter à la mer.

— Il ne faut pas, lui dis-je, juger toutes les peuplades sauvages d'après ceux-ci; ils ont eu le bonheur d'avoir un digne et vertueux instituteur; M. Willis a déjà jeté dans leurs âmes la semence de la religion divine, qui nous ordonne, pour premier devoir, d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, et de ne faire aux autres que ce que nous voudrions qui nous fût fait, de pardonner à nos ennemis et même de les bénir.

—C'est, en peu de mots, ajouta M. Willis, le code de morale le plus complet qui ait jamais existé à la portée des esprits les plus simples, et qui n'a pu émaner que du Dieu qui nous a donné l'exemple de cette charité, de cet amour inépuisable en sacrifiant sa vie pour sauver les hommes. »

En discourant ainsi, nous arrivâmes à un abordage où le canot et la pirogue qui nous précédaient avaient déjà débarqué. Nous en fîmes autant, à l'exception du roi, qui ne

voulut point quitter la pinasse, et parla longtemps au missionnaire. J'étais aussi resté à côté de ce dernier, non sans quelque crainte que Bara-ourou, qui paraissait s'attacher toujours davantage à François, qu'il tenait entre ses genoux, ne voulût encore le garder ; mais, à ma grande joie, il le remit lui-même dans mes bras. M. Willis me dit : « Il vous tient sa parole, vous allez le ramener à sa mère; mais Bara-ourou vous demande en échange de le laisser aller dans votre pinasse à son habitation de l'autre côté du détroit; l voudrait la montrer à ses femmes; et il vous promet de la ramener; peut-être y aurait-il quelque danger à la lui refuser.

Le Père. J'en vois aussi à l'accorder, et je vous avoue que je suis assez embarrassé. S'il voulait la garder, quel moyen de retourner chez nous? elle est d'ailleurs remplie de toutes nos provisions, du seul baril de poudre qui me reste, de différens outils ou de quincailleries dont je voulais trafiquer avec eux; n'est-il pas possible que tout soit pillé, saccagé?

Le Missionnaire. Je n'oserais pas en répondre; je n'ai pu parvenir encore à les corriger du vol, qui semble inhérent à leur nature. J'i-

magine un seul moyen de vous tirer d'embarras, me dit-il; mais c'est encore un retard, et je vois, je sens tout ce que vous devez souffrir: ce serait d'accompagner le roi à son habitation, qui n'est pas très-éloignée, et de ramener vous-même votre pinasse; Parabéri la gardera jusqu'à votre départ, et je vous réponds de lui. Qu'en dites-vous?

—Encore un retard! et si près de mon but et de ma chère Élisabeth!» Le jour s'avançait, et je ne pouvais peut-être pas être revenu avant la nuit. D'un autre côté, si ma femme ignorait que nous fussions si près d'elle, elle savait que l'on avait emmené François et devait être dans les plus vives inquiétudes. Bara-ourou paraissait impatient de notre entretien; il fallait prendre un parti; je m'y décidai tout-à-coup, et, remettant François au missionnaire, je le conjurai de le ramener à sa mère, et de la préparer en même temps à nous revoir bientôt tous, en lui racontant ce qui nous retenait. « Fritz, dis-je à mon fils aîné, j'exige encore de toi ce sacrifice; même pour retrouver ta mère, tu ne voudrais pas, j'en suis sûr, te séparer de moi; il te faut pour être heureux nous voir tous réunis; encore une heure ou deux et nous le serons tous.

— Partons, » dit Fritz avec un peu d'humeur, et Ernest avec calme. M. Willis dit au roi que, pour l'honorer et lui témoigner notre reconnaissance, nous voulions, moi et mes fils aînés, l'accompagner chez lui. Il en parut très-flatté et fit asseoir mes deux fils à ses côtés, les appela ses *tayo*, se fit répéter leurs noms, qu'il eut beaucoup de peine à prononcer, et finit par appeler Fritz Bara, et Ernest Ourou, et par se nommer lui-même Fritz-Ernest. M. Willis et François descendirent. Notre cœur se serra en les voyant partir pour aller où nous désirions si passionnément d'être; mais le dez en était jeté. Le roi donna l'ordre du départ, le canot et la pirogue prirent les devans, et nous les suivîmes. Après une heure de navigation nous découvrîmes le palais royal : c'était un hangar de bambous, assez vaste, recouvert artistement de feuilles de palmier. Au devant plusieurs femmes étaient assises et travaillaient à faire des pagnes de roseaux; elles en portaient toutes. Leur chevelure était arrangée avec assez de soin en touffes tressées sur leur tête : nous n'en vîmes aucune qui fût jolie, excepté deu filles du roi, âgées de dix à douze ans, très-noires, mais assez gracieuses, et qu'il desti-

nait sans doute pour épouses à mon François. Nous descendîmes de la pinasse à cent pas de l'habitation. Les femmes vinrent au-devant de nous avec une branche de mimosa dans chaque main; elles formèrent une espèce de danse singulière en entrelaçant leurs bras et remuant les pieds vivement; mais sans bouger de la place, et chantant alternativement quelque chose qui ressemblait plus à des cris qu'à du chant. Le roi paraissait y prendre grand plaisir; il appela ses femmes et ses filles et leur montra ses *tayo*, *Bara* et *Ourou*, s'appelant lui-même Fritz-Ernest. Il se joignit à la danse et y entraîna mes fils, qui s'en tirèrent assez bien. Quant à moi il me traitait avec respect, m'appelant toujours *éroué* (père); et me fit asseoir sur un gros tronc d'arbre au devant de son habitation, qui sans doute était son trône, car il m'y plaça en grande cérémonie, après avoir frotté son nez royal contre le mien. Quand la danse fut finie les femmes rentrèrent dans le hangar, et revinrent nous offrir une collation dans des écales de cocos. C'était une espèce de bouillie ou de pâte faite, je crois, de différens fruits mêlés de lait de coco et d'une espèce de farine. Ce mélange me

parut détestable; je m'en dédommageai avec quelques amandes de cocos et le fruit de l'arbre à pain. Voyant que je les aimais, Bara-ourou donna l'ordre d'en cueillir et de les mettre dans la pinasse.

La grande cabane était adossée contre un bois de palmiers et d'autres arbres, en sorte que notre provision fut bientôt faite. Cependant cela donna le temps à mes fils de courir à la pinasse, gardée par Parabéri, et de sortir de la caisse des grains, des perles, des miroirs, des ciseaux, des aiguilles et des épingles pour les distribuer aux femmes. Quand on eut apporté les fruits qui nous étaient destinés, je fis signe à Bara-ourou de les mener voir la pinasse; il les appela. Elles arrivèrent timidement, se tenant derrière le roi et ayant l'air de ne pouvoir marcher que par son ordre. Elles portaient les fruits deux à deux dans des espèces de corbeilles de roseaux, artistement tressées, et qui nous parurent avoir une forme européenne. Dans l'habitation même il n'y avait pas d'autres meubles que des nattes, qui, sans doute, leur servaient de lits, et quelques troncs d'arbres servant de chaises et de tables. Beaucoup de paniers de différentes formes étaient suspendus aux

bambous serrés qui formaient la cloison : il y avait aussi des lances, des sagayes, des frondes, des casse-têtes, qui nous firent juger que c'était une nation assez belliqueuse. Nous regardâmes ces différens objets très-superficiellement; notre cœur nous appelait ailleurs et notre impatience devenait toujours plus vive. Je me hâtai de joindre mes fils qui m'attendaient sur la pinasse avec les présens destinés aux femmes; ils les leur distribuèrent. Elles n'osèrent pas exprimer leur joie; mais on la lisait sur leur visage. Elles se hâtèrent de se parer de nos dons, et l'instinct de coquetterie naturel aux femmes leur fit attacher plus de prix que leurs maris aux petits miroirs. Elles comprirent très-bien leur usage, et s'en servirent pour arranger nos tours de rassade, de la manière la plus avantageuse, autour de leur cou, de leur tête et de leurs bras.

Enfin, le signal du départ est donné; j'ai frotté mon nez contre celui du roi, j'ai ajouté à mes présens un paquet de clous et un de boutons dorés, qu'il avait l'air d'envier; je suis monté dans la pinasse, et, sous la conduite du bon Parabéri, nous avons repris le chemin du côté de l'île qui renfer-

mait ceux que je brûlais de voir. Quelques sauvages nous accompagnèrent dans leur pirogue; nous aurions préféré n'avoir que notre ami Parabéri; mais nous n'étions pas les maîtres.

Poussés par un vent favorable, nous arrivâmes assez vite sur la plage que nous avions quittée, et nous eûmes le plaisir d'y trouver notre excellent missionnaire qui nous attendait. « Venez, nous dit-il, vous allez bientôt recevoir la récompense de votre dévoûment conjugal et paternel; votre femme et vos deux fils cadets vous attendent avec autant d'impatience que vous en avez de les revoir; ils auraient voulu venir au-devant de vous; mais votre femme est encore trop faible et Jack trop souffrant. Ne vous alarmez pas, votre femme se ressent de ses peines et boite encore, votre fils a la fièvre de suppuration; mais tous deux seront guéris lorsque vous serez près d'eux. »

Je ne répondis rien, j'étais trop ému; Fritz passa son bras sous le mien, moins pour m'aider à marcher que pour se forcer lui-même à ne pas prendre les devans. Ernest fit de même avec M. Willis. Le calme de mon second fils plaisait au bon missionnaire;

il aimait aussi son goût pour l'étude et cherchait à l'encourager.

« Mon frère en J.-C., me dit-il doucement, après une bonne demi-heure de marche, nous voilà très-près de la demeure hospitalière où vous allez retrouver des objets déjà chéris, et d'autres qui méritent de l'être. Je regardai autour de moi et je n'aperçus rien qui ressemblât à une habitation ; je ne voyais que des arbres et des rochers, enfin j'aperçus un peu de fumée qui s'échappait à travers les arbres, et, presque au même instant, je vis François qui guettait notre arrivée et qui vint en courant au-devant de nous. « Maman vous attend, » nous dit-il. Il nous fit entrer sous un fourré d'arbrisseaux, assez épais pour cacher entièrement l'ouverture d'une espèce de grotte, où l'on ne pouvait entrer qu'en se baissant, et qui ressemblait beaucoup à la tanière de l'ours du revers de notre île. Une natte de jonc en fermait l'entrée sans empêcher cependant le jour d'y pénétrer. François écarta la natte en entrant : « Maman, nous voilà. » Au moment même une femme, qui paraissait avoir tout au plus de vingt-cinq à trente ans, d'une figure agréable et douce, vint me recevoir. Elle était vêtue en entier

d'un habillement tout composé de feuilles de palmier cousues ensemble, qui tenait depuis le col jusqu'au bas de la jambe; ses bras seuls étaient nus et très-beaux; ses cheveux blonds étaient tressés et noués sur sa tête. « Soyez le bien-venu, me dit-elle en me prenant la main, vous serez tous les trois les meilleurs médecins de ma pauvre amie. » Nous entrons : mon Elisabeth, assise sur un lit de mousse et de feuilles, me tendait les bras et versait d'abondantes larmes; notre pauvre petit blessé était couché à côté d'elle; une petite nymphe de onze à douze ans tâchait de le soulever, un de ses jolis bras était passé autour de lui, de l'autre elle tenait ses mains. « Vois ton papa et tes frères, Jack, lui disait-elle, tu es bien heureux de les retrouver; je n'aurai pas ce bonheur, mais ton papa sera le mien, et toi mon frère. »

Jack la remercia par un baiser. Fritz et Ernest, à genoux près de la couche, embrassaient leur mère; Fritz lui demandait pardon d'avoir blessé son frère, embrassait Jack, s'informait de sa blessure; et moi, qui peindra ce que j'éprouvais? nulle langue ne peut le rendre! « Chère, chère Elisabeth! » était tout ce que je pouvais prononcer. Pauvre

Elisabeth, elle ne put supporter tant d'émotions et retomba sur son coussin de mousse, à peu près sans connaissance. La jeune femme, que j'entendis nommer madame Hirtel, s'approcha d'elle, lui donna ses soins. Elle reprit ses sens, me présenta son amie et les deux filles de madame Hirtel. L'aînée, qui se nommait Sophie, âgée de douze ans, était encore au près de Jack; la petite Mathilde, qui en avait dix ou onze, jouait avec Francois; le bon missionnaire, à genoux, remerciait l'Être suprême de nous avoir réunis. « Et pour la vie! s'écria ma femme. Cher ami, j'étais bien sûre que tu irais me chercher; mais savais-je si tu pourrais jamais me retrouver? à présent ne nous séparons plus ni les uns ni les autres, ne quittons pas cette parfaite amie, qui consent à nous suivre dans l'île *Heureuse*, c'est le nom que je lui donnerai si j'ai le bonheur de m'y retrouver avec tout ce que j'aime au monde. Oh! que Dieu est bon! comme il sait tirer le bien du mal! ma cruelle épreuve m'a valu le premier des biens après celui d'être épouse et mère, une amie et deux filles charmantes, car nos deux familles n'en feront plus qu'une.» Ce mot valut un baiser de Jack, à sa mère

d'abord, et ensuite à Sophie. Madame Hirtel me demanda aussi mon amitié pour elle et pour ses enfans; on juge si elle lui fut accordée. « Et pour compléter notre bonheur, dis-je au digne M. Willis qui s'était rapproché de nous, il faut que vous me promettiez de visiter souvent l'île Heureuse, et de vous y fixer lorsque votre mission sera finie. — A condition, me répondit-il, que de votre côté vous viendrez m'aider à l'accomplir, et que, pour y réussir, vous apprendrez, ainsi que vos fils, l'idiome de vos voisins, car cette île est plus rapprochée de la vôtre que vous ne le pensez. Vous avez fait un grand détour pour y arriver; et Parabéri, qui était de l'excursion, m'a assuré qu'avec un bon vent on pouvait y aller dans une journée en partant de cette pointe. Au surplus, vos fils ont tellement gagné le cœur de cet honnête insulaire, qu'il ne veut plus vous quitter, et m'a demandé la permission de vous suivre dans votre île et d'y rester; il vous rendra mille petits services, vous apprendra à tous sa langue, et sera un moyen de communication plus intime entre nous. » J'en fus enchanté, et lui promis le bonheur de Parabéri qui serait notre ami. Mais il n'était pas ques-

tion de partir encore, M. Willis demanda quelques jours pour achever la guérison de son blessé. « Vous viendrez, me dit-il, loger avec vos fils aînés dans ma hutte qui n'est pas très-éloignée. » J'avais tant de choses à demander et à apprendre que je ne savais par où commencer; l'histoire de l'enlèvement de ma femme, celle Jack et celle de madame Hirtel, qui devait être bien intéressante. Elisabeth, trop faible encore pour parler long-temps, demanda que celle-ci passât la première. La nuit arriva, le missionnaire alluma une lampe de calebasse qui éclaira suffisamment le petit espace où nous étions. Après une légère collation de fruits d'arbre à pain, madame Hirtel commença sa narration.

CHAPITRE LVII.

Madame Hirtel.

« MA vie, nous dit-elle, n'offre aucun événement jusqu'à celui qui m'amena dans cette île. Mariée très-jeune à M. Hirtel, négociant à Hambourg, homme excellent, et que j'ai vivement regretté, je fus aussi heureuse qu'on peut l'être dans une union arrangée par mes parens, et sanctionnée par la raison. Trois enfans, un fils et deux filles vinrent encore resserrer nos liens, dans les trois premières années de mon mariage. M. Hirtel voyant sa famille s'augmenter aussi promptement, eut l'ambition d'augmenter aussi sa fortune; on lui offrit un établissement avantageux aux îles Canaries, il l'accepta, et obtint facilement de moi, de nous y établir en famille pendant quelques années. Mes parens étaient morts, aucun premier lien ne me retenait en Europe; je partais avec mon mari et mes enfans, j'allais voir des pays nouveaux, et ces belles îles fortunées dont j'en-

tendais parler avec enthousiasme; je partis donc avec joie, bien loin de prévoir quelle série de malheurs j'allais chercher.

» Notre navigation fut d'abord fort heureuse; mes enfans se portaient à ravir et s'amusaient, ainsi que moi, de tout ce qu'ils voyaient. J'avais alors vingt-trois ans; Sophie, ma fille aînée, était dans sa septième année, Mathilde dans sa sixième, et mon petit Alfred n'avait pas encore cinq ans : il était l'idole de son père, et le méritait par sa jolie figure et par sa gentillesse; il était aussi le favori de tout l'équipage; les matelots se disputaient à qui l'aurait dans ses bras et jouerait avec lui. Pauvre enfant! c'est ce qui a causé sa perte.... » Elle garda un moment le silence, ses yeux se remplissaient de larmes, et son cœur était oppressé; ma femme lui serra la main avec affection. Elle reprit d'une voix un peu altérée : « Il était blond comme votre François, mon cher Alfred! et lui aurait ressemblé!» Ma femme aurait volontiers répondu : « Ah! il sera aussi votre fils!... » Je le lisais dans ses yeux, dans son regard maternel jeté sur les deux enfans assis sur la même natte. Madame Hirtel passa sa main sur les cheveux bouclés de mon fils, soupira, et continua.

« Un correspondant de mon mari, avec qui il avait des affaires d'intérêt assez considérables, demeurait à l'Ile-de-France; il résolut d'y aller et d'y réaliser des fonds dont il avait besoin pour commencer son établissement à Santa-Cruz; nous nous y rendîmes donc. M. Hirtel reçut une somme qui composait à peu près toute sa fortune actuelle, et qu'il devait placer plus avantageusement.

» Nous nous rembarquâmes pour notre destination sous les plus heureux auspices; le temps était superbe et le vent favorable; mais il ne tarda pas à changer, et nous fûmes assaillis par une tempête et un ouragan terribles; les matelots assuraient n'en avoir pas vu de semblables. Pendant plus de huit jours, notre vaisseau ballotté par des vents contraires, fut jeté dans des mers inconnues, perdit tous ses agrès, et finit par ne conserver aucun espoir de salut, faisant eau de tous les côtés.

» Dans cette extrémité, mon mari voulut essayer d'un dernier moyen pour nous sauver. Il nous attacha fortement mes filles et moi sur une planche; je demandai en grâce que mon fils y fût aussi, mais son père, craignant qu'un poids de plus, quelque léger qu'il fût, n'ajoutât au danger, se défiant peut-être de

mes forces, voulut se charger seul de ce précieux enfant. Son intention était de s'attacher aussi lui-même sur une seconde planche, de la lier à celle qui nous portait, de prendre son fils dans ses bras, et d'avoir ainsi la chance d'arriver tous sur une terre qui ne paraissait pas éloignée. Pendant qu'il était occupé à nous placer, il avait remis son Alfred à un matelot qui aimait particulièrement cet enfant. J'entendis qu'il disait à mon mari : « Laissez-le-moi, je vous promets de le sauver; » le père insista pour l'avoir, je criais aussi pour qu'on me le donnât. Pendant ce débat, le vaisseau, qui, déjà penché, sur le côté, achevait de se remplir d'eau, s'enfonça davantage, et fut enfin complétement submergé; il disparut avec tout l'équipage. La planche sur laquelle j'étais avec mes filles surnagea seule, et je ne vis plus autour de moi que la mort et la désolation. » Madame Hirtel s'arrêta, presque suffoquée par le souvenir de cet affreux moment. « Pauvre, pauvre femme! disait la mienne en sanglottant. Il y a plus de cinq ans que ce malheur est arrivé. Ce fut aussi l'époque de notre naufrage, qui sans doute fut causé par la même tempête. Mais combien je fus plus heureuse! je n'ai perdu aucun des miens, le

vaisseau même nous est resté, et ce fut une grande ressource. Mais vous, malheureuse amie, quel miracle a pu vous préserver ? » Madame Hirtel leva au ciel ses beaux yeux pleins de larmes.

« C'est, dit le missionnaire, celui pour qui aucun miracle n'est impossible, qui prend soin de la veuve et de l'orphelin, et compte les cheveux de notre tête. Continuez, madame, dites-nous quelle force, quel courage il peut donner au cœur d'une mère chrétienne.

—Je l'avoue, reprit-elle, je fus bien près d'en manquer, lorsque après avoir été ballottée et bercée par les vagues en fureur, je me vis jetée sur ce que je crus d'abord être un banc de sable, avec deux enfans de sept et de six ans. Oh ! combien alors j'enviais le sort de mon mari et de mon fils ! Avec quelle ardeur j'aurais demandé à Dieu de les suivre, si je n'avais pas été mère ! Mes deux filles étaient inanimées à mes côtés, mais je vis qu'elles respiraient encore, et je ne pensai plus qu'à les sauver. Au moment où M. Hirtel lança la planche à l'eau, il jeta dessus une boîte carrée de fer-blanc, dont je m'emparai machinalement, et que je tenais encore serrée lorsque la planche s'arrêta; elle ne fermait pas à clef, mais

assez fort cependant pour me donner beaucoup de peine à l'ouvrir, n'ayant pas mes mouvemens libres; j'en vins à bout cependant. Elle contenait quelques pièces d'or et des billets de banque que je regardai à peine. A quoi me servaient alors ces inutiles richesses? Mais ce qui en fut une véritable, c'est que, dans le porte-feuille de maroquin rouge qui renfermait les billets, il y avait tous les petits meubles d'usage, tels que couteau, ciseaux, crayons, outils à percer, etc., et même un flacon plein d'une eau spiritueuse, qui me fut bien utile pour mes enfans. Je commençai par couper les petites cordes qui nous attachaient; je fis ensuite respirer et même avaler quelques gouttes d'eau de Cologne à mes filles, je les en frottai, et leur fis rendre l'eau salée. Le vent soufflait toujours avec violence, mais les nuages se dissipèrent, le soleil parut, et nous sécha, nous réchauffa. Mes pauvres petites ouvrirent les yeux, m'embrassèrent, et, sur cette plage déserte, j'éprouvai encore un vif sentiment de bonheur. Mais combien celui qui lui succéda fut cruel, quand les premiers mots de Sophie et de Mathilde furent pour demander leur papa et leur frère! Je ne leur

dis pas qu'ils n'existaient plus, je cherchai à me tromper moi-même, à conserver une espérance, hélas! bien faible et bien illusoire, mais qui servait au moins à soutenir mes forces. M. Hirtel nageait bien, le matelot mieux encore; je croyais entendre les derniers mots que j'eusse entendus, lorsqu'il disait à mon mari : *Soyez tranquille, je vous promets de sauver ce cher enfant.* Tout ce que je voyais flotter au loin faisait battre mon cœur, je m'avançai sur la rive, et je n'aperçus que des débris que je ne pouvais pas même atteindre. Quelques-uns cependant furent poussés sur le rivage, et je pus m'en servir pour en faire une espèce d'abri, en les appuyant, ainsi que notre planche, contre un quartier du roc : mes pauvres petites pouvaient être garanties, en se blottissant derrière, de la pluie, ou de l'ardeur du soleil. J'avais eu le bonheur de conserver un chapeau de castor, très-enfoncé sur ma tête et qui me rendait le même office; mais je n'en étais pas encore à sentir mes jouissances, et lorsque mes filles me dirent qu'elles avaient faim, j'éprouvai vivement que tout me manquait. J'avais vu sur le rivage un coquillage ressemblant à des huîtres ou à des moules,

j'allai les ramasser, et je parvins à les ouvrir avec mon couteau ; je les leur fis avaler, j'en mangeai moi-même, et ce repas fut suffisant pour le premier jour. La nuit vint ; mes filles firent leur prière du soir, et j'en joignis une bien ardente pour que Dieu vînt à notre secours. Je les arrangeai, aussi bien que je pus, sur notre planche, et je m'y couchai moi-même. Elles ne tardèrent pas à s'endormir ; mais moi, malgré ma fatigue et mon abattement, je ne pus fermer l'œil. Si je perdais un instant mes idées, le bruit des vagues, se brisant sur le rivage, me les rendait bientôt ; je me levais alors pour voir, à la clarté des étoiles, si elles ne m'amenaient point quelques consolateurs ; je ne voyais rien que la vaste mer qui avait englouti le soutien et le charme de ma vie, mon époux et mon fils, et je retournais auprès de ce qui me restait : puisque j'étais mère encore il ne m'était pas permis de désirer ma fin.

» Dès que le jour parut, je me levai pour aller chercher au bord de la mer quelques coquillages pour notre déjeuner. En marchant sur le sable je fus sur le point d'enfoncer mon pied dans un trou, et je crus sentir quelque chose qui se cassait : je me

baissai, et mettant la main dans le trou, je m'aperçus qu'il était plein d'œufs; j'en avais cassé deux ou trois, que je goûtai et qui me parurent excellens. A la couleur, à la forme et au goût, je reconnus que c'étaient des œufs de tortue; il y en avait au moins soixante, ainsi je ne fus plus en peine de notre nourriture. J'en pris dans mon tablier autant qu'il me fut possible pour les préserver de la chaleur du soleil; je tâchai de les conserver frais en les enfonçant dans le sable et les recouvrant d'un bout de planche; j'y réussis assez bien; j'en retrouvais d'ailleurs au bord de la mer autant que j'en voulais; j'en ai trouvé à la fois jusqu'à quatre-vingt-dix. Ils sont recouverts d'une couche de sable si mince, qu'ils ne donnent nulle peine. Ce fut notre seule nourriture, avec des huîtres, tant que nous fûmes sur cette plage; mes enfans s'en trouvaient bien et les aimaient beaucoup. J'ai oublié de vous dire que j'eus le bonheur de trouver assez près de nous un ruisseau d'eau douce, qui se jetait dans la mer; c'est le même qui coule au devant de mon habitation et qui m'y a conduite; ce fut pour moi un grand bonheur. Le premier jour, avant cette découverte, je souffrais beaucoup de la soif ainsi que mes enfans,

et ce ruisseau fut notre sauveur. J'abuserais de votre patience si je vous racontais jour par jour notre triste vie. Hélas! ils se ressemblaient tous, et chacun d'eux emportait mes espérances. Tant que je m'étais flattée de voir arriver quelques consolations ou quelques secours, je n'avais pu me résoudre à m'éloigner du bord de la mer; mais enfin elle me devint insupportable, sa vue seule m'inspirait de l'horreur et du désespoir. Mes yeux fatigués ne pouvaient plus supporter cet horizon sans bornes, et ce cristal mouvant, où l'espoir de ma vie s'était englouti; je soupirais après la verdure et l'ombrage des forêts. Quoique j'eusse fabriqué à mes filles des espèces de petits chapeaux de joncs marins, elles n'en souffraient pas moins de l'extrême chaleur, et des rayons ardens du soleil des tropiques. Je me décidai enfin à abandonner cette plage sablonneuse, à pénétrer à tout hasard dans l'intérieur des terres pour y chercher de l'ombre et de la fraîcheur, et à fuir cette mer qui me rappelait si vivement mon malheur. Je résolus de ne pas m'éloigner du ruisseau qui m'était si nécessaire; n'ayant aucun vase pour contenir l'eau, je ne pouvais en emporter avec moi. Sophie, qui est naturellement

adroite, composa, avec une grande feuille, une espèce de gobelet, qui nous servait pour boire : je ne négligeai pas non plus de mettre dans nos poches autant d'œufs de tortues qu'elles purent en contenir.

« Ainsi munie de provisions pour les premiers jours, je me mis en marche avec mes deux enfans, après avoir prié le Dieu de miséricorde de veiller sur nous, et je pris congé du vaste tombeau qui recelait mon mari et mon fils. Je ne m'éloignais pas assez du ruisseau pour le perdre de vue; souvent quelque obstacle m'empêchait de le côtoyer, et me forçait à m'écarter, mais je le retrouvais bientôt. Ma fille aînée, très-forte et robuste, me suivait très-bien; j'avais l'attention de ne pas marcher trop long-temps sans me reposer; mais je fus obligée de porter souvent sur mes épaules ma petite Mathilde. Toutes les deux se trouvaient si heureuses à l'ombre des bois, et s'amusaient tellement des beaux oiseaux dont ils étaient remplis et d'un charmant singe vert, fort petit et fort alerte, qu'elles avaient repris toute leur gaîté. Elles chantaient, me disaient mille folies, mais me demandaient trop souvent si Alfred et papa ne reviendraient pas bientôt

voir ces jolies bêtes, et si nous allions les chercher. Ces propos déchiraient mon cœur; je crus devoir leur dire alors qu'elles ne les reverraient pas ici-bas et qu'ils étaient allés tous deux au ciel vers le bon Dieu, qu'elles priaient matin et soir. Sophie resta pensive, et des larmes coulaient sur ses joues : « Je le prierai plus souvent encore, me dit-elle, pour qu'il rende bien heureux papa et Alfred, et qu'il nous les renvoie. — Maman, dit Mathilde, c'est pour aller aussi au ciel, n'est-ce pas, que nous avons quitté la mer? Y serons-nous bientôt? y verrons-nous de beaux oiseaux comme ici? » Nous cheminions toujours, mais très-lentement, et nous reposant souvent; la nuit s'avança, et il fallut songer à trouver un gîte dans une espèce de bosquet très-épais, où je ne pus parvenir qu'en me baissant. Il était formé d'une espèce d'arbre dont les branches pendent jusqu'à terre, y prennent racine, en produisent bientôt d'autres qui font de même, et deviennent enfin un fourré presque impénétrable. J'y trouvai cependant pour nous coucher une place qui me parut à l'abri des invasions de bêtes ou d'hommes sauvages, que je redoutais également. Nous avions encore quelques œufs, que nous

mangeâmes; mais je prévoyais avec effroi le moment où ils nous manqueraient, si je ne trouvais pas à les remplacer par quelque autre nourriture. Je voyais bien des fruits sur les arbres, mais, ne les connaissant pas, je n'osais céder aux désirs de mes enfans, qui me pressaient de leur en donner. J'apercevais bien des noix de cocos au-dessus des palmiers, mais elles étaient hors de ma portée, et quand j'aurais pu les atteindre, je n'aurais pas su les ouvrir. L'arbre sous lequel nous avions pris notre asile était, autant que je pus en juger, un figuier d'Amérique; il portait une quantité de fruits de la forme des figues d'Europe, rouges et très-petites. Je hasardai d'en manger, je les trouvai moins bonnes que les nôtres, douces, fades; mais, autant que je pus en juger, fort innocentes, ; je remarquai que les petits singes verts en mangeaient avec avidité, je n'eus plus aucune crainte, et je laissai mes petites s'en régaler. J'appréhendais bien davantage l'approche de quelque animal malfaisant pendant la nuit; je n'avais vu cependant qu'un charmant petit quadrupède ressemblant aux lapins et aux écureuils; il y en avait en quantité, et, à l'approche de la nuit, plusieurs se glissèrent sous nos branches.

Mes filles auraient bien désiré en prendre un, mais je ne voulus pas avoir ce souci de plus. Notre nuit fut tranquille; le chant des oiseaux nous réveilla de bonne heure. Je jouis de ne plus voir les vagues se briser sur le rivage, et de sentir la fraîcheur des bois et le parfum de mille fleurs charmantes, dont mes filles firent des guirlandes qu'elles arrangèrent autour de leur tête et de la mienne. Cette parure dans ce moment de deuil et de dénûment me fit un effet singulier et pénible; j'eus la faiblesse de ne pas leur permettre cet innocent plaisir; j'arrachai ma guirlande et la jetai dans le ruisseau. « Cueillez des fleurs, mes enfans, dis-je à mes filles, mais ne vous en parez pas; ces ornemens ne sont plus faits pour nous; votre père et votre cher Alfred ne les verront pas. » Elles restèrent tristes et pensives sans rien dire, mais elles ôtèrent leurs guirlandes qu'elles jetèrent aussi dans le ruisseau.

« Nous suivîmes son cours un peu plus loin, et nous passâmes encore cette nuit et la suivante sous des arbres. Nous eûmes le bonheur de trouver encore quelques figues, mais elles ne suffirent pas pour nous rassasier, et je n'avais plus d'œufs de tortues. Dans ma

détresse, j'étais presque décidée, malgré l'horreur que j'avais pour la mer, à retourner sur ses bords, où je trouvais au moins cette nourriture. Assise au bord du ruisseau, je réfléchissais bien tristement à notre situation et au parti que je devais prendre, lorsque Sophie et sa sœur, qui s'amusaient à jeter des pierres dans l'eau, me dirent : « Regardez, maman, les jolis poissons. » Je vis en effet une quantité de petites truites saumonées qui descendaient et remontaient le ruisseau ; mais comment les prendre? J'essayai de me baisser et d'en saisir, elles m'échappaient toujours. Enfin il me vint une idée qui me réussit ; tant il est vrai que la nécessité est la mère de l'industrie ! je coupai avec mon couteau une quantité de branches d'arbustes, et je les entrelaçai ensemble de manière à en faire une espèce de claie très-claire de la largeur du ruisseau, assez étroit à cette place ; j'en arrangeai deux : mes filles m'aidèrent et furent bientôt aussi habiles que moi. Quand elles furent faites, je me déshabillai ; mes filles en firent autant ; nous entrâmes dans le ruisseau et prîmes un bain délicieux, qui nous redonna des forces. Je plaçai une des claies debout dans la largeur du ruisseau, et j'allai mettre la seconde de

même un peu plus bas. Les poissons qui se trouvèrent entre ces deux obstacles voulurent passer au travers de nos claies, que j'avais faites assez serrées pour les retenir. Nous les attendions au passage de l'autre côté de la claie ; beaucoup nous échappèrent, mais nous en prîmes assez pour être rassasiées à notre dîner ; nous les jetions à mesure sur l'herbe, assez loin du bord du ruisseau pour qu'ils ne pussent y rentrer. Mes filles en auraient pris plus que moi, mais ma sensible Sophie les remettait dans l'eau pour leur faire plaisir, disait-elle, et Mathilde pour les voir sauter. Quand j'en eus assez pris, je retirai mes claies, nous nous rhabillâmes, et je pensai à faire cuire ma pêche ; mais pour cuire il faut du feu, et je n'en avais jamais allumé moi-même. Cependant j'avais souvent vu M. Hirtel, qui était fumeur, allumer sa pipe avec un briquet ; il y en avait un dans la précieuse caisse, avec de l'amadou et des allumettes. J'essayai, et après quelques essais, l'amadou s'alluma. J'avais encore là quelbranches de mes claies ; mes enfans m'apportèrent des feuilles sèches, et j'eus bientôt un feu vif et brillant qui, malgré la chaleur du climat, me fit plaisir à voir. J'ôtai avec mon

couteau les écailles de mes truites, je les lavai bien dans le ruisseau et les mis ensuite rôtir sur la braise. C'était mon apprentissage en fait de cuisine. Je pensai combien il était utile dans l'éducation des jeunes demoiselles de leur en donner quelque idée : qui peut prévoir dans quelle situation elles se trouveront? Ce dîner européen nous fit plaisir, ainsi que le bain et la pêche qui l'avaient précédé. Décidée alors à m'établir auprès du ruisseau, et sous l'ombrage des figuiers, je ne devais être retenue que par la crainte de manquer le passage de quelque vaisseau qui pouvait nous ramener en Europe. Mais pourrez-vous me comprendre, quand je vous avouerai qu'abattue par la douleur et n'ayant plus aucun soutien, ayant perdu mon mari mon fils et notre fortune, forcée pour vivre et pour élever mes filles d'avoir recours à la bienfaisance de quelques amis; obligée pour les retrouver d'exposer mes enfans aux dangers d'une navigation qui me faisait frémir, je préférais rester où le sort et la Providence m'avaient jetée, y vivre heureuse sans avoir obligation à personne de mon existence. J'aurais sans doute beaucoup de peine à la soutenir cette existence qui ne

m'intéressait que pour mes enfans, mais cette peine même était une occupation, une distraction. Mes filles apprendront de bonne heure à supporter les privations, à se contenter d'une vie simple et frugale, à travailler pour se la procurer. N'ayant aucun objet de comparaison, elles ne seront ni humiliées ni envieuses, et ce seul bien n'en vaut-il pas beaucoup d'autres ? je leur apprendrai le peu que je sais, au moins ce qui pourra leur être utile, et l'étude de notre sainte religion sera la première que je graverai dans leur jeune cœur. N'ayant aucunes distractions du monde, ne voyant, n'entendant que leur mère, qui les ramènera sans cesse à cette pensée, je puis espérer qu'elle se gravera dans leur âme, et qu'elles y puiseront les vertus qui leur sont si nécessaires, la résignation, la soumission, le contentement d'esprit : quant à leur avenir, je ne m'en inquiétais pas encore. Mariée à l'âge de quinze ans, je n'en avais alors que vingt-trois ; j'étais assez jeune pour me flatter, avec l'aide de Dieu, de ne pas les laisser de long-temps orphelines ; et dans quelques années qui sait ce qui peut arriver ?... Je n'étais d'ailleurs pas assez éloignée de la mer pour ne pas y retourner quel-

quefois, ne fût-ce que pour chercher des œufs de tortues et des huîtres, lorsque je n'aurais plus rien à manger. Je restai donc sous mon figuier pendant la nuit, et le jour au bord de mon ruisseau.

— Oh! s'écria ma femme, c'est aussi sous un figuier que j'ai passé quatre heureuses années de ma vie, avec mes chers enfans, bénissant tous les jours le ciel de nous avoir placés dans une agréable retraite, loin des vices et du bruit du monde. — Chère amie, sans nous connaître, notre sort et nos cœurs étaient déjà à l'unisson. — Désormais ils ne seront plus séparés. »

Elles s'embrassèrent tendrement; la soirée était déjà avancée. Madame Hirtel ou Emilie, et par abréviation Mimi, c'est le nom que ses enfans lui donnaient souvent, nous fit observer qu'après tant d'émotions, ma femme devait avoir besoin de repos : elle en convint, et nous remîmes au lendemain la fin de l'histoire de l'aimable solitaire.

Mes fils aînés et moi nous suivîmes le bon missionnaire dans ce qu'il appelait sa hutte. C'était une case dans le genre du palais du roi; mais plus petite, formée de bambous serrés les uns contre les autres, avec de la

mousse et de la terre grasse entre deux, qui formait une cloison assez solide et recouverte de même. Une natte étendue dans un coin formait son lit, sans couverture; mais il nous montra une peau d'ours qui lui en servait l'hiver, et qu'il étendit par terre pour nous; j'en avais remarqué une semblable dans la grotte de madame Hirtel; il nous dit que le lendemain nous apprendrions l'histoire de ces peaux, liée à celle d'Emilie. En attendant, nous nous couchâmes dessus, après une superbe prière de M. Willis; et, pour la première nuit depuis l'enlèvement de ma femme, je jouis entre mes deux fils d'un sommeil doux et paisible.

La tortue est un animal amphibie, vivant dans l'eau et sur la terre; sa structure est singulière; elle est couverte en entier d'une écaille mobile, solide, voûtée, faite en écusson et marbrée de diverses couleurs. On n'aperçoit de l'animal que la tête, qui ressemble à celle du serpent; sa queue et ses pates ressemblent à celles du lézard. Cette écaille, qui la recouvre en entier, est un rempart impénétrable au corps de l'animal, et fournit une retraite sûre aux parties découvertes qu'il rentre en dedans au moindre danger. Cette cuirasse de la tortue est si forte, qu'un carrosse pourrait passer dessus sans la casser ou l'aplatir; on n'y parvient qu'au moyen de fers ou d'eau bouillante. Il y a des tortues terrestres et d'autres ma-

ritimes; ces dernières ne diffèrent des autres que par leur grosseur qui est quelquefois énorme, par leurs pieds faits pour nager, et par leur tête qui se termine en bec de perroquet. Des voyageurs assurent en avoir vu d'une telle grosseur, que douze ou quatorze hommes pouvaient être à la fois sur son écaille, que l'on nomme carapace, et qui peut servir de barque. Les pêcheurs prennent les tortues en les renversant sur le dos pendant qu'elles dorment sur la surface de l'eau. Lorsqu'elles sont ainsi renversées elles jettent de profonds soupirs, et versent des larmes en abondance. Leur fertilité est très-grande; une tortue pond de quinze en quinze jours de soixante à quatre-vingts œufs à la fois, et trois cents au moins par années; elles les pondent dans un trou qu'elles font avec leurs pattes, sur le sable, au-dessus de l'endroit où les vagues arrivent; elles les couvrent très-légèrement pour que le soleil les réchauffe; ils sont gros comme une pomme, la coquille est comme du parchemin, l'intérieur comme celui des œufs de poules.

(Valmont de Bomare. *Dictionnaire d'histoire naturelle.*)

CHAPITRE LVIII.

Suite de l'histoire d'Emilie.

Nous revînmes de bon matin à la grotte, et nous eûmes le plaisir d'apprendre que nos chers malades éprouvaient un mieux sensible. Ma femme avait bien dormi. M. Willis pansa la blessure de Jack, et la trouva en bon état. Madame *Mimi* dit à ses filles de préparer le déjeuner; elles sortirent et rentrèrent bientôt avec une femme sauvage et un petit garçon de quatre ou cinq ans, qui portaient dans des paniers de jonc très-artistement tressés toutes sortes de fruits, des figues, des goyaves, des fraises, des cocos, etc., et de ceux de l'arbre à pain. « Il faut, dit Emilie, que je vous présente le reste de ma famille, qui aussi doit faire partie de la vôtre; voilà *Canda,* la femme de votre ami *Paraberi;* et voici leur fils *Minon-Minou,* qui est aussi le mien; votre chère Elisabeth les aime déjà, et je vous demande pour eux votre amitié; ils nous suivront dans l'île Heureuse,

— Et si vous saviez, dit François, comme Minon est gentil, comme il sait déjà grimper aux arbres, courir, sauter; bien qu'il soit plus petit que moi, il sera également mon bon ami.

— Notre ami à tous, s'écria Jack. — Et la bonne Canda, dit Elisabeth, sera notre aide et notre amie. » Elle lui serra la main, je fis de même et j'embrassai le petit Minon-Minou, qui me le rendit de tout son cœur, et à ma grande surprise me parla très-bon allemand; la mère savait aussi plusieurs mots de cette langue. Ils s'occupèrent ensuite de notre déjeuner, ouvrirent les cocos, et versèrent le lait dans l'écale, après avoir séparé l'amande; rangèrent les fruits sur un tronc d'arbre, qui servait de table et firent grand honneur au talent de leur institutrice.

« J'aurais voulu vous offrir du café, dit madame Hirtel, car il en croît dans cette île, et peu loin de ma demeure; mais, n'ayant aucun ustensile pour le griller, le moudre et le faire cuire, il m'a été bien inutile, et je n'ai pas même essayé d'en récolter.

— Crois-tu, mon cher ami, qu'il en viendrait dans notre île? me dit ma femme avec vivacité.

— Sans aucun doute, lui répondis-je, et nous en emporterons des plants quand nous partirons. » Seulement alors je me rappelai que le café était en Europe ce que ma femme aimait le mieux, et son déjeuner ordinaire. Il y en avait sûrement, dans notre vaisseau, des sacs que j'aurais pu prendre; je n'y avais pas pensé, et mon excellente compagne, n'en voyant point arriver, avait eu la discrétion de ne pas m'en parler; une seule fois elle regretta de n'en point avoir pour semer dans son jardin,

Quand elle eut la possibilité d'en avoir elle nous avoua que c'était, avec le pain, presque la seule gourmandise qu'elle eût regrettée. Je lui promis de faire tout mon possible pour l'acclimater dans notre île; mais en la prévenant que, selon toute apparence, il ne serait pas de la première qualité, et qu'elle ne devait pas s'attendre à boire du moka; mais la longue privation de cette boisson délicieuse l'avait rendue moins difficile; elle m'assura que ce serait toujours un vrai régal.

Après notre déjeuner nous priâmes madame Hirtel de reprendre son intéressante narration. Elle y consentit :

« Après la réflexion dont je vous ai fait

part hier au soir, nous dit-elle, et que vous avez bien voulu comprendre, je me déterminai à ne retourner au bord de la mer que lorsque j'y serais forcée par le manque de nourriture; mais j'appris à m'en procurer de plusieurs manières. Encouragée par le succès de ma pêche, je fis des espèces de filets avec des filamens d'écorce d'arbre, et d'une espèce de plante ressemblant au chanvre, au moyen desquels je pris plusieurs oiseaux, un entre autres ressemblant à nos grives, très-gras et d'un goût exquis. J'eus plus de peine à surmonter ma répugnance à leur ôter la vie; il ne fallait pas moins que le désir et l'obligation de conserver notre existence; mais je les faisais souffrir le moins qu'il m'était possible; mes filles les plumaient, je les enfilais ensuite dans une branche mince, et je les faisais rôtir ainsi devant le feu. Je trouvai aussi des nids remplis d'œufs, que je jugeai être des œufs de canes sauvages que je voyais souvent voler au-dessus de notre ruisseau. Je me familiarisai avec les fruits dont les singes et les perroquets mangeaient, et qui n'étaient pas placés assez haut pour qu'il nous fût impossible de les atteindre. Je trouvai une espèce de glands semblables

à des noisettes et qui en ont le goût. Mes petites découvrirent de grosses fraises, ce qui fut un vrai régal; et je trouvai dans le creux d'un arbre de beaux rayons de miel que je pus prendre avec un tison fumant, au moyen duquel j'endormis les abeilles.

» J'avais soin de marquer tous les jours sur les feuillets blancs de mon porte-feuille; je parvins au trentième depuis que j'avais commencé ma vie errante sur les bords du ruisseau, dont je ne m'éloignai jamais assez pour ne plus l'entendre murmurer. Cependant j'avançais toujours davantage dans l'intérieur de l'île; je n'y avais fait encore aucune rencontre qui pût m'alarmer, et nous avions eu le temps le plus favorable; mais nous ne jouîmes pas long-temps de ce bonheur. La saison des pluies arriva, et je ne puis vous peindre mon désespoir, lorsque je l'entendis une nuit tomber par torrens. Je n'étais plus sous notre épais figuier, qui nous aurait garantis plus long-temps; l'arbre sous lequel je m'étais établie m'avait tentée par des espèces de réduits entre les racines, remplis de mousse, et qui formaient de très-bons lits naturels; mais le feuillage était léger, et bientôt nous fûmes inondées. Je me couchai un

peu plus près de mes pauvres petites, pour les préserver ; mais je ne voulais pas non plus les étouffer, et bientôt elles furent aussi mouillées que moi; notre réduit se remplit d'eau, et il nous fut impossible d'y rester; mais nous ne fûmes guère mieux levées; nos vêtemens, complétement mouillés, étaient devenus pesans. La nuit très-obscure ne nous permettait pas d'apercevoir un seul chemin : nous courions le risque de tomber ou de nous heurter contre quelque arbre. Mes filles fondaient en larmes, et moi de même; je tremblais pour leur santé, et pour la mienne qui leur était si nécessaire : je compte cette nuit comme un des plus affreux momens de mon pélerinage. Je tombai à genoux, mes enfans m'imitèrent; je leur dis de prier le bon Dieu de nous secourir; il me semblait que leur innocence aurait plus d'efficace. J'offris la soumission la plus entière à la volonté de notre Père céleste, lui demandant avec ardeur la force de soutenir cette épreuve, s'il lui plaisait de la prolonger. Oh! qu'on ne nie pas le bien qu'on reçoit de la prière faite avec confiance et résignation; je l'éprouvai à l'instant même, je me relevai plus forte, plus courageuse, et, quoique la

pluie tombât toujours par torrens, j'éprouvai un bien-être intérieur, une confiance entière en la bonté de notre Père céleste, qui prévint tout murmure, et me fit supporter notre situation actuelle avec patience, et avec l'espoir qu'elle changerait bientôt. Je le dis à mes filles qui déjà étaient consolées. Sophie m'annonça qu'elle avait aussi demandé à son papa, qui était près du bon Dieu, de le prier de faire cesser la pluie et de nous renvoyer le soleil.

« Est-ce qu'il pleut aussi dans le ciel, me demanda Mathilde? je crois bien que oui, puisque c'est du ciel que l'eau tombe; mais sans doute Alfred et papa sont dans la maison du bon Dieu, et ont des habits secs pour se changer quand ils sont mouillés. »

— Je ne sais pas ce qu'ils ont, chère petite, lui répondis-je; mais je sais que quand on est avec Dieu, et qu'on l'aime de tout son cœur, on est toujours bien et il ne vous manque rien. Il viendra aussi à votre secours, soyez-en sûres.

— Je suis déjà toute accoutumée à la pluie, dit Sophie; si seulement tu voulais nous permettre d'ôter nos robes, il nous semblerait que nous sommes dans le ruis-

seau où l'on est si bien. » J'y consentis, pensant que cela leur ferait moins de mal que leurs vêtemens mouillés, qui se colaient sur leur corps et les empêchaient de marcher.

» Le jour commençait à paraître, et j'étais décidée à marcher sans nous arrêter pour nous réchauffer par le mouvement, et à tâcher de trouver une grotte, un arbre creux ou un feuillage épais pour nous mettre à l'abri pendant la nuit suivante.

» Je déshabillai mes petites; je fis un paquet de leurs vêtemens, que je voulus porter; mais ne le trouvant pas trop pesant pour leurs forces, je crus qu'il valait mieux les accoutumer à la peine, aux fatigues, aux travaux qui seraient leur partage, et à n'attendre de services que d'elles-mêmes; je divisai donc mon paquet en deux portions inégales : l'aînée était d'une force remarquable, je lui donnai le plus gros, et à Mathilde seulement leurs deux chemises; je nouai ces deux paquets, j'y passai une branche légère, et leur montrai à la soutenir sur leurs épaules.

» Quand je les voyais marcher ainsi devant moi dans le costume des sauvages, leur petit corps si blanc, exposé à tous les élémens, je ne pouvais retenir mes larmes. « Voilà donc,

pensais-je, la vie à laquelle leur mère les condamne. » J'avais alors le désir de retourner vivre au bord de la mer, dans l'espoir incertain d'y voir arriver quelque vaisseau ; mais j'en étais trop éloignée pour y songer dans ce moment. Je continuai donc à marcher avec plus de peine que mes filles, qui n'avaient gardé que leurs souliers et leur chapeau de joncs. Je portais la précieuse boîte de fer-blanc, dans laquelle j'avais pu mettre quelques restes de notre souper de la veille, qui nous furent très-utiles. Il n'y avait pas moyen de pêcher ou de chasser.

» Cependant le jour s'avançait, la pluie diminuait, et même le soleil parut sur l'horizon. « Voyez, mes enfans, leur dis-je; Dieu vous a entendues, il nous envoie son bon soleil pour nous sécher et nous réjouir; il faut le remercier. — Et aussi papa qui le lui a demandé, dit Mathilde ; oh ! s'il voulait aussi nous envoyer Alfred. » La pauvre enfant aimait beaucoup son frère, et le regrettait sans cesse. A présent encore, on ne peut lui en parler sans faire couler ses larmes. Quand les sauvages nous amenèrent François, elle crut d'abord que c'était lui. « Oh ! comme tu as grandi au ciel ! lui dit-elle ; » et depuis

qu'elle a su que ce n'était pas son frère, elle lui dit souvent : « Je voudrais que tu t'appelasses Alfred, » et lui donne quelquefois ce nom chéri. Pardon si j'entre dans de trop longs détails peut-être de ce temps de douleurs, qui avait aussi ses jouissances : chaque développement de mes enfans, chaque mot, chaque pensée en était une réelle pour moi. Je formai en idée des plans pour leur éducation lorsque nous aurions trouvé un asile plus sûr. Sans doute tout ce qui tenait aux arts et aux sciences devait leur être bien inutile, et je n'aurais pu le leur enseigner: mais, ignorant le sort qui leur était réservé, je ne voulais pas non plus les élever comme des petites sauvages; je voulais au moins qu'elles sussent lire, écrire et compter, et leur donner quelques idées plus justes de ce monde, et de celui qui nous attend, que celles que se formait leur esprit enfantin.

» Dès que le soleil, qui devint très-fort, eut bien séché leurs vêtemens, je les leur fis remettre, et leur donnai, à cette occasion, une petite leçon sur la première vertu de leur sexe, la modestie et la pudeur.

» En suivant toujours le cours du ruisseau, nous arrivâmes au bosquet qui est au-devant

de ce rocher ; j'y pénétrai en écartant les branches, et je vis au-delà l'ouverture de cette grotte très - basse, assez étroite, mais qui ne m'en fit pas moins jeter un cri de joie: c'était ce que je désirais trouver, et la seule demeure qui pût nous mettre tout-à-fait à l'abri. J'allais y entrer inconsidérément, et sans penser qu'elle pouvait renfermer quelques animaux dangereux, lorsque j'en entendis sortir un cri plaintif, ressemblant plus au cri d'un enfant qu'à celui d'une bête sauvage; je m'arrêtai alors, j'écartai mes filles qui voulaient aussi y entrer, et, m'avançant avec plus de précaution, je tâchai de découvrir quelle espèce d'être habitait cette grotte. Oh ! mes amis ! c'était un être humain, un petit enfant dont je ne pus distinguer l'âge, mais qui ne pouvait encore marcher, étant d'ailleurs emmaillotté dans des feuilles et de la mousse, et fortement attaché à un morceau d'écorce ; cette écorce était déchirée en plusieurs endroits. Le pauvre enfant poussait des cris lamentables ; je ne balançai plus à entrer, et à relever cette innocente créature : l'enfant s'apaisa dès qu'il sentit la chaleur de ma joue; mais je m'aperçus qu'il cherchait à manger, et je n'avais, hélas ! rien à lui donner

que quelques figues dont j'exprimai le jus dans sa bouche; il parut l'avaler avec plaisir; je le berçai doucement entre mes bras, et il ne tarda pas à s'endormir; je pus alors l'examiner à mon aise, ainsi que le réduit où je l'avais trouvé. A la grosseur de sa tête, à sa longueur et à ses traits formés, je le jugeai plus âgé que la manière dont il était emmaillotté ne pouvait le faire croire; mais il me semblait avoir lu que les femmes sauvages portent ainsi leurs enfans jusqu'à ce qu'ils sachent marcher. Le teint de cet enfant était olivâtre, et sans couleurs; j'ai su depuis que c'était la teinte naturelle de ces indigènes, avant qu'ils aient senti l'influence du soleil, qui leur donne une couleur cuivrée; les traits n'avaient rien de difforme; les lèvres seules étaient plus épaisses et sa bouche était plus grande que celles des Européens. Mes deux petites le trouvaient charmant, et lui faisaient mille caresses; je leur laissai le soin de le bercer doucement dans son écorce, et je fis le tour de la caverne qui allait devenir mon palais, car, dès ce moment, je résolus de l'habiter, et en effet je ne la quittai plus. Vous le voyez, sa forme n'a pas changé; mais depuis que le ciel m'a envoyé un ami, dit elle en regardant

le missionnaire, elle s'est embellie de quelques meubles et ustensiles, que je n'avais pas d'abord, et qui m'ont rendue bien heureuse. J'en reviens au premier moment.

» La grotte était assez grande et de forme irrégulière. Dans cet enfoncement je trouvai, avec surprise, un grand hamac de feuilles sèches, de mousse, de petites branches qui paraissaient arrangées avec soin; cela m'inspira une espèce d'effroi. Cette grotte était-elle habitée par des hommes ou par un animal? Que ce fût l'un ou l'autre, n'était-il pas dangereux d'y rester? La présence de l'enfant me rassurait; c'était sans doute la mère qui habitait cette caverne. « Elle me retrouvera soignant son enfant, pensai-je, et ne refusera pas de partager son asile avec moi et les miens. Nous ne comprendrons pas nos langages, mais les cœurs de deux bonnes mères s'entendent toujours. » Je ne savais cependant comment expliquer qu'elle fût sortie, laissant son enfant par terre au milieu d'une grotte ouverte.

» J'étais à réfléchir là-dessus, incertaine si je devais rester ou sortir, quand des hurlemens que je ne pus définir se firent entendre au loin; il s'y mêla des cris d'effroi de mes enfans qui vinrent se jeter dans mes bras et



m'apportèrent le petit sauvage, qui, fort heureusement, ne se réveilla qu'à demi, et se rendormit bientôt en suçant une figue. Je le posai doucement sur le tas de feuilles. Je dis à mes filles de rester auprès de lui dans un coin obscur; puis, me glissant avec précaution, je m'approchai assez de l'ouverture pour pouvoir examiner, sans être vue, ce qui se passait au dehors. Non-seulement les cris redoublaient, mais ils s'approchaient au point de me causer les plus vives alarmes: j'entrevoyais déjà, au travers des arbres, une foule d'hommes armés d'une espèce de lance longue et pointue, de massues et de pierres; ils paraissaient furieux, et vous jugez si la pensée qu'ils entreraient peut-être dans la caverne, me glaçait de terreur. J'eus l'idée d'aller prendre l'enfant sauvage et de le tenir dans mes bras, pensant que ce serait ma meilleure défense; mais cette fois j'en fus quitte pour la peur. La troupe entière passa au-delà du petit bois, en courant, sans même regarder du côté de la grotte; ils avaient l'air d'observer des traces sur le terrain et de les suivre; j'entendis longtemps encore leurs hurlemens; enfin ils cessèrent et je fus plus tranquille; mais la crainte de les rencontrer l'emporta encore sur celle

de les voir entrer dans la grotte, et même sur la faim. Je n'avais plus rien dans ma boîte de fer-blanc que quelques figues que je réservais pour le petit sauvage, puisqu'il s'en contentait, et je déclarai à mes filles qu'elles se coucheraient ce soir-là sans souper. Le petit dormeur les amusait tellement, qu'elles consentirent de bon cœur à lui faire le sacrifice des figues. Il se réveilla, mais sans pleurer, et nous sourit même avec la plus plaisante petite mine. Mes filles lui donnaient des figues à sucer, et moi je voulus l'ôter de son écorce pour le mettre à l'aise; ce fut alors que j'aperçus sur ce morceau d'écorce des marques visibles des dents d'un animal; elle était même déchirée à quelques places et la peau de l'enfant légèrement effleurée. Je n'avais point d'eau pour le laver, mais le ruisseau coulait si près, que je crus pouvoir, sans danger, le porter jusque là. J'y allai en ordonnant à mes filles de rester dans la grotte. Je plongeai deux ou trois fois dans l'eau cette petite créature, qui était un garçon; il paraissait s'y plaire, et je me hâtai de revenir dans la caverne, éloignée au plus, comme vous le voyez, de vingt pas; j'y trouvai Sophie et Mathilde, enchantées

d'une découverte qu'elles venaient de faire dans un coin de la grotte, sous des feuilles sèches et de la mousse. Elles y avaient trouvé des fruits de diverses espèces, quelques-uns entamés, d'autres entiers, des racines de je ne sais quelle plante, et enfin des morceaux de beau miel, en assez grande quantité, dont les petites friandes s'étaient déjà régalées. Elles se hâtèrent d'en donner à sucer avec leurs doigts à leur poupée, c'est ainsi qu'elles appelaient le petit sauvage. Cette trouvaille me laissa beaucoup à penser. Serait-il possible que nous fussions dans l'antre d'un ours! Je me rappelai avoir lu qu'ils enlèvent quelquefois des enfans et qu'ils aiment passionnément le miel et les fruits, dont ils font des provisions dans leur tanière. Je remarquai sur le sol de celle-là, et surtout à l'entrée où le terrain était humecté par la pluie, des empreintes de grosses pattes, qui ne me laissèrent aucun doute. Si ma conjecture était fondée, l'animal reviendrait sûrement à son gîte; et nous courions le plus grand danger en y restant; mais où aller? le ciel couvert de nuages annonçait le retour du déluge de la veille; la troupe de sauvages errait peut-être encore dans l'île. Je n'avais

pas le courage de tenter de sortir à l'entrée de la nuit avec mes enfans, car je n'aurais certainement pas laissé mon petit protégé qui s'était endormi paisiblement après avoir sucé son miel et ses figues. Ses deux petites bonnes, qui étaient couchées à ses côtés sur le lit de feuillages, l'imitèrent bientôt; mais moi, je ne pus jouir d'aucun repos, le bruit du vent agitant le branchage des arbres, celui de la pluie tombant sur les feuilles, le murmure du ruisseau, les pas légers des kangarous regagnant leur asile, tout faisait battre mon cœur de crainte et d'effroi; tout me paraissait être l'ours revenant nous dévorer. J'avais coupé et cassé quelques branches pour les mettre au-devant de l'entrée, mais cette faible barrière ne pouvait nous préserver long-temps d'un animal en fureur, affamé peut-être; et lors même qu'il ne ferait aucun mal à mes enfans, il les tuerait par l'effroi que leur donnerait sa présence.

» J'allais et venais sans cesse dans l'obscurité, de l'entrée au lit de feuilles où dormaient paisiblement les trois enfans. Oh! combien j'enviais l'insouciance et la sécurité de cet âge! j'entendais à leur respiration égale et douce combien leur sommeil était

tranquille. Notre petit noiraud, réchauffé entre mes deux filles, ne se réveilla pas, et le jour parut sans qu'il nous fût rien arrivé de fâcheux; alors tout mon petit monde se réveilla et cria famine. Nous mangeâmes du miel et des fruits apportés par l'ami inconnu, et nous en fîmes manger à notre nouvel hôte. Mes filles lui donnèrent amicalement le nom de Minou, et vous voyez qu'il lui est resté.

» Je m'occupai de sa toilette; il pleuvait tellement que je n'eus pas besoin d'aller au ruisseau pour le baigner; je l'enveloppai ensuite dans le tablier de Mathilde, qui fut très-fière de cette préférence. Elle et sa sœur inventaient mille moyens d'amuser leur petit nourrisson, et dès que la pluie cessa elles s'échappèrent pour aller cueillir des fleurs dont elles voulaient le parer.

» Elles étaient à peine dehors que j'entendis le bruit des sauvages; cette fois c'était plutôt des cris de joie ou de triomphe; ils chantaient, ils répétaient l'un après l'autre une espèce de refrain; ils étaient encore assez loin pour que je pusse rappeler mes filles et les faire rentrer, comme j'avais fait la veille. Je pris Minou avec moi pour me

servir de défenseur, et je me plaçai de manière à voir sans être vue, étant cachée par un angle de rocher. Ils passèrent encore devant le petit bois, armés comme la veille; mais deux d'entre eux portaient au bout de leur lance quelque chose de très-gros, noir ou brun; je ne pus distinguer ce que c'était; peut-être la dépouille de quelque bête sauvage; et d'après mon idée c'était celle de l'ours. J'aimais à me flatter qu'ils avaient pris celui que je craignais si fort de voir arriver.

» A la suite des guerriers sauvages était une femme nue, échevelée, remplissant l'air de ses cris, et se meurtrissant, se déchirant le visage et le sein. Personne ne l'empêchait de se maltraiter ainsi, seulement un de ceux qui portaient l'étendard noir venait, de temps en temps, le lui montrer, et l'étendre devant elle; alors elle entrait dans une espèce de fureur, se roulait dessus, cherchait à le déchirer avec ses ongles et ses dents; elle me fit à la fois horreur et pitié.

» Cette femme, mes amis, était Canda que vous venez de voir, Canda ordinairement si douce, si bonne, rendue frénétique par la perte de son enfant, son premier né qu'elle croyait dévoré par l'ours. Son mari,

Parabéri, s'efforçait en vain de la consoler; lui-même était bien malheureux. Ces ours, ainsi que je l'appris depuis, car ils étaient deux, étaient descendus des montagnes aux pieds desquelles Parabéri possédait sa case. Marié depuis un an et demi avec Canda, ils avaient ce fils qu'ils chérissaient; suivant la coutume des sauvages elle l'avait attaché sur une écorce et le portait toujours sur son dos. Un matin, après l'avoir baigné dans le ruisseau dont la source n'est pas loin de leur cabane, elle le posa un instant sur l'herbe, forcée de se livrer à quelques soins de ménage; bientôt elle entend ses cris accompagnés d'une espèce de mugissement; elle accourt et voit une affreuse bête, tenant dans sa gueule son enfant qu'elle emportait avec rapidité. Il est déjà à plus de vingt pas d'elle; ses cris perçans attirent son mari, elle lui montre de la main l'horrible ravisseur, et s'élance après lui, résolue de périr ou de lui arracher son fils. Son mari ne se donne que le temps de saisir sa sagaie, vole sur leurs traces et ne peut rejoindre sa femme que lorsque l'excès de la fatigue et de la chaleur l'a fait tomber par terre, presque inanimée. Mais, pendant qu'il s'occupait d'elle, un

instant et lui redonnait du courage et de l'espoir, l'ours et sa proie avaient disparu; ils ne savent plus de quel côté les suivre. Toute la nuit, cette affreuse nuit pluvieuse, où je me croyais la plus malheureuse des femmes, où j'allais me plaindre et murmurer, Canda, exposée sans vêtemens à cet affreux déluge, cherchait son fils unique sans espoir de le retrouver, et ne s'apercevait pas même de la pluie. Parabéri, non moins affligé, mais plus ferme, alla raconter son malheur à ses voisins. A l'instant ils se rassemblèrent, s'armèrent, et, Parabéri à leur tête, ils jurèrent la mort du ravisseur, Dirigés par ses traces sur la terre détrempée, ils le trouvèrent enfin le matin suivant avec un autre ours, qu'ils jugèrent être le mâle, et si occupés à manger un essaim d'abeilles et le miel qu'elles avaient fait, que les sauvages purent les approcher. Parabéri, animé par la vengeance, en traversa un de sa sagaie, et l'acheva d'un coup de son casse-tête; un de ses camarades expédia l'autre, et Parabéri goûta la plus grande jouissance pour un sauvage, celle de la vengeance. Mais la pauvre mère n'en fut pas consolée; après avoir erré toute la nuit dans ce côté de l'île,

elle arriva le matin à la place où les vainqueurs des ours étaient encore occupés à les écorcher et à se partager la chair; Parabéri ne demanda que les peaux et les obtint en dédommagement de son fils. Ils retournèrent chez eux en triomphe, et Canda les suivait en poussant des cris de rage, et se défigurait en se déchirant le visage avec une dent de requin. En combinant les circonstances, j'eus bien l'idée que cette malheureuse femme était la mère de mon petit protégé, tant mon cœur maternel s'élançait vers elle. Je fis même quelques pas en avant pour aller le lui rendre, mais la horde sauvage qui l'accompagnait, sans aucun vêtement que leur affreux tatouage, me remplit de terreur, au point que, par un mouvement involontaire, je retournai au fond de la grotte, ou mes filles se tenaient cachées, très-épouvantées du bruit qu'elles entendaient. « Pourquoi ces gens crient-ils ainsi, maman? me dit Sophie; ils me font bien peur; tâche qu'ils ne viennent pas ici, ils nous prendraient peut-être notre cher Minou.

— Sans aucun doute, leur dis-je, et je n'aurais nul droit de les en empêcher; je crois que ce sont ses parens qui se désolent,

de l'avoir perdu; je voudrais pouvoir le leur rendre.

— Oh! non, maman, je t'en prie, me dit Mathilde, ne le rends pas, il nous fait tant de plaisir, et nous serons ses petites mamans; nous le rendrons bien plus heureux que ces vilains sauvages qui l'avaient serré comme un paquet dans l'écorce avec de la mousse qui le piquait; vois comme il est plus heureux dans mon tablier, comme il remue ses jambes comme s'il voulait marcher; nous le lui apprendrons, Sophie et moi; ne le rends pas, Mimi, je t'en conjure. »

» Quand je l'aurais voulu je ne le pouvais plus; la troupe sauvage s'était éloignée.

« Ma chère Mathilde, dis-je à ma fille, combien de fois t'ai-je dit de ne faire aux autres que ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même, ainsi que notre bon Sauveur nous l'a ordonné! Si tu étais vraiment la maman de Minou, voudrais-tu qu'on te le prît pour le donner à une étrangère, et ne plus le revoir? et si on m'ôtait aussi ma petite Mathilde, si les sauvages la prenaient en échange de Minou, ce qui serait juste, je serais aussi malheureuse que cette pauvre femme à qui tu veux que j'enlève son enfant. »

» Elle resta un moment pensive avec les larmes aux yeux, et embrassa tendrement moi et puis Minou, que j'avais encore dans les bras.

« Tu as raison, maman Mimi; mais si elle aime tant son enfant, qu'elle vienne le chercher, me dit la petite mutine. — Pauvre mère, lui dis-je, elle se désole, parce qu'elle croit qu'il est mort. — Comme mon frère Alfred, elle croit qu'il est près du bon Dieu, n'est-ce pas? Dis-moi où elle habite, j'irai lui dire qu'il est avec nous, que nous l'aimons bien, et peut-être elle nous le laissera. » Pendant ce naïf entretien, Sophie était allée cueillir des fleurs au bord du ruisseau, la pluie les avait rafraîchies, elles étaient très-brillantes. Elle en avait rempli son tablier, et vint en parer Minou; elle en fit deux guirlandes, attacha l'une autour de la tête de l'enfant et l'autre autour de son cou. Sa mine mauricaude était trop plaisante au milieu de ces fleurs.

« Oh! si sa maman le voyait! disait Mathilde, elle serait bien contente et nous le laisserait. » Il fallut expliquer à Sophie ce que c'était que cette maman, Mathilde s'en chargea, et ma sensible Sophie versa des larmes

en pensant au désespoir de cette pauvre mère. « Mais comment savez-vous, me dit-elle, que c'est celle de Minou? » Cette question me prouva que son jugement se formait; je pris de là occasion de lui expliquer ce qu'on entend par des conjectures, des probabilités, des conséquences, etc. Elle me comprit très-bien, et quand je lui contai sur quoi je fondais l'idée que c'était la mère de Minou, elle frémit en pensant que c'était un ours qui l'avait apporté au milieu de la grotte. « Eh! croyez-vous, maman, qu'il l'aurait mangé? me demanda-t-elle.

— Je n'en voudrais pas répondre, lui dis-je, si la faim l'avait pressé : on assure que les ours, très-dangereux quand on les attaque, ne font pas de mal à l'homme, et surtout aux enfans, qu'ils paraissent aimer. Mais je ne voudrais pourtant pas m'y fier, et je ne puis comprendre ce que cet ours en aurait fait; il serait au moins mort de faim, car il ne paraît pas que l'ourse eût pu l'allaiter, puisqu'elle n'avait pas de petits, et par conséquent point de lait. — Pauvre petit, ce n'est pas nous qui te laisserons mourir de faim; si nous n'avons pas de lait nous avons des figues, et il ne t'en manquera pas. Allons

en chercher, maman; celles du tas ne sont plus bonnes. »

» La pluie avait cessé, et j'y consentis; j'avais un peu d'espoir de retrouver la pauvre mère. Mes filles donnèrent à l'enfant du miel délayé dans de l'eau, qu'il prenait très-bien avec un bout de roseau. Il ne pleurait plus et s'accoutumait à nous. Je jugeai qu'il avait sept ou huit mois; je le pris dans mes bras et nous dépassâmes le petit bois, où il n'y avait pas de figuiers, pour en chercher plus loin; j'en trouvai bientôt plusieurs couverts de leurs petits fruits violets. Pendant que je les cueillais Sophie et Mathilde s'occupaient de leur petit favori; elles arrangèrent au pied de l'arbre un joli lit de mousse, décoré de fleurs, sur lequel elles le placèrent, et lui firent sucer des figues, qu'il aimait beaucoup. Ces petites filles, aux cheveux blonds, au teint rose et blanc, et ce petit négrillon au milieu d'elles, ayant tous trois les grâces de l'enfance, formaient un tableau délicieux que je ne pouvais regarder sans attendrissement.

« Mes filles, pensais-je, s'exercent aux devoirs maternels; elles en ont déjà le sentiment, et jamais peut-être elles ne connaîtront ce premier des bonheurs....... »

Ma femme sourit en silence, et son regard jeté sur les enfans exprimait sa pensée. Emilie la comprit, lui serra la main et reprit sa narration.

CHAPITRE LIX.

Suite.

« Il y avait au plus une heure que nous étions au pied du figuier, lorsque de nouveaux cris se firent entendre. Ils ne m'effrayèrent pas; j'eus bientôt distingué que c'étaient les cris de douleur de sa pauvre mère, et j'étais si sûre de la consoler. Son désespoir la ramenait où elle croyait que son enfant avait été dévoré; elle voulait, d'après ce qu'elle nous a dit, quand nous avons pu nous entendre, en chercher quelques restes; des cheveux, des os; ne fût-ce qu'un morceau de l'écorce qui l'entourait; et c'est lui, c'est lui plein de vie et de force qu'elle va retrouver. Elle s'avançait en sanglottant, et cherchant à terre les restes de son fils. Elle était si absorbée dans cette triste recherche, qu'elle ne nous voyait pas, quoique nous ne fussions plus qu'à vingt pas d'elle. Tout-à-coup Sophie s'élance comme un trait, court à elle, et saisit sa main en lui disant: « Viens, viens, il est là, Minou. » Canda

ne sait ce qu'elle voit, ce qu'elle entend : elle prend ma fille pour une apparition surnaturelle, et ne lui résiste pas. Frappée d'étonnement, elle se laisse conduire en silence auprès du figuier, et là encore elle ne reconnaît pas d'abord le petit être développé de ses liens, à demi habillé, couvert de fleurs, et entouré de trois divinités, car elle nous prenait pour telles, et voulait se prosterner devant nous. Elle le crut bien plus encore lorsque je pris son enfant dans mes bras, et le posai dans les siens; alors elle le reconnut, et Minou aussi lui tendit les bras et se jeta sur son sein. Non, je n'ai point de mots pour vous exprimer la joie, le saisissement et les transports de cette bonne mère ; elle poussait des cris, serrait son fils à l'étouffer, disait avec volubilité des mots que nous ne comprenions pas, pleurait, riait, dansait, était enfin dans un touchant délire qui effraya Minou. Il commença à pleurer et se jeta contre Sophie qui pleurait aussi à chaudes larmes, ainsi que Mathilde. Canda les regardait avec surprise, elle apaisa son enfant en lui présentant son sein, qu'il hésita long-temps à prendre. Enfin il le saisit, et sa mère fut alors complétement heureuse. Je choisis ce moment pour tâcher de lui faire

entendre que la grosse bête l'avait apporté, et que nous l'avions trouvé et soigné; je lui pris la main et lui fis signe de me suivre, ce qu'elle fit d'abord sans balancer; mais à peine lui eus-je montré la grotte, que, sans vouloir y entrer, elle prit la fuite emportant son enfant avec une telle vitesse, qu'il nous fut impossible de l'arrêter. Elle fut bientôt hors de notre vue.

J'eus bien de la peine à consoler mes filles, qui croyaient avoir perdu pour toujours leur cher Minou, et trouvaient sa mère très-ingrate de le leur avoir enlevé sans avoir pu seulement lui dire adieu. Elles pleuraient et se fâchaient encore quand nous vîmes arriver de loin les objets de leurs regrets et de leur colère; mais Canda n'était pas seule, et ne portait plus son fils; un homme la suivait en le serrant dans ses bras. Ils furent bientôt dans notre grotte, et prosternés devant nous.

Vous connaissez Parabéri; sa physionomie nous plut et nous rassura. Comme parent du roi, il portait la distinction d'une ceinture de feuillage; son corps était tatoué, et peint de diverses couleurs, mais non pas son visage, qui exprimait la bonté et la reconnaissance, jointes à beaucoup d'intelligence. Il comprit

la plupart de mes signes, et m'en fit à son tour, que je n'interprétai pas aussi facilement, mais où je vis beaucoup de bienveillance. Pendant notre entretien muet, mes filles en avaient un plus intelligible avec Canda et Minou. Elles mangèrent le dernier de caresses, elles lui firent sucer des figues et du miel et l'amusèrent si bien qu'il ne voulut plus les quitter. Leur mère, loin d'en être jalouse, en était enchantée et caressait aussi beaucoup mes filles, admirait leurs cheveux argentés, leur peau blanche, les faisait admirer à son mari, et répétait Minou après elles, mais y ajoutant toujours *Minou*, et paraissait trouver ce nom charmant. Sur quelques mots que lui dit Parabéri, elle posa Minou-Minou sur les bras de Sophie, et tous deux s'en allèrent en faisant signe qu'ils reviendraient; ce ne fut que vers le soir. Sophie et Mathilde furent en pleine jouissance de leur petit élève; elles voulaient lui apprendre à marcher, à parler, et m'assuraient qu'il faisait de grands progrès. Elles commençaient à espérer qu'on le leur avait laissé tout-à-fait, lorsque Parabéri et Canda reparurent; l'un succombait sous le poids de deux peaux d'ours, et d'une belle natte de joncs, pour fermer ma grotte;

Canda portait sur sa tête un panier rempli de fruits excellens, des cocos, des fruits de l'arbre à pain, qu'ils appelaient *rima*, des ananas, des figues, des ignames, et enfin un morceau de l'ours rôti sur des charbons, que je trouvai bien mauvais; mais je me régalai des fruits et du lait des coco que je trouvais très-bon, et dont Minou-Minou eut sa bonne part. Les peaux d'ours furent étendues au milieu de la caverne; Parabéri, Canda, et leur fils entre eux deux, s'établirent sans façon sur l'une d'elles, et nous firent signe de nous coucher sur l'autre. Mais ces peaux n'ayant point été préparées, puisque les ours n'étaient tués que de la veille, exhalaient une odeur insupportable, je le leur fis comprendre. Parabéri se hâta de les emporter, et de les mettre dans le ruisseau, assujetties avec des pierres, et apporta en échange un tas de feuilles et de mousse sur lequel nous dormîmes très-bien. Dès ce moment nous ne fîmes plus qu'une famille; Canda resta avec nous et rendait à mes filles et les soins et les caresses dont son Minou-Minou était accablé : jamais enfant ne fut plus heureux ni plus gâté, il le méritait par son intelligence et sa gentillesse. Au bout de quelques mois, il balbu-

tiait déjà des mots d'allemand, ainsi que sa mère, dont j'étais l'institutrice, et qui fit des progrès rapides. Paraběri était peu avec nous, mais il devint notre pourvoyeur et nous fournissait abondamment tout ce qu'il fallait pour notre nourriture. Il nous arrangea des troncs d'arbres pour nous servir de table et de chaises; Canda apprit à mes filles à faire des paniers charmans, et des espèces de plateaux de même, qui nous servirent d'assiettes et de plats; Paraběri nous fit des couteaux de pierres éguisées; de leur côté, mes filles lui apprirent à coudre. Au moment du naufrage nous avions chacune dans nos poches de ces ménagères de maroquin pourvues de fils et d'aiguilles, au moyen de quoi nous avions entretenu notre linge, et nous fîmes ensuite des vêtemens de feuilles de palmier. Les peaux d'ours, nettoyées dans le ruisseau et séchées à un soleil ardent, n'eurent plus d'odeur, et nous ont été très-utiles dans la saison froide et pluvieuse. Pendant les beaux jours nous faisions, depuis que nous avions des guides, des excursions dans l'île. Minou-Minou apprit à marcher, et, fort comme un petit insulaire, il put nous accompagner dans nos promenades. Nous en fîmes une un jour jusqu'au

bord de la mer ; je la revis avec effroi et douleur, et Canda, à qui je dis qu'elle avait englouti mon mari et mon fils, pleura beaucoup avec moi. Elle commençait à parler assez l'allemand et nous sa langue pour pouvoir nous entendre. Elle me raconta qu'un *ami noir* (c'est ainsi qu'elle désignait monsieur, dit-elle en montrant le missionnaire) était venu dans une île voisine leur annoncer un être tout bon et tout-puissant, qui demeure au ciel et qui entend tout ce qu'on lui dit. Ses idées étaient très - confuses, mais j'essayai de les rendre plus claires et plus positives. « Je vois bien, me dit-elle, que vous le connaissez aussi ; c'est sans doute lui à qui vous parlez le matin et le soir, prosternée comme nous le faisons devant le roi Bara-ourou ? — Oui, Canda, lui dis-je, c'est devant celui qui est le roi des rois, à qui nous devons la vie ; qui nous conserve, qui nous comble de bienfaits et nous en destine encore plus après cette vie. — Est-ce lui qui vous a commandé d'avoir soin de Minou-Minou, et de me le rendre? me demanda-t-elle. — Oui, Canda, il ordonne tout ce qui est beau et bon ; c'est lui qui vous a mis dans le cœur tout le bien que vous nous avez fait. »

» Je tâchai ainsi de préparer cette âme neuve et simple aux célestes vérités que M. Willis devait graver dans son cœur. « Vous m'avez laissé bien peu de chose à faire, dit M. Willis ; j'ai trouvé Canda et Parabéri disposés à croire avec une foi sincère la sainte religion que je venais leur enseigner, et le Dieu des amies blanches était déjà le seul qu'ils adoraient. Je connaissais Parabéri ; il était venu pour la pêche des phoques dans l'île où j'avais fait mon établissement ; j'eus occasion de le voir, et son air honnête et bon m'intéressa. Quel fut mon étonnement, quand je lui parlai du seul vrai Dieu, de trouver qu'il ne lui était pas étranger, et qu'il avait même quelques idées de la rédemption, et d'une autre vie où l'on sera puni ou récompensé, suivant le bien ou le mal que l'on aura fait ici-bas. « C'est l'amie blanche, me dit-il, qui m'a appris cela, et qui l'apprend à Canda et à Minou-Minou, qu'elle a sauvé et qu'elle rend bon comme elle. » J'eus un vif désir, continua M. Willis, de connaître celle chez qui je trouvais un si puissant auxiliaire pour la tâche que j'avais entreprise. Je le dis à Parabéri, qui m'offrit son canot pour m'amener ici ; j'y vins et je trouvai dans une misé-

rable grotte, ou plutôt dans une tanière d'ours, toutes les vertus de l'âge mûr réunies aux grâces de la jeunesse; une mère résignée et pieuse, élevant ses deux filles, comme le devraient être toutes les femmes, dans la simplicité, la résignation, l'amour du travail; leur apprenant, pour unique science, à aimer Dieu de toute leur âme et de toute leur pensée, et leur prochain comme elles-mêmes. Elles sont chargées, sous l'inspection de leur mère, de l'éducation du fils de Canda et de Parabéri; cet enfant, âgé de quatre ans et demi, parle bien l'allemand et connaît tout l'alphabet, que madame Hirtel trace sur le terrain de la grotte; c'est ainsi qu'elle a appris à lire à ses filles, et qu'elles l'apprennent à Minou-Minou, qui l'apprend à son tour à son père et à sa mère. Parabéri a souvent amené de ses camarades à la grotte, et ceux-ci, leurs femmes et leurs enfans. Madame Hirtel a appris leur langue de Canda; elle a pu jeter dans leur cœur les semences de la parole divine, et j'ose espérer qu'elle y fructifiera.

» Trouvant cette peuplade en si bon état, et désirant profiter moi-même de la société de l'intéressante famille européenne, jetée comme moi sur une plage lointaine, je me

décidai à fixer mon domicile dans cette île.

» Parabéri m'eut bientôt bâti une hutte dans le voisinage de la grotte. Madame Hirtel exigea de moi de prendre une des peaux d'ours. J'ai formé mon établissement peu à peu, et partagé avec ma digne voisine quelques ustensiles que j'avais apportés d'Europe, et nous avons vécu heureux et tranquilles. Nous voici, mon cher pasteur, au moment qui nous a rapprochés. Quelques insulaires de cette île, en naviguant pour la pêche, furent jetés par le vent sur la vôtre. A l'entrée d'une grande baie ils trouvèrent une nacelle d'écorce, amarrée avec soin à un arbre; soit leur penchant inné pour le vol, soit l'idée qu'elle n'avait point de maître, puisqu'ils ne voyaient personne, ils s'en emparèrent et l'emmenèrent chez eux. J'en eus l'avis, et fus curieux de la voir. Je reconnus d'abord que cette embarcation était de fabrique européenne; elle était faite avec soin, d'une forme élégante; les rames, le gouvernail, les balanciers, le mât et la voile triangulaire, tout annonçait qu'elle n'avait pas été construite par des sauvages. Les bancs des rameurs étaient faits de planches et peints à l'huile, et ce qui me le prouvait plus encore était un beau et bon

fusil chargé qui se trouva dedans, et dans un réduit pratiqué sous l'un des bancs, une boîte de corne pleine de poudre. Je fis alors mille questions sur le lieu où cette nacelle avait été trouvée. Toutes les réponses me confirmèrent dans l'idée que cette île était habitée par un Européen à qui on avait ôté peut-être le seul moyen de la quitter.

Tourmenté par cette idée, je tâchai d'engager ceux qui l'avaient prise à la ramener et à chercher avec soin dans toute l'île si elle n'était pas habitée. Je ne pus obtenir la restitution de la nacelle; mais, me voyant très-agité sur cet objet, ils résolurent, sans me le dire et croyant me faire un grand plaisir, de retourner dans cette île, et s'ils trouvaient quelqu'un de me l'amener de force ou de gré. Parabéri, toujours à la tête de toutes les entreprises périlleuses, et qui m'était attaché, voulut être de celle dont le but était de me faire plaisir. Ils partirent, et vous ne savez que trop le résultat de leur course. Je laisse à votre femme le soin de vous raconter son enlèvement, et je passe au moment de son arrivée. Mes sauvages me l'amenèrent en triomphe, en m'exprimant leur chagrin de n'avoir trouvé qu'une femme

et un enfant que je pourrais donner à l'amie blanche. C'est à quoi je ne manquai pas. Votre femme était désolée et malade; je me hâtai de la conduire à la grotte avec votre François. Elle y trouva une compatriote allemande, qui la reçut avec une bien grande joie; François remplaça son Alfred tant regretté, et les deux bonnes et tendres mères s'entendirent bientôt. Malgré le zèle d'une sincère amitié, nous ne pouvions consoler votre Elisabeth d'être séparée de vous et de ses enfans, et de la crainte des dangers où vous vous exposeriez pour la retrouver; nous avons même craint qu'elle ne perdît la raison, quand le roi Bara-ourou est venu prendre François. Il l'avait vu au moment de son arrivée et en était enchanté. Il revint le voir encore, et résolut de l'adopter pour son fils. Vous savez ce qui s'est passé à ce sujet, et vous voilà réuni à tout ce que vous aimez au monde.

» Bénissez Dieu, mon frère, qui sait tirer le bien de ce qui nous paraît un mal, et reconnaissez la sagesse de ses voies. Vous retournerez tous ensemble dans votre île. Je m'intéresse trop au bonheur d'Emilie pour ne pas désirer qu'elle vous suive; j'irai à mon tour

vous y joindre si Dieu le permet; dès que mes missions seront terminées, j'irai finir mes jours avec vous, mes amis, et bénir votre colonie naissante. »

Je supprime toutes nos réflexions sur l'intéressante histoire que nous venions d'entendre, et notre reconnaissance pour ce qui l'avait terminée; et je passe au récit de l'enlèvement de ma femme, récit que je lui demandai avec instance, et qu'elle fit en ces termes.

CHAPITRE LX.

Elisabeth.

« Mon histoire ne sera pas longue, je pourrais la faire en deux mots : *Tu m'avais perdue et tu m'as retrouvée.* Bien des maris n'en seraient pas aussi contens que toi ; mais, puisque tu l'es, je dois bénir le ciel d'un événement qui m'a prouvé combien je te suis chère, et qui me vaut l'inestimable bonheur d'avoir une amie et ses deux charmantes filles qui seront aussi les miennes. Peut-on trop payer des biens aussi précieux, et puis-je me plaindre de ceux qui me les ont procurés, fut-ce même avec violence? mais je dois leur rendre justice, cette violence fut aussi douce qu'elle pouvait l'être. Il suffit de dire que Parabéri en était pour que tu sois certain que je n'ai pas été maltraitée, et que c'est le chagrin seul d'être séparée de toi qui a altéré ma santé. Elle sera bientôt rétablie, et dès que Jack pourra marcher je serai prête à me rembarquer pour notre île

heureuse. Puisque tu désires savoir comment j'en suis sortie, je vais tâcher de me le rappeler.

« Quand tu partis avec tes trois fils aînés pour faire le tour de l'île, tu me laissas assez tranquille : tu m'avais avertie que tu reviendrais tard, peut-être même le lendemain; je ne fus pas inquiète de ce que la soirée se prolongeait sans vous revoir. Mon cher François me tint fidèle compagnie; nous allâmes ensemble arroser le jardin et nous reposer dans la grotte Ernestine, puis je revins à la maison, et je m'établis avec mon rouet sur ma chère galerie d'où je pouvais vous voir arriver plus tôt. Quand François me vit si bien établie il me demanda la permission d'aller à votre rencontre jusqu'au pont, j'y consentis de bon cœur. Il partit et je restai seule et je pensais au plaisir que j'aurais de vous revoir et de vous faire raconter votre voyage, lorsque je vis accourir François, qui me dit avec une extrême émotion : « Maman, maman, il y a un canot sur la mer, je crois que c'est le nôtre qui était resté là-bas; il est tout plein d'hommes, ce sont peut-être des sauvages.

— Petit imbécile, lui dis-je, c'est ton père

et tes frères, puisqu'ils sont dans le canot; je n'en ai aucun doute. Ton père m'a dit en partant qu'il irait le prendre au retour pour le ramener ici, et qu'ils reviendraient par eau; je l'avais oublié quand je t'ai laissé partir. A présent c'est au rivage qu'il faut aller à leur rencontre, et j'ai bien la force de te suivre; viens, donne-moi le bras; » et nous marchâmes ainsi bien joyeux au-devant de nos ravisseurs. Hélas! j'eus bientôt reconnu mon erreur! c'était en effet notre canot; mais, au lieu de vous, chers amis, il y avait six sauvages à demi nus, et avec des mines terribles, qui débarquèrent et nous entourèrent. Mon sang se glaça de terreur; quand j'aurais voulu fuir je ne l'aurais pas pu. Je tombai à peu près sans connaissance sur la plage; j'entendais encore les cris de désespoir de François qui s'attachait à moi et me serrait de toutes ses forces; les miennes m'abandonnèrent complétement; je n'entendis plus même mon enfant, et je ne repris mes sens que sur le canot, au fond duquel j'étais couchée. Mon fils, à côté de moi, fondait en larmes et cherchait à me ranimer; il était aidé par un des sauvages, dont la mine était moins repoussante que celle de ses ca-

marades, et qui semblait avoir sur eux quelque autorité, c'était le bon Parabéri. Il me fit avaler quelques gouttes d'une liqueur fermentée que je trouvai détestable, mais qui me ranima. Je repris, avec mes facultés, celle de sentir toute l'étendue de mon malheur et du vôtre, chers amis, lorsque vous ne me retrouveriez pas dans notre île. Ce qui m'empêcha de succomber à ma douleur fut d'abord mon François, qui du moins me restait encore, et me conjurait, les mains jointes, de vivre pour lui, et puis une idée vague, que, puisqu'ils étaient dans notre canot, les sauvages vous avaient peut-être déjà emmenés, et que nous allions vous revoir. Dieu ! pour quelle vie, ou plutôt pour quelle mort ! mais n'importe, pourvu que je vous revisse encore, il m'était plus doux de mourir avec vous que de vivre sans vous, et j'étais bien sûre que vous pensiez de même.

» Je fus confirmée dans cet espoir, quand je vis que les sauvages, au lieu de prendre le large, côtoyaient notre île, et qu'ils entrèrent dans notre grande baie ; c'était là sans doute où j'allais vous retrouver. Vain espoir qui fut bientôt détruit ! Deux ou trois de ces hommes affreux nous attendaient sur

le rivage; ils parlèrent à ceux du canot, et je compris à leurs gestes qu'ils disaient n'avoir trouvé personne. J'ai su depuis, par Canda, qu'en débarquant à la grande baie, ils avaient laissé quelques-uns des leurs avec l'ordre de parcourir l'île pour découvrir de ce côté ceux qui l'habitaient, tandis que les autres iraient avec le canot visiter l'autre côté; et ceux-là n'avaient que trop réussi. La nuit s'avançait, et c'est sans doute ce qui les empêcha de piller notre maison, tant ils étaient pressés de retourner chez eux. Je crois d'ailleurs qu'aucun d'eux ne serait parvenu jusqu'à Zeltheim, défendu par notre forte palissade, et caché par les rochers dans lesquels notre maison est bâtie; et ceux qui venaient par mer nous ayant trouvés sur le rivage n'étaient pas allés plus loin.

» Lorsque tous furent sur le canot, il cingla en pleine mer, à la clarté des étoiles; j'aurais, je crois, succombé à mon effroi et à mon malheur, sans mon cher François, et j'ose le dire, sans ma chère chienne Bill, qui ne m'avait pas quittée. François me dit qu'elle avait voulu me défendre, et s'était jetée sur ceux qui m'enlevaient; mais un des sauvages arracha mon tablier, le déchira, en

enveloppa le museau de la chienne comme d'une muselière, en l'attachant fortement avec le cordon; lui lia les pattes de devant, et la jeta dans le canot où la pauvre bête se coucha à mes pieds en faisant entendre les plus tristes gémissemens. Elle arriva avec nous dans cette île, les sauvages l'emmenèrent, et je ne la revis plus; je l'ai souvent demandée à Parabéri, il n'a pu me dire ce qu'elle est devenue.

— Mais je le sais, s'écria Fritz, et je l'ai revue. Nous avions pris Turc avec nous, les sauvages amenèrent Bill avec eux dans la partie déserte de l'île où Jack nous fut enlevé; nos deux chiens s'y rencontrèrent. Lorsque j'eus le malheur de blesser mon frère je ne pensai plus à eux, ils s'étaient égarés en chassant les kangurous; nous les y avons laissés, et sans doute ils y sont encore. Si mon père y consent j'irai les chercher dans le canot de Parabéri; il ne faut pas abandonner ces pauvres bêtes. » Puisque nous étions obligés de rester encore quelques jours pour guérir Jack, je consentis à cette course, pourvu que Parabéri les accompagnât; elle fut fixée au lendemain. Ernest demanda à en être pour voir les beaux arbres

et les belles fleurs dont Fritz lui avait parlé. Moi je priai que l'on poursuivît la narration, que l'épisode des chiens avait interrompue. Ce fut François qui s'en chargea et qui reprit au moment où sa mère nous avait laissés :

« Notre traversée fut heureuse, la mer était calme et le canot s'y balançait si doucement que maman s'endormit et moi de même. Il faut, papa, que vous ayez pris pour venir ici un chemin beaucoup plus long, puisque votre voyage a duré trois jours et que nous arrivâmes le lendemain. Maman était éveillée depuis long-temps et ne cessait de pleurer, en se voyant aussi loin de notre île, et séparée pour jamais, elle le croyait alors, de vous et de mes frères. Son désespoir touchait beaucoup Parabéri; il s'efforçait de la consoler, et il y parvint enfin en lui adressant deux ou trois mots d'allemand, en lui montrant le ciel : ces mots assez intelligibles étaient *Dieu puissant, bon ;* et puis *ami noir et amie blanche,* et il y joignit les mots de *Canda,* d'*ours,* et de *Minou-Minou.* Nous ne savions ce qu'il voulait dire ; mais il avait l'air si gai en les prononçant qu'il nous faisait plaisir; il suffisait qu'il prononçât le nom de Dieu en allemand pour

nous donner toute confiance, sans pouvoir comprendre où et comment il avait appris ces mots. « Sans doute, me disait maman, il a vu ton père et tes frères. » Je le pensais aussi; cependant il me paraissait bien difficile qu'en aussi peu de temps il eût pu apprendre et retenir ces mots. Quoi qu'il en soit, maman était si contente de les entendre qu'elle aurait toujours voulu l'avoir à côté d'elle, et qu'elle lui apprit aussi à prononcer les mots de *père*, de *mère* et de *fils*, qui ne lui paraissaient pas étranges et qu'il sut bientôt. Comme elle me montrait toujours, en les prononçant, et puis elle-même, il les comprit très-bien, et nous dit, en riant aux éclats, et faisant voir ses longues et larges dents blanches comme de l'ivoire : *Canda mère, Minon-Minou fils, Parabéri père, amie blanche mère.* Maman croyait qu'il voulait parler d'elle, c'était de madame Emilie. Il cherchait à prononcer ce nom et deux autres, mais n'en pouvait venir à bout. Enfin il dit *petites, petites,* et nous fûmes toujours plus convaincus qu'il avait vu des Allemands, ce qui nous redonna du courage.

» Quand je vis que maman était un peu consolée, je sortis mon flageolet pour l'amu-

ser, et je lui jouai l'air des couplets d'Ernest. Le souvenir de cet air lui fit verser des pleurs abondans; elle me dit de me taire; les sauvages au contraire voulaient que je continuasse, et je ne savais à qui obéir. Je cessai cet air touchant, et je jouai le plus gai de tous ceux que j'avais appris. Transportés jusqu'au délire, ils me prirent dans leurs bras tour à tour, en répétant : *Bara-ourou, Bara-ourou ;* je le dis avec eux, et leurs caresses redoublèrent. Maman témoignait tant d'inquiétude en me voyant entre leurs bras, que je leur échappai pour retourner auprès d'elle.

» Enfin nous arrivâmes, et l'on nous fit débarquer; il fallut porter maman, qui était trop faible pour marcher. A cent pas environ du rivage nous vîmes un grand bâtiment de bois et de roseaux au devant duquel était une foule de sauvages. L'un, très-grand et moins laid que tous les autres, s'avança pour nous recevoir : il était aussi vêtu à demi, d'une espèce de pagne assez orné; il portait un collier de jolis coquillages enfilés qui pendaient sur sa poitrine; il était un peu défiguré par un os blanc qui traversait sa narine. Mais vous l'avez vu, mon père, lorsqu'il

voulait m'adopter; c'était le roi de l'île, c'était *Bara-ourou*. Je lui fus présenté et je trouvai grâce devant lui; il me prit dans ses bras, toucha le bout de mon nez avec le sien, et admira beaucoup mes cheveux. Mes conducteurs m'ordonnèrent de jouer de mon flageolet; j'obéis, et quelques airs d'allemandes les mirent si bien en train de danser et de sauter, que le roi tomba par terre de fatigue et me fit signe de cesser. Il parla ensuite long-temps aux sauvages rangés en cercle autour de lui. Il vit alors maman assise dans un coin auprès de son protecteur Parabéri. Le roi appela ce dernier, qui força ma mère à se lever, et la présenta à sa majesté. Bara-ourou ne fit attention qu'au mouchoir des Indes rouge et jaune qui était autour de sa tête; il le prit sans façon et le mit autour de la sienne, en répétant *miti*, qui veut dire *beau*. Il nous fit ensuite retourner au canot dans lequel nous remontâmes; il s'y plaça lui-même, et ne s'occupa que de moi et de mon flageolet, dont il essaya de jouer en soufflant dedans avec le nez; ce qui ne lui réussit point.

» Après avoir dépassé une pointe, qui semble partager l'île en deux, nous débarquâmes sur un rivage sablonneux. Parabéri et

un autre sauvage portaient ma mère et marchaient en avant. Nous arrivâmes devant une grande hutte semblable à celle du roi, mais moins vaste; là, nous fûmes reçus par M. Willis, que nous comprîmes être *l'ami noir*, et, dès ce moment, nous n'eûmes plus aucune crainte. Il nous prit sous sa protection, parla d'abord à Parabéri, puis au roi dans leur langue, et enfin à maman en allemand mêlé de quelques mots d'anglais, que nous comprîmes très-bien. Il n'avait aucune connaissance de vous ni de mes frères ; mais, sur ce que lui dit maman, il promit de faire des recherches et de renvoyer le plus tôt possible dans notre île. En attendant il lui offrit de la mener près de là, chez une amie qui aurait soin d'elle et la guérirait, car pauvre maman avait l'air de bien souffrir. Il fallut encore la porter jusqu'à la grotte; mais là toute inquiétude cessa, et tout fut plaisir, car *l'ami noir* nous promettait de vous retrouver, et *l'amie blanche* nous reçut comme si déjà nous étions ses amis; et Sophie et Mathilde me prirent d'abord pour leur frère, et m'aiment comme si je l'étais. Oh! cher papa, quel bonheur eût été le nôtre si vous eussiez tous été là! mais nous espérions que vous y viendriez, et c'était

déjà beaucoup. Madame Mimi fit coucher maman sur la peau d'ours, lui donna des boissons, du lait de coco; Sophie et mathilde me menèrent cueillir des fraises, des figues et des fleurs; nous prîmes aussi des poissons dans le ruisseau entre deux claies d'osier. Minon-Minou, qu'elles aiment tant et qui est si gentil, était aussi de la partie avec nous; et, pendant que madame Emilie et Canda soignaient maman, nous nous sommes bien amusés.

» Le roi Bara-ourou revint le lendemain pour voir son petit favori. Il me caressa beaucoup et voulait m'emmener avec lui dans une autre partie de l'île, où il alloit souvent chasser; mais je ne voulus pas quitter maman et mes petites amies; j'eus bien tort; c'est là, papa, où vous étiez avec mes frères; c'est là où Jack fut blessé et enlevé; j'aurais empêché tout cela, et vous seriez, depuis lors, avec nous. Oh! combien je suis puni de ma résistance! c'est moi, bien plus que Fritz, qui suis cause de cette blessure.

» Quand Bara-ourou vit que je ne voulois pas le suivre, il me laissa; mais il revint le soir même à la grotte, et jugez, papa, de notre surprise, de notre joie et de notre cha-

grin, quand il nous fit apporter mon pauvre Jack blessé et souffrant horriblement, mais pourtant si heureux de nous retrouver ! Le roi dit à M. Willis qu'il était sûr que c'était mon frère, et qu'il m'en faisait présent, ainsi qu'à notre maman, en échange de son mouchoir. Maman le remercia mille fois, et coucha Jack à côté d'elle. Elle apprit de lui tout ce que vous aviez fait pour nous retrouver. Le bon M. Willis, à qui je dis où je vous avais laissés, lui promit de vous chercher et de vous amener près d'elle; il examina ensuite la blessure de Jack, qu'il assurait s'être faite lui-même avec le fusil de Fritz, ce qui était difficile à croire, vu la place de cette blessure; la balle était entrée par derrière dans l'épaule et y était restée. M. Willis travailla tout de suite à la retirer; il eut bien de la peine, et Jack souffrit beaucoup : mais enfin elle sortit, et tout va à présent le mieux du monde. Quand nous serons tous dans notre île, Mathilde, Sophie, Minon-Minou, Canda, Parabéri, vous, papa, nos deux mamans et M. Willis, nous serons un beau monde, n'est-ce pas? Je regrette seulement que maman Emilie n'ait pas quatre filles, pour que mes frères aient aussi des amies. Ma femme sou-

rit et fit taire ce petit babillard. M. Willis pansa son blessé, et nous fit espérer qu'il serait en état de partir dans cinq ou six jours. « A présent, mon cher Jack, lui dis-je, c'est à toi de nous conter ton histoire. Ton frère t'avait laissé en train d'amuser les sauvages par tes bouffonneries, et jamais elles ne furent mieux employées. Comment leur vint tout-à-coup l'idée de t'emmener?

JACK. Parabéri dit que c'est ma ressemblance avec François qui les frappa au moment où je pris mon flageolet.

» Dès que j'en eus joué un instant, celui qui avait le mouchoir de maman sur la tête, et que j'ai su depuis être le roi, m'interrompit en jetant un cri perçant, et en frappant des mains. Il parla vivement aux autres, en leur faisant remarquer mes traits et mon instrument, qu'il me prit; il regarda aussi ma veste de toile bleue, comme celle de François, que l'un d'eux avait attachée sur ses épaules, ainsi qu'un manteau, puis il donna, sans doute, l'ordre de me saisir et de me porter au canal. Ils se jetèrent tous sur moi; je criais comme un démon, je leur donnais des coups de pied, je les égratignais; mais que pouvais-je contre sept ou huit grands sauvages? Ils me lièrent les

jambes ensemble avec les cordes de leurs kangurous, et puis les mains derrière le dos, et m'emportèrent comme un paquet. Il ne me restait plus que le pouvoir de crier et d'appeler Fritz ; il n'arriva que trop vite, M. du Fusil. Je ne sais comment, en voulant me défendre, le coup partit, et la balle vint se nicher dans mon épaule. C'est une triste visite que celle d'une balle, je vous en réponds; mais la voilà, la coquine; papa Willis l'a fait sortir par la même porte où elle était entrée, et, depuis son départ, tout va bien.

» J'en reviens à mon enlèvement. Quand mon pauvre Fritz vit que j'étais blessé, il tomba par terre de tout son long et resta sans mouvemens, comme si le même coup l'avait tué. Les sauvages le crurent mort, prirent son fusil et me portèrent dans leur canot. J'étais au désespoir, bien plus de la mort de mon frère que de ma blessure et de ma captivité, je n'y pensais même plus, et j'aurais voulu qu'on me jetât au fond de la mer. Aussi je fus consolé de tout quand je vis Fritz accourir de toutes ses jambes au rivage; nous partions, je pus encore lui crier quelques mots pour le consoler aussi. Les sauvages étaient bons pour moi; ils me délièrent, et l'un d'eux

me soutint assis sur le balancier; ils lavèrent ma blessure avec l'eau salée de la mer; ils la sucèrent, déchirèrent mon mouchoir de poche pour en faire une compresse; et, quand nous eûmes débarqué, ils y mirent le jus d'une plante qui arrêta le sang. Nous allions très-vite, et nous passâmes devant la place où nous avions débarqué le matin. Je la reconnus; je distinguai Ernest debout sur une colline de sable, et nous regardant; je lui tendis les bras. Il me sembla aussi vous voir, mon père; vous criâtes, les sauvages poussèrent des hurlemens, je criai de même de toutes mes forces; mais ils allèrent comme le vent, je vous perdis de vue, et j'étais bien malheureux! Je ne me doutais guère que l'on me conduirait vers maman. Dès que nous eûmes débarqué, on me porta dans cette grotte, où je crus mourir de surprise et de joie quand je fus reçu par maman, par François, et puis par Sophie, Mathilde, maman Emilie, et M. Willis, qui est pour moi un second père. Voilà mon histoire finie. C'est une jolie fin que d'être tous ensemble, et qu'est-ce qu'un peu de mal avec tant de bonheur? C'est à toi que je le dois, mon cher Fritz; si tu m'avais laissé

couler au fond de la mer, au lieu de me tirer par les cheveux, je ne serais pas ici, heureux comme je le suis; je remercie aussi ton fusil; grâces à lui j'ai été le premier près de maman et des bonnes amies. » Le lendemain Fritz et Ernest firent leur course projetée dans le canot de Parabéri, pour retrouver nos chers chiens. Ce bon insulaire apporta son canot, sur ses épaules, au rivage; je les accompagnai jusque là, et les vis partir non sans crainte sur une embarcation aussi légère, où l'eau entrait de tous côtés et ressortait de même. Mais mes deux fils savaient nager, et le bon, le sage, le courageux Parabéri était avec eux et m'en répondit; je les recommandai à la protection divine, et j'allai rejoindre les amis de la grotte, et tranquilliser ma femme. Jack se désolait de ne pas être de la partie, et Sophie se fâchait de ce qu'il aurait voulu la quitter et s'exposer sur cette mer qui avait englouti Alfred. Alors *M. de la Vague* se décidait à rester sur terre avec sa gentille amie.

Le soir nous eûmes le plaisir de voir entrer dans la grotte nos deux vaillans chiens, qui s'y précipitèrent et firent d'abord une grande peur aux deux petites, qui les prirent pour

des ours; mais elles furent bientôt rassurées en les voyant sauter autour de nous, aller de l'un à l'autre, nous lécher, nous faire mille caresses à leur manière, que nous leur rendîmes bien. Mes fils les suivirent et nous dirent qu'ils n'avaient eu nulle peine à les trouver; ils étaient accourus au premier appel, et avaient témoigné leur joie de retrouver leurs maîtres.

Des restes de kangurous tués rassurèrent ceux-ci sur leur faim; mais n'ayant pas trouvé d'eau douce, à ce qu'il paraît, ils mouraient de soif, et se précipitèrent dans le ruisseau dès qu'ils l'eurent trouvé et y retournèrent encore, puis nous suivirent dans la cabane du bon missionnaire, qui, ce jour là, avait parcouru les habitations des insulaires et prêché le saint Evangile. Je l'avais accompagné dans cette pieuse excursion; mais, ne sachant point la langue des sauvages, je n'avais pu l'aider. Je fus cependant édifié du ton simple et pénétré dont il leur parlait et du recueillement avec lequel on l'écoutait. Il finit par une prière à genoux, et tous l'imitèrent en levant leurs yeux et leurs mains au ciel. Il me dit qu'il tâchait de leur faire célébrer le dimanche en les réunissant dans sa cabane, dont il voulait ensuite faire un temple

d'adorateurs du vrai Dieu. Son intention était de la consacrer uniquement à cet usage, et d'habiter la grotte d'Emilie dès que nous aurions quitté l'île.

Ce jour arriva enfin. L'épaule de Jack était à peu près guérie, et ma femme, heureuse et contente, avait repris toutes ses forces. La pinasse avait été si bien gardée, soit par Parabéri, soit par ses amis, qu'il n'y manquait rien. Je distribuai aux insulaires les objets qui pouvaient leur plaire, et les fis inviter par Parabéri à venir nous revoir dans notre île et à vivre en bons voisins. M. Willis désirait la connaître; et, pour que rien ne manquât à notre bonheur, au moment du départ, il consentit à venir passer quelques jours avec nous.

Parabéri lui promit de le ramener quand il le voudrait. Nous nous embarquâmes tous, après avoir pris congé du roi Bara-ourou, qui nous combla à son tour de présens, de fruits de toute espèce, et d'un cochon tout entier, grillé sur des charbons, qui se trouva excellent.

Nous partîmes au nombre de quatorze individus, et de seize, en comptant nos deux chiens. Le missionnaire avait cédé à nos instances; Parabéri avait pris un autre jeune insulaire pour le servir; il était trop âgé et

trop occupé de sa mission pour se passer de secours. Ce jeune homme, appelé Ouria, annonçait aussi de bonnes dispositions et lui était fort attaché; il l'emmena avec lui pour l'aider à ramer au retour.

Emilie éprouva un moment d'attendrissement, en quittant cette grotte où elle avait passé quatre années, sinon heureuse, du moins tranquille, et remplissant ses devoirs de bonne mère. Un souvenir pénible et douloureux vint pénétrer son âme lorsqu'elle se vit sur cette mer qui renfermait dans son sein deux objets encore si chers à son cœur, et même elle ne put se défendre d'un mouvement d'effroi en songeant qu'elle ramenait sur ce perfide élément ceux qui lui restaient. Elle serrait ses filles dans ses bras, et, ses beaux yeux levés vers le ciel, elle implorait pour eux la protection divine. M. Willis et moi, nous approchâmes d'elle et lui parlâmes de la bonté céleste; je lui fis observer comme la mer était calme, ma pinasse sûre et le vent favorable. Ma femme lui parlait de notre établissement dans l'île, de notre jolie maison; lui promettait une grotte bien plus belle que celle qu'elle venait de quitter; et nous parvînmes à la calmer.

Après sept ou huit heures de navigation nous arrivâmes à notre grande baie de *l'Espoir trompé*, qui prit, dès ce moment, le nom de *baie de l'Heureux retour*.

Le chemin pour aller de là à Zeltheim à pied était beaucoup trop long pour les femmes et les enfans. Mon intention était de les mener par eau à l'autre bout de l'île, tout près de notre habitation; mais mes fils aînés m'avaient prié de les descendre de ce côté, pour aller à la recherche de leurs bêtes, et les ramener au logis. Je les posai là avec Paraběri. Jack leur recommanda son buffle, François son taureau, et tous furent retrouvés. Nous côtoyâmes l'île en évitant les récifs. Nous arrivâmes dans la petite baie du Salut, et de là nous fûmes bientôt à Zeltheim, où nous revîmes tout, comme nous l'avions laissé, en très-bon état.

Malgré les belles descriptions de ma femme, nos nouveaux hôtes trouvèrent notre établissement fort au-dessus de ce qu'ils attendaient. Il fallait voir Jack et François courir du haut en bas de la galerie, avec leurs petites amies; il fallait les entendre leur raconter l'histoire des présens qu'ils avaient faits à leur mère; leur montrer *Fritzia, Jackia, la Franciade*,

leur faire boire de l'eau des fontaines coquillées. L'absence avait encore embelli tous ces objets, et j'avoue que, moi-même, j'avais peine à me défendre de partager la joie de mes enfans et même leur folie. Minon-Minou, Parabéri et Canda étaient en extase, et répétaient sur tous les tons, *beau* et *miti*. Ma femme s'occupait de ses préparatifs pour loger tout notre monde. La chambre de travail fut destinée au bon missionnaire; madame Hirtel et ma femme prirent la nôtre, avec Sophie et Mathilde, dans les hamacs de mes fils aînés.

Canda, qui ne connaissait pas les lits, se trouva à merveille sur notre tapis. Fritz, Ernest et les deux sauvages s'arrangèrent comme ils purent et où ils voulurent, sur la galerie, à la cuisine; tout leur était bon. Moi je me couchai sur de la mousse et du coton, à côté de M. Willis, et mes deux cadets avec moi. Chacun fut content de son domicile en attendant des arrangemens ultérieurs.

CONCLUSION.

Je devrais terminer ici mon Journal. Nous sommes heureux; nous le serons tous les jours davantage, et je n'ai plus de soucis sur l'avenir de mes enfans. Fritz aime trop la chasse et la mécanique, et Ernest les sciences et l'étude, pour penser au mariage; et j'aime à voir dans l'avenir mon Jack et mon François les heureux maris de Sophie et de Mathilde. Que me reste-t-il à dire que le lecteur ne puisse imaginer? Les détails du bonheur, si doux à éprouver, sont assez fades à raconter.

Je dirai à ceux qui veulent absolument tout savoir, qu'après quelques jours M. Willis retourna dans son île, auprès de ses néophytes, en promettant de nous visiter et de se réunir un jour à nous; que la grotte Ernestine, arrangée provisoirement par Fritz et Parabéri, devint un joli logement pour madame Hirtel, ses filles et le couple sauvage. Minon-Minou ne quittait pas ses jeunes ma-

mans, et leur rendait déjà mille petits services. Je raconterai aussi que mon Ernest, sans abandonner l'étude de l'histoire naturelle, sans cesser de faire des collections très-intéressantes, s'adonna à l'astronomie, remonta le grand télescope que nous avions sur le vaisseau, observa les astres, et devint très-habile dans cette science, si belle, si sûre, mais que sa mère jugeait très-inutile. La marche des planètes lui était bien indifférente, pourvu que tout allât bien pour elle dans celle qu'elle habitait; et rien ne lui manquait depuis qu'elle avait une amie et deux filles, qu'elle regardait déjà comme à elle.

L'année suivante nous eûmes la visite d'un vaisseau russe, *la Newa*, sous les ordres du capitaine Krusenstern, un de mes compatriotes et ancien ami, même un peu parent, et du même nom que moi. Le célèbre M. Horner de Zurich s'y trouva en qualité d'astronome. Ayant lu la première partie de notre Journal, envoyé en Europe par le capitaine Johnson, il ne fut pas surpris de nous trouver dans cette île, qu'il cherchait. Enchanté de notre établissement, il fut le premier à nous exhorter à ne pas le quitter. M. de Krusenstern nous fit aussi l'honneur de vi-

siter notre habitation, et nous offrit de nous prendre sur son bord, ce que nous fûmes loin d'accepter. Mais, tout en renonçant pour jamais à sa patrie, ma bonne Elizabeth fut charmée d'avoir des nouvelles des parens et des amis qu'elle y avait laissés. Elle accabla M. Horner de questions. Ainsi qu'elle l'avait prévu, sa bonne mère n'existait plus depuis bien des années, et mourut doucement en bénissant des enfans absens. Ma femme la pleura, mais fut consolée par l'idée de son bonheur éternel; et, selon son système religieux, par celle d'en être moins séparée. Un de ses frères était mort aussi; il avait laissé une fille, bien jeune lorsque nous étions partis, et qu'elle aimait beaucoup. Henriette Bodmer avait à présent seize ans, et M. Horner nous assura qu'elle était charmante. « Je voudrais qu'elle fût ici avec nous, » dit ma femme, en regardant ses fils aînés, et je compris sa pensée. Ernest, dans l'enchantement d'avoir un adepte de sa science favorite, ne quittait pas M. Horner. Celui-ci fut si content de son savoir, et l'astronomie les mit si bien en rapport, que mon fils consentit à le suivre en Europe, s'il obtenait notre aveu pour une séparation de quelques années. M. Horner me le demanda,

en me promettant de nous le ramener. C'était pour nous une grande privation; mais je sentais que son goût pour les sciences était bien circonscrit dans notre île, et devait être entretenu et cultivé sur un plus grand théâtre. Sa mère, qui n'aurait pas pris son parti de le voir s'éloigner, eut l'arrière-pensée qu'il verrait sa jolie cousine Henriette, et pourrait bien nous l'amener. Comme elle avait la passion de marier tous ses fils, et qu'elle ne voyait point de femme dans notre île pour celui-là, cet espoir la fit consentir au départ de son cher Ernest. Ce ne fut pas sans verser bien des larmes au moment des adieux. La douleur de sa mère fit tant d'impression sur lui, que je le vis sur le point de laisser partir M. Horner. Mais ce dernier devait faire des observations si intéressantes sur le passage de Vénus, que mon jeune astronome ne put y résister. Il s'arracha de nos bras et quitta l'île chérie, en nous promettant d'y revenir et de nous apporter tout ce dont nous aurions besoin. En attendant, M. de Krusenstern nous laissa des provisions de poudre, de comestibles, de semences, et plusieurs excellens outils qui font le bonheur de Fritz et de Jack. Ils regrettent aussi beaucoup leur

frère, et se consolent en continuant leurs travaux mécaniques avec l'aide de l'intelligent Parabéri. Déjà ils ont réussi à construire deux moulins près de la cascade, un à grain, l'autre à scier, ainsi qu'un beau et bon four. Ernest partit, et sa mère lui recommanda surtout d'aller à Zurich, de voir sa cousine Henriette et la mienne, de chercher le capitaine Johnson, de se rendre exprès en Angleterre. Nous eûmes beaucoup de peine à nous accoutumer à l'absence de ce cher enfant; quoique son goût pour l'étude et surtout pour l'astronomie l'eût éloigné de nous, et rendu moins utile que ses frères, on retrouvait ses secours dans l'occasion, et toujours son bon conseil et son calme, son sang-froid, une douceur qui répandait un charme infini dans notre société. Il était lié à tous nos souvenirs de peines et de plaisirs, et nous manqua beaucoup. A ce chagrin près, nous étions parfaitement heureux, et nos différens travaux étaient distribués avec ordre. Fritz et Jack, chargés du département des constructions de toute espèce, avaient ouvert un passage au travers du roc pour pénétrer de l'autre côté de l'île, ce qui doubla notre domaine et nos richesses. Ils ar-

rangèrent, en même temps, un appartement pour madame Hirtel, tout près du nôtre, et dans la même excavation du rocher. Fritz y mit tous ses soins et sa peine. Des fenêtres de papier huilé remplaçaient celles de verre ; d'ailleurs on se réunissait tous les soirs dans notre chambre de travail, qui était vaste et très-claire.

François est chargé du soin de nos troupeaux et de notre basse-cour, qui sont fort augmentés. Moi je préside à la grande agriculture. Les deux mamans, leurs deux filles et Canda soignent le jardin, font aller le rouet et le métier à tisser ; entretiennent nos vêtemens et s'occupent du soin du ménage. Ainsi, tout travaille, tout prospère autour de nous, et déjà quelques familles d'indigènes de la grande île, instruites par M. Willis, ont voulu le suivre, et nous nous sommes empressés de les établir à Waldeck et à Falkenhorst. Ces braves gens nous aident dans la culture de nos terres, et notre cher missionnaire dans celle de notre âme. Rien ne manque plus à notre bonheur, que le retour de notre cher Ernest.

POST-SCRIPTUM, DEUX ANS APRÈS.

Cet heureux jour est arrivé ! il nous est rendu ! Selon mes ordres, il avait cherché et trouvé le capitaine Johnson et le lieutenant Bell, venus les premiers dans notre île, d'où la tempête les avait écartés, et qui conservaient le projet et le désir d'y revenir. Mon fils les trouva prêts à partir pour un second voyage dans les mers du sud. Ernest brûlait du désir de revoir son île, sa famille, et de nous amener sa cousine Henriette Bodmer, devenue sa compagne, une aimable, jolie et simple Suisse, qui nous convient à tous, que nous aimions déjà, et qui retrouve avec transport sa bonne tante, devenue à présent sa mère. Ma femme est au comble de la joie, c'est le premier de ses fils qui lui donne une fille ; mais Jack et François grandissent, ainsi que Sophie et Mathilde ; et de plus, ma bonne Elisabeth, qui ne voit rien au-dessus d'un heureux mariage, n'est pas sans espoir d'engager sa chère Emilie à accompagner ses

filles à l'autel, en accordant sa main à notre fils aîné, qui en sentirait tout le prix, et dont le caractère un peu rude s'est fort adouci dans la société de cette charmante femme. Il est plus jeune qu'elle de quelques années, mais elle est encore si jolie, et Fritz si sage et si raisonnable, qu'ils se conviendraient parfaitement. Notre guide spirituel, l'excellent M. Willis, approuve ce projet d'union, et nous espérons qu'il bénira un jour ces trois couples. Ernest habite avec son Henriette la grotte Ernestine, où ses frères lui ont arrangé un appartement très-commode. Pour célébrer son retour, ils lui ont même fait le plaisir d'élever sur le rocher au-dessus de la grotte une espèce d'observatoire où le télescope est établi, et d'où notre astronome peut faire ses observations. Mais la passion des mondes éloignés lui passe un peu depuis qu'il habite le nôtre avec sa chère Henriette; il aime encore mieux la contempler que les étoiles, surtout depuis qu'elle nous promet à tous un nouveau sentiment, un bonheur de plus, encore un être à chérir! Ma femme en jouit d'avance, et sera, à coup sûr, la meilleure, la plus tendre, la plus indulgente des grand'mères.

Je donne au capitaine Johnson la fin de mon Journal pour la porter en Europe et la joindre aux premières parties dont il voulut déjà bien se charger.

Si quelqu'un de nos lecteurs désirait plus de détails sur notre vie et nos établissemens, qu'il parte pour l'île Heureuse, il y sera le bienvenu, et répétera avec nous le doux refrain d'Ernest, que nous chantons à présent av... un nouveau plaisir.

Dans ce séjour simple et tranquille
On jouit des vrais biens du cœur.
Oh! restons, restons dans notre île,
Sachons y fixer le bonheur.

FIN DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

